

L’Amant de la momie

Joseph Maxwell

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

FEUILLETON DU « MATIN »

DE LA

MOMIE

GRAND ROMAN PSYCHIQUE INÉDIT

PAR

A. WYLM

Il y a deux ans environ, des égyptologues déterrèrent, près de Thèbes, le sarcophage d'une momie. Ils décidèrent son transport en Angleterre, pour l'offrir au British Museum.

Dès lors survinrent des événements singuliers. On eût dit que sa venue au monde avait ressuscité chez la momie une sorte d'influence maléfique et qu'elle se plaisait à tourmenter ceux qui avaient violé sa sépulture.

Tous ceux qui avaient porté la main sur le sarcophage se virent persécutés de différentes façons : les uns furent malades, les autres firent des chutes plus ou moins graves. Un peu plus tard, le navire qui transportait la dépouille de la morte fut assailli par une tempête à sa sortie d'Alexandrie — des matelots déclarèrent qu'un mauvais sort s'était attaché au bateau.

Après l'installation du trésor funéraire dans les salles du British Museum, des événements incroyables se développèrent avec une logique déconcertante : il y eut des apparitions, des visions fluidiques diverses. On soutient même qu'il y eut transport d'objets et manifestations matérielles.

Des gens qui avaient contesté le pouvoir de la momie se virent punis de leur incrédulité. Des photographes qui voulurent prendre des clichés de la morte eurent leur fortune ou leur santé compromises.

Bien plus, un jeune savant prétendit être visité par le corps astral de la morte et déclara que celle-ci, furieuse d'être dérangée de son sommeil millénaire, désirait se venger de l'outrage commis envers sa dépouille.

Ces faits reposent-ils sur une suggestion collective des témoins, ou se sont-ils réellement passés ? La science de l'occulte n'est pas encore assez développée pour en affirmer la véracité.

Mais il y a là tout un ensemble de phénomènes qui, pris isolément, ne signifieraient rien, et qui, réunis, suggèrent des hypothèses bien troublantes. Au moyen âge, on n'eût pas manqué de faire intervenir la sorcellerie.

Si, m'appuyant sur ces données, j'ai composé ce roman en supposant la suite logique des faits sentis, réels ou imaginaires, je n'entends pas prendre position. Je me borne à relater des événements dans leur ordre chronologique et à laisser aux lecteurs le soin d'en déduire une conviction personnelle.

Le psychisme n'est pas encore une science admise. Les initiés se sont depuis longtemps rendu compte que des forces surnatu-

relles agissent autour de nous. Il y a toujours eu, dans la suite des âges, des êtres doués d'une acuité de vision particulière et qui, sans s'être concertés puisqu'ils appartenaient à des temps différents, ont soutenu les mêmes hypothèses avec une identique puissance de conviction.

Il y a là « présomption de preuve par universalité de croyance ».

Malheureusement, faute d'instruments pour calculer la puissance des manifestations occultes, et par manque d'appareils enregistreurs pour en fixer la matérialité, ces savants ne purent jamais qu'avancer le témoignage de leurs yeux.

Il me sera cependant permis de dire à propos de ce roman psychique, que souvent des événements se produisent dont notre raison se refuse à admettre sur le moment la réalité, mais dont la science, plus tard, se chargera de fournir l'explication.

Selon que les gens sont des convaincus ou des sceptiques, ils pourront toujours expliquer une aventure qui paraît surnaturelle, soit en faisant intervenir leur croyance occulte, soit en soutenant qu'il y a là suggestion du sujet, ou plus simplement encore, fraude cachée d'un des participants.

Toutefois il y a des événements, des faits qui appellent des causes, et si l'esprit moderne, à son degré de développement actuel, n'est pas encore assez documenté pour expliquer le merveilleux, il est quand même assez instruit pour ne plus le nier.

Ce sera aux lecteurs du Matin de combattre ou d'approuver, lorsqu'ils auront lu les multiples péripéties de l'Amant de la momie.

02

John Smith, chef du département des antiquités égyptiennes au British Museum, était fort occupé dans la matinée du 20 octobre 1908. Il devait classer un lot de figurines en terre émaillée, de cette belle couleur turquoise que les anciens Égyptiens ont jadis obtenue, et déterminer l'âge des statuettes dont les plus récentes remontaient à plus de 3 000 ans.

L'égyptologue fut tout à coup distrait de son travail. Il releva d'un geste irrité ses lunettes d'or sur son front chauve, posa soigneusement l'Isis qu'il étudiait, et dressa l'oreille. Un bruit de voix se faisait entendre dans son antichambre. Quelque intrus essayait sans doute de violer la consigne par lui donnée.

John Smith était d'un caractère quinteux ; il ne souffrait pas la contradiction et avait pris en Allemagne, où il avait fait ses études, l'habitude de diriger son département comme un colonel sa caserne. Il écouta les voix qui troublaient ses occupations sacro-saintes, et fronça le sourcil d'un air menaçant.

— Par Osiris ! — Smith ne jurait que par les dieux égyptiens — ce Jim fait bien mal son service !

Le bruit continuait. On distinguait maintenant une voix forte, autoritaire, parlant d'un ton de commandement.

— Qu'Isis me bénisse si l'animal n'est pas entêté ! grommela Smith.

Au moment précis où l'égyptologue sollicitait la bénédiction d'Isis, la porte s'ouvrit brusquement, et un homme entra. Il était de haute taille, de tournure militaire, sa lèvre supérieure s'ornait de longues moustaches, son œil droit semblait exposé comme dans une vitrine, derrière un monocle de cristal : un pardessus sombre d'une coupe irréprochable, un pantalon cassant avec régularité au cou-de-pied sur des bottines du bon faiseur, révélèrent à John Smith lui-même que l'envahisseur était un gentleman.

Il interpella rudement l'inconnu :

— Pour l'amour de Phtah ! monsieur, vous avez une façon d'entrer chez les gens !

— Veuillez m'excuser, monsieur, si j'ai insisté…

— Insisté ! Il me semble que vous avez mieux fait ! Vous êtes entré de force ! Vous violez mon domicile.

— Ne vous fâchez pas ! Lorsque vous saurez…

Le visiteur tendit au savant sa carte de visite. Smith lut :

— Le comte de Charing.

Et un peu confus, il murmura :

— Que puis-je pour votre service, mylord ?

— Monsieur le directeur, je vous apporte une momie.

— Une momie ? Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Vous la placerez dans le musée, s'il vous convient de la prendre quand vous connaîtrez son histoire.

— Je ne puis accepter comme cela une momie, sans l'autorisation du conservateur.

— Je verrai le ministre, et je vous ferai avoir cette autorisation sans difficulté si…

— Si ?

— Si vous acceptez mon offre…

— Avant de me prononcer, mylord, je dois voir l'objet. Vous comprenez que nous ne pouvons pas placer dans nos collections, les plus belles du monde, des momies ordinaires ; il nous faut des spécimens de choix.

— Je crois que vous serez satisfait.

— Il faut voir ! Il faut voir ! Je connais les collections particulières et, soit dit sans vous offenser, mylord, si vos tableaux sont célèbres, si vos porcelaines de Chine sont parmi les plus cotées, je n'ai jamais entendu parler de vos collections égyptiennes.

— Hélas ! c'est malheureusement une acquisition récente.

— Pourquoi dites-vous malheureusement ?

— Je vous l'expliquerai plus tard. Consentez-vous à recevoir au moins provisoirement le don que je fais au musée ? Voulez-vous voir la momie ? Elle est sur mon automobile.

— Sur votre automobile ! Elle doit être dans un bel état ! Que voulez-vous que je fasse, je vous le répète, d'une momie avariée ?

— Elle n'est pas avariée.

— D'une momie sans son cercueil…

— Elle a son cercueil.

— D'une momie de quelque pauvre hère simplement passé au bitume !

— C'est une momie royale.

Smith se renversa sur sa chaise en riant bruyamment.

— Une momie royale ! Que Seth m'emporte si tous ces amateurs ne sont pas pareils ! Une momie royale !

— Parfaitement, reprit lord Charing, que l'aigre entêtement du savant commençait à amuser.

— Vous ignorez que le gouvernement égyptien interdit l'exportation des échantillons précieux ?

— Je le sais.

— Eh bien ! Vous avez acquis récemment cette momie. Par conséquent, si on a autorisé son exportation, cela signifie que votre momie est ordinaire, donc indigne de figurer au British Museum.

Lord Charing ouvrit l'œil droit et laissa tomber son monocle ; il le remit lentement, et considéra pendant un instant son interlocuteur.

— Vous verrez ma momie, monsieur. Je doute que vous en ayez une aussi belle.

Cette affirmation scandalisa Smith.

— Nous avons, mylord, les plus beaux spécimens qui soient au monde, exception faite du musée de Boulaq.

— Avez-vous des momies encore revêtues de leurs bijoux ?

— Non, dit Smith avec mauvaise humeur, mais nous avons de nombreux bijoux.

— Avez-vous des colliers d'or émaillé ? Quinzième dynastie ?

— Non, mais…

— Avec de gros cabochons d'émeraude ?

— Votre momie a été ensevelie avec de pareils bijoux ? demanda Smith, dont la curiosité s'éveillait.

— Voulez-vous la voir ?

— Certainement, dit l'égyptologue avec promptitude.

— Avez-vous des hommes capables de porter la caisse jusqu'ici ?

— Oui, nous la ferons déposer dans l'atelier où les caisses sont ouvertes. Je vais donner des ordres. Désirez-vous m'accompagner ?

Lord Charing acquiesça d'un signe.

— La caisse est-elle lourde ?

— Trois ou quatre hommes seront nécessaires pour la manier facilement.

— Bien !

Smith sonna. Le garçon de bureau entra, l'air inquiet.

— Jim, dites au chef d'atelier d'aller avec six ouvriers robustes prendre une caisse sur l'automobile de lord Charing. Qu'ils l'apportent dans la salle de réception des colis, et qu'ils l'ouvrent avec précaution.

» Au surplus, ajouta-t-il, je vais avec vous. »

Tandis que Jim exécutait la commission dont il était chargé, Smith se leva, couvrit son crâne brillant d'un smoking-cap de velours noir, et entraîna d'un pas rapide lord Charing. Il ne s'arrêta que devant l'automobile luxueuse du pair d'Angleterre, une soixante chevaux, rapide et confortable, avec une large plateforme pour les bagages. Là, reposait l'énorme caisse, munie de poignées métalliques, où se trouvait la momie que l'égyptologue brûlait du désir de contempler.

— Par Ammon ! mylord, la caisse a l'air de peser beaucoup.

— Beaucoup, en effet, monsieur Smith ; c'est une caisse imperméable, faite pour flotter en cas de naufrage. La momie est revenue sur mon yacht, et j'avais des raisons sérieuses pour prendre toutes sortes de précautions.

— Ah ! je suis curieux de savoir pourquoi ?

— Patience. Je vous promets de vous raconter en détail l'histoire de ma momie mais je veux absolument que vous la voyiez d'abord.

Les hommes de service arrivaient ; ils descendirent avec précaution la boîte de chêne et prirent le chemin de l'atelier qui se trouvait au rez-de-chaussée du musée.

Smith s'agitait tumultueusement.

— Vous vous endormez, mes garçons ! criait-il, allez plus vite. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Tout à coup un des porteurs fit un faux pas et la caisse s'abattit pesamment sur son pied. Il poussa un cri accompagné d'un retentissant juron et tomba. Ses camarades le relevèrent ; il avait le pied écrasé et souffrait cruellement. Il fallut le conduire immédiatement à l'hôpital ; l'automobile de lord Charing, offerte et acceptée, transporta rapidement le blessé.

— C'est de la malechance, disait Smith entre ses dents. Le maladroit !

— Attendez. Mon récit vous montrera que c'est tout autre chose. Je ne suis pas surpris de cette aventure et je vous assure qu'il m'a fallu beaucoup de courage pour emporter moi-même cette caisse.

Lord Charing désignait la lourde boîte que les porteurs avaient enfin amenée dans l'atelier.

— Que voulez-vous dire, mylord ? reprit Smith en fixant ses petits yeux perçants sur le visage de son visiteur.

— Tout à l'heure. Quand vous aurez vu l'objet.

Smith ne put retenir une exclamation en apercevant le cercueil de bois précieux, couvert de peintures d'une extrême richesse ; le dessin, très pur, révélait la main d'un artiste thébain de la bonne époque du nouvel empire.

L'égyptologue fit ouvrir le coffre de bois ; un autre cercueil de carton, plus richement orné que le précédent, apparut alors aux yeux étonnés de Smith et de ses employés. Cette boîte épousait la

forme du corps qu'il contenait ; une figure de femme y était peinte, à l'endroit qui correspondait à la face.

— Par les cornes d'Ammon ! c'est le cercueil d'une personne bien riche, mylord. Voyons vite la momie elle-même !

Le chef d'atelier enleva dextrement le couvercle de carton et la momie, encore enveloppée de ses bandelettes blanches, se montra dans sa splendeur.

Les étroits rubans qui couvraient la partie supérieure du corps avaient été enlevés et placés à côté de la morte, dont on voyait le visage, les épaules, la gorge et les bras. Rien n'aurait sans doute révélé son âge à des profanes, si le rictus qui distendait les lèvres n'eût laissé voir des dents petites, blanches, intactes, telles que la jeunesse seule peut en montrer. La beauté presque vivante de cette dentition magnifique faisait un étrange contraste avec la peau tannée, les yeux enfoncés, le nez et les pommettes saillantes du cadavre embaumé.

Mais autre chose provoqua l'admiration de Smith, qui jura par tous les dieux du ciel égyptien, en apercevant la parure de la morte. Deux colliers enserraient encore son cou, des bracelets encerclaient ses bras, des gorgerins recouvraient de leurs délicates sphères la place de ses seins affaissés. Ces bijoux étaient les plus beaux que Smith eût encore vus.

Il s'attarda dans la contemplation des parures, puis il souleva légèrement les mains de la morte qui étaient couvertes de bagues, les unes en or finement ciselé, les autres munies de chatons où étaient sertis des cabochons d'émeraude, de saphir, de rubis ; le mouvement qu'il fit lui montra, dans la main droite de la momie, un bijou qu'elle semblait tenir pressé contre son cœur.

C'était un disque d'or, autour duquel des mains, tenant de petites croix ansées, formaient comme une couronne de rayons.

— Tiens ! tiens ! tiens ! dit-il, en se baissant pour regarder de plus près l'objet qu'il avait découvert, voilà un bijou curieux, et qui permet d'assigner une date certaine à l'ensevelissement.

— Comment cela ? fit lord Charing.

— Cette représentation du disque solaire est familière à l'époque du dernier grand roi de la dix-huitième dynastie, Aménophis IV ; c'est le symbole d'Aten, le Dieu d'Amen-Hotep, l'hérétique Khounaten.

Smith se redressa brusquement, et courut vers le cercueil de bois, mais il glissa, tomba sur le nez, et brisa ses lunettes, tandis que l'organe, durement projeté sur le sol saignait abondamment.

— Par Osiris ! s'écria l'égyptologue, votre momie me fait perdre l'esprit.

Le savant mit ses lunettes dans la poche droite de sa redingote, et étancha le sang qui coulait de son nez ; on s'empressait autour de lui, on lui apportait des serviettes, une cuvette pleine d'eau fraîche, on allait lui insérer une clé dans le dos, mais l'irascible Smith ne toléra pas longtemps cette intempestive sollicitude ; il remplaça ses lunettes par un lorgnon, appuya une serviette sous son nez, et alla, avec moins de brusquerie cette fois, vers le cercueil.

Au bout de quelques minutes, il poussa une nouvelle exclamation.

— Par le ventre d'Horus !

— Quoi donc ? demanda lord Charing.

Mais Smith avait repris son examen silencieux ; cinq minutes encore il étudia les hiéroglyphes du cercueil.

— C'est phénoménal ! s'exclama-t-il soudain.

— Quoi, M. Smith ?

— Inconcevable !

— Mais encore…

— Inouï, mylord ! inouï ! Où avez-vous trouvé cette momie ?

— Je vous le dirai ; expliquez-moi d'abord le motif de votre surprise.

— Vous ne le comprenez pas ? dit avec vivacité l'impétueux vieillard. Vous n'avez donc montré votre momie à aucun égyptologue ? Personne ne vous a lu ces hiéroglyphes ?

Et il désignait les peintures inscrites sur le cercueil de bois.

— Non. Personne ne les a encore examinés.

Smith se frotta joyeusement les mains.

— Parfait Quelle admirable trouvaille, mylord !

» Une momie royale, fille d'Aménophis IV ou Khounaten l'hérésiarque ! Une prêtresse d'Aten ! Anubis soit loué !

» Je crois cet exemplaire unique au monde.

— Ainsi, monsieur Smith, la momie vous paraît convenable ?

— Admirable, mylord ! Échantillon unique.

— Et vous l'acceptez pour le British Museum ?

— Sans la moindre hésitation !

— Ne vous engagez pas avant de connaître son histoire. Je me reprocherais de vous laisser accueillir l'hôte que j'envoie au musée, sans savoir à quoi vous vous exposez…

— Je sais ! Je sais, mylord, affirma le bouillant Smith, mais la momie ayant été exportée en contrebande, nous n'avons rien à craindre du gouvernement égyptien.

— Là n'est pas la question…

— Au contraire, mylord. Là est l'unique difficulté que l'on puisse prévoir.

— Il y en a d'autres, il faut que vous le sachiez.

Conduisant le visiteur dans son bureau, John Smith s'assit devant sa table de travail et prit un air résigné.

— Je vous écoute, mylord.

03

Lord Charing alluma un cigare dont il avait soigneusement coupé le bout. Il aspira quelques bouffées, et demanda sérieusement à Smith s'il croyait aux mauvais sorts.

Le savant bondit sur son fauteuil.

— Moi ! mylord ? Vous voulez rire…

— Je ne veux pas rire du tout, je vous pose cette question parce que mon histoire vous impressionnera d'une manière différente, suivant que vous croirez ou ne croirez pas aux sorts.

— Par le ventre d'Horus ! Vous me demandez à moi, John Smith, membre de la Société royale, si je crois à cette chose absurde, bonne pour les montagnards d'Écosse ?

— Bien, bien, M. Smith. Alors vous m'expliquerez la cause des événements que je vais vous raconter.

» Je me trouvais en Égypte l'hiver dernier. Je m'y étais rendu sur mon yacht ; je comptais passer la mauvaise saison au Caire, et remonter le Nil jusqu'à Khartoum.

» M'étant arrêté à Thèbes, ou plutôt à l'endroit que cette ville célèbre occupait autrefois, j'ai visité ses temples et parcouru les hypogées où reposaient les momies des pharaons. Je suis resté quelques jours à l'ancre devant Louqsor, et le bruit s'est vite répandu dans le pays qu'un riche seigneur anglais était arrivé, les poches pleines de guinées.

— Et les Arabes sont venus vous proposer des antiquités ?

— Naturellement. J'ai fait quelques acquisitions, que j'ai payées sans marchander.

— Bon moyen pour attirer ces filous !

— C'est ma réputation de générosité qui m'a sans doute valu la visite d'un vieillard, à mine patibulaire. Il se donnait comme le cheik d'un village voisin, situé sur la rive droite du Nil. Le vieux bandit vint un jour trouver mon interprète.

» Après une courte conversation, ce dernier m'apprit qu'un chef arabe désirait me faire des propositions relatives à une affaire merveilleuse.

» C'était un pilleur de tombes ; il avait déjà fait quelques trouvailles fructueuses, et subi quelques condamnations, incidents prévus, qui n'avaient pas entravé sa carrière, car il récidivait sans scrupules. Sa constance venait d'être récompensée ; il avait découvert, depuis peu, une tombe royale dans une gorge isolée de la chaîne libyque, à une assez grande distance des sépulcres actuellement connus.

— Le vieux misérable ! murmura Smith.

— Le cercueil, d'une grande richesse, était double, et renfermait une momie de femme, encore parée de superbes bijoux. Si j'étais disposé à payer sa trouvaille un prix convenable, le vieux cheik se chargeait de l'amener nuitamment à mon bord. Je commençai par refuser. Il insista si bien que, pour mon malheur, je finis par céder.

— Pour votre malheur ?

— Pour mon malheur, oui. Car cette momie a une influence maligne.

— Allons donc, mylord ! Vous ne pensez pas un mot de cela.

— Au contraire. Je n'ai jamais plus sérieusement parlé. La première victime fut le vieux cheik. Il tomba dans la rivière après avoir touché le prix de la vente et se noya.

— Coïncidence, par Isis, coïncidence !

— Attendez. Au moment où je donnais l'ordre de partir pour continuer la montée du Nil, le mécanicien vint m'avertir qu'une pièce importante s'étant brisée, il était impossible de continuer le voyage. Je dus par conséquent revenir au Caire à la voile, aidé par le courant.

» À partir du moment où la momie est devenue ma propriété, une malechance constante n'a cessé de me persécuter. Je veux que vous le sachiez, et j'insiste sur ce point encore une fois.

— Pourquoi, mylord ?

— Parce que c'est la raison qui me détermine à me débarrasser de cet objet. À mon arrivée, au Caire, je trouvai lady Charing alitée. Elle avait une forte fièvre, et les médecins craignaient une maladie infectieuse grave. Je ne supposais pas alors que l'influence pernicieuse de la momie pût avoir quelque relation avec la maladie de ma femme.

» Mon yacht demeura dans le port d'Alexandrie, tandis que je restais au Caire, occupé à donner mes soins à lady Charing.

» Afin de lui éviter un long voyage en mer, je pris avec elle le paquebot pour Brindisi et je la ramenai par l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la France. Rien de particulièrement surprenant ne m'arriva au cours de ce voyage ; la traversée de mon yacht a été au contraire remplie d'incidents extraordinaires.

— Vraiment ?

— C'est un bateau de 600 tonneaux. Il compte une trentaine d'hommes d'équipage. Parmi eux se trouve un matelot écossais, Mac Donald, qui passe pour avoir le don de seconde vue. C'est un

très honnête garçon, dont la famille habite depuis cinq cents ans auprès de la mienne, dans le comté de Perth.

» Mac Donald a toujours eu peur de la momie. Il prétend qu'il voit son esprit et il assure que c'est une âme irritée qui croit avoir des torts à venger ; elle serait furieuse d'avoir été exhumée ; elle s'est aperçue que Donald pouvait entrer en communication avec elle et persécute le pauvre homme. Elle s'exprime dans une langue totalement inconnue de l'Écossais, qui cependant comprend le sens de ses discours, comme s'il percevait la pensée même de la momie.

— Je vous arrête ici, mylord. Votre Mac Donald est un fou, purement et simplement. Je dirai même un fou poltron, par les cornes d'Apis !

— Je ne suis pas de cet avis, M. Smith. J'ai interrogé Mac Donald ; le docteur Martins l'a examiné ; il est sain d'esprit. Les événements subséquents lui ont d'ailleurs donné raison.

» D'abord, dès la sortie du port d'Alexandrie, mon navire a failli s'échouer. C'est par un hasard providentiel que le Thistle n'a pas heurté le musoir de la jetée. Mac Donald était à l'arrière, chargé de je ne sais plus quelle besogne ; il se trouvait à une petite distance des hommes qui tenaient la roue du gouvernail. Tout à coup il vit une femme, vêtue d'une longue robe blanche collante, s'approcher rapidement de la roue, et faire le geste de la pousser.

» Le navire changea son erre aussitôt et se dirigea droit sur la jetée. Mon marin se jeta sur la roue, la fit tourner en sens contraire, et ramena le steamer sur sa gauche. La manœuvre de ce fou a certainement évité la perte du Thistle.

» Le commandant a fait une enquête sur le fâcheux coup de barre qui avait failli amener le naufrage de son navire. Les timoniers n'ont pu fournir aucune explication. Ils ont senti la roue leur échapper, comme sous l'effet d'un fort coup de mer, et tourner dans le mauvais sens. La décision et la présence d'esprit de Mac Donald leur ont porté secours au moment opportun.

» L'Écossais a l'habitude de ces visions particulières, et il reconnut vite qu'il avait affaire à ce qu'il appelle naïvement un esprit. Il identifia, à tort ou à raison, la femme qui avait poussé la roue avec la momie que nous transportions.

— Mais ce n'est là qu'une vulgaire hallucination, mylord, déclara Smith en invoquant la déesse Neith.

Lord Charing ne prit pas garde à l'interruption du savant et continua son récit :

— Mac Donald ne raconta pas tout de suite son étrange aventure. Il est prudent et réservé, car il redoute les moqueries auxquelles il est très sensible. Son hallucination, si vous préférez ce mot à celui de vision, réveilla la crainte qu'il avait déjà manifestée au sujet de la momie, dont il pressentait la néfaste influence. À dater de ce jour, l'ombre s'acharna sur lui, protestant contre la violation de sa sépulture, jurant qu'elle ferait sombrer le navire et périr tout l'équipage.

» Elle faillit tenir parole. Trois ou quatre jours après le départ, dans le détroit de Messine, une tempête soudaine éclata. Le vent soufflait avec une force inouïe, et les courtes vagues de la Méditerranée brisaient sans relâche sur le pont. Le navire fatiguait beaucoup et l'endroit était périlleux. C'est là que les anciens plaçaient Charybde et Scylla, dont ils redoutaient le voisinage. Le

Thistle fut drossé par le courant, et c'est miracle s'il n'alla pas à la côte.

» Et savez-vous à quel moment la tempête commença à se calmer ? Lorsque Mac Donald eut fait une chute grave, qui détermina une fracture compliquée du bras.

» Malgré les soins qui lui furent prodigués, malgré les précautions prises, la plaie s'envenima, et l'on dut amputer mon marin quinze jours après l'arrivée du yacht à Cowes. »

Lord Charing, au point où il en était arrivé, n'avait pas terminé l'histoire de la momie, mais le temps marchait. Il ne pouvait prolonger sa visite. Il consulta sa montre et se leva brusquement :

— J'abuserais de vous en prolongeant cet entretien, M. Smith, d'autant plus que la suite de ma narration a été rédigée par mon secrétaire, et que vous pourrez en prendre connaissance. Je vous laisse mon manuscrit, je viendrai le chercher demain, en vous demandant votre décision au sujet de l'offre de ma merveille.

Et lord Charing prit congé de John Smith. Celui-ci ouvrit aussitôt le rouleau de papier que lui avait remis son visiteur. Pour plus de clarté, je résumerai le récit du secrétaire de lord Charing.

04

Charing-Abbey, comme son nom l'indique, avait été le siège d'une abbaye de bénédictins ; sa fondation remontait à la conquête normande, mais il ne restait à peu près rien de l'édifice primitif.

Le château affectait la forme d'un rectangle dont un des grands côtés était ouvert ; il se développait sur trois lignes en équerre, et comprenait un corps de logis principal avec deux ailes en retour. Les façades avaient la toiture un peu lourde ; mais la variété des aspects, l'élégance des fenêtres prodiguées par l'architecte, la richesse de la décoration imaginée par lui donnaient à Charing-Abbey une grâce inexprimable.

Les appartements de réception, salons, salles à manger, fumoir, occupaient le rez-de-chaussée du corps principal. Les ailes contenaient : à droite, une bibliothèque et le cabinet de travail de lord Charing ; à gauche, une galerie de tableaux. Dans cette galerie se trouvaient les porcelaines célèbres de la collection Charing, due au goût et aux patientes recherches du bisaïeul du comte actuel.

Àpeine lord Charing fut-il installé, qu'il donna l'ordre de transporter la momie dans la galerie du château. Il lui consacra une vitrine spéciale, munie de rideaux, afin de cacher sa vue aux personnes impressionnables. Ceux qui voudraient admirer sa parure n'auraient qu'à faire glisser les rideaux de soie rouge.

Le personnel du château était considérable ; de nombreux domestiques assuraient le service, sous la direction d'un major-dome imposant ; des cochers, des mécaniciens, des jardiniers, des gardes-chasse logeaient dans les communs, édifiés à courte distance du manoir.

Les principaux habitants de Charing-Abbey étaient le comte et sa femme. Le comte, ancien officier aux horse-guards, avait deux enfants. Ces deux jeunes garçons, très intelligents, joignaient l'énergie de leur père à la douceur de leur mère. Celle-ci ne quit-

tait presque jamais sa chambre, vivant sur sa chaise-longue dans une torpeur que rien ne parvenait à dissiper. Le comte aimait tendrement sa femme : il ne dissimulait pas l'inquiétude que lui causait l'état de sa santé.

Près des maîtres vivaient divers personnages. D'abord le docteur Martins, médecin particulier de lord Charing. Il passait une partie de son temps à Londres, mais revenait chaque semaine à Charing-Abbey, où il avait installé un laboratoire.

Ensuite le révérend Ezechiel Symonds, savant qui passait ses jours à rechercher ce que sont devenues les dix tribus d'Israël perdues depuis la ruine du royaume de Samarie. Il employait son immense érudition à élucider le problème ethnographique qui troublait son esprit nourri de la Bible. Hélas ! les tribus perdues ne sont pas encore retrouvées et leurs traces échappent aux investigations du patient vicaire.

Le précepteur, Edward Rogers était grand, robuste, doué d'une énergie physique remarquable ; il avait les traits d'un Oriental malgré sa nationalité. Brun, les yeux très noirs, le nez busqué, il était entièrement rasé, selon l'usage introduit par les Américains.

Rogers possédait un cœur excellent, une intelligence remarquable. Il était le produit accompli de ces grandes universités anglaises où la culture intellectuelle s'associe à la culture physique. Il était d'ailleurs doux, courtois et patient.

L'arrivée de la momie fut un événement à Charing-Abbey. Tandis qu'on procédait à l'installation de la princesse pharaonique, par une fatalité incroyable, un des domestiques chargés de porter le coffre imperméable fit un faux pas et se cassa la jambe.

Lord Charing ne vit là qu'une coïncidence, mais le révérend Ezechiel y découvrit manifestement l'intervention de l'esprit impur de la fille des pharaons. Par un hasard également fâcheux, Mac Donald, le marin dont on avait amputé le bras, était le frère du sommelier de Charing-Abbey ; au cours de leurs conversations, Daniel le marin et William le sommelier avaient parlé de la momie, et ce dernier, naturellement, mit l'office au courant de la malignité de « l'objet ».

L'accident arrivé au valet de chambre fit le sujet de toutes les conversations de la domesticité : on le rapprocha de ceux qui étaient arrivés précédemment, et l'avis unanime de l'antichambre fut que la momie porterait malheur au château.

Seul, le précepteur Rogers, au grand étonnement de tout le monde, témoigna pour elle un extraordinaire intérêt.

— Dire que nous avons là ce qui reste d'une femme qui fut peut-être jolie ! murmura Martins.

— Mais elle est encore très jolie ! répliqua Rogers d'un ton singulier.

Personne ne fit alors attention à cette réponse, dans laquelle le docteur Martins prétend trouver la clef des aventures de son ami.

Quoi qu'il en soit, à dater de ce moment, le précepteur fut pris d'un ardent désir de s'initier à l'étude des hiéroglyphes, de l'écriture et du langage de l'ancienne Égypte, de ses mœurs et de son histoire.

Ainsi commença la carrière d'orientaliste de Rogers.

Les premiers jours qui suivirent l'arrivée de Nefert-thi — c'est le nom de la momie — furent relativement calmes. À sa sortie de l'hôpital le marin Daniel Mac Donald vint voir son frère, mais il ne consentit sous aucun prétexte à passer une nuit dans le château où était la « chose ».

Son naïf dévouement à lord Charing lui donna l'audace de demander audience au comte.

— J'assure à Votre Seigneurie, dit-il, que la « chose » est malfaisante pour elle et pour sa famille. Qu'on la renvoie dans son pays ; autrement elle fera beaucoup de mal et beaucoup de dégâts.

Lord Charing se contenta de sourire ; mais voici ce qui arriva le lendemain soir.

Le frère de Daniel, William, était fiancé à une femme de chambre : Betsy. Leur service terminé, ils se retrouvaient dans le jardin, au pied de la terrasse qui longe la galerie ; un soir ils causaient tranquillement de leur avenir, mêlant sans doute quelques baisers timides à leur conversation, quand ils entendirent une musique très extraordinaire, qui semblait provenir d'un orchestre placé dans la galerie.

Les musiciens devaient jouer d'instruments peu usuels ; il est assez difficile de comprendre très exactement ce qu'ont voulu dire Betsy et William ; ils sont d'accord cependant pour déclarer que l'air entendu par eux ne ressemblait pas à la musique moderne. Il était lent, fortement rythmé, comme une marche solennelle.

Surpris par ce concert inattendu, les deux amoureux se levèrent, s'imaginant qu'il y avait au château des hôtes nouvellement arrivés ; William craignit qu'on n'eût besoin de lui ; il quitta précipitamment Betsy et rentra directement à l'office. Sa fiancée, naturellement plus curieuse, gravit le perron et crut voir la galerie éclairée a giorno. L'illumination cessa soudain, et la jeune femme de chambre entendit un cri déchirant comme si on assassinait quelqu'un. Terrifiée, elle se sauva à toutes jambes. Elle arriva en courant à la cuisine où son aspect jeta l'effroi. Elle était pâle comme une morte, son cœur battait à se rompre, et elle criait affolée : « Au meurtre ! Au meurtre ! »

Le majordome survint en entendant les cris de Betsy. D'une voix entrecoupée, celle-ci raconta son aventure. Jones la gourmanda, prétendant qu'elle était folle.

William confirma le récit de sa future femme, et se montra très effrayé en apprenant que Betsy avait vu de la lumière dans la galerie.

Le chef cocher était un Irlandais du nom d'O'Connor. Il déclara que cela présageait une mort prochaine, et faisant allusion à la superstition de son pays, où l'on croit qu'un esprit familier vient hurler autour des maisons que la mort va visiter, il dit :

— Sûr ! C'est le Banshee !

— Pas du tout, répliqua gravement William, c'est la momie !

Cette observation traduisait si bien le sentiment général que tous les domestiques présents gardèrent le silence, et qu'O'Connor, bon catholique, fit le signe de la croix.

— Au fait, c'est bien possible ! Si elle se met maintenant à hanter la maison…

— Taisez-vous donc, O'Connor, vous allez rendre ces dames folles par vos bêtises. Il n'y a pas de fantômes, pas d'esprits et pas de hantises.

L'objurgation de Jones resta sans écho, les domestiques regagnèrent leurs chambres ensemble ; aucun d'eux n'osa grimper jusqu'aux combles seul ; Jones lui-même se joignit au groupe de ses camarades bien qu'il aimât à leur montrer sa supériorité.

Ainsi débutèrent les phénomènes qui ont troublé la paix à Charing-Abbey.

Quelques jours après, vers onze heures du soir environ, la domesticité était dans son parloir réservé, lorsque la sonnette de lord Charing retentit. Le tableau indiquait la présence du comte dans sa chambre. Tom Prescott, son domestique particulier, répondit aussitôt à l'appel.

Lord Charing venait d'avoir la même hallucination que ses gens. Ayant ouvert sa fenêtre pour fumer un cigare dans la paix nocturne, ses regards furent attirés vers une chose inusitée : l'illumination de la galerie de tableaux !

Il pensa que ses domestiques la visitaient, le croyant déjà couché. Cette infraction aux règlements de la maison lui ayant déplu, il avait sonné son valet de chambre.

— Tom, pourquoi est-on allé dans la galerie ?

— Personne n'est dans la galerie, Votre Seigneurie.

— Comment se fait-il alors qu'elle soit éclairée ?

Tom pâlit, il s'approcha de la fenêtre, vit, lui aussi, la lumière qui dessinait en clair le rectangle des hautes verrières.

— C'est « la chose », Votre Seigneurie !

— Quelle chose ?

— La momie, mylord !

— Êtes-vous fou, Tom ? Venez avec moi.

Tom suivit lord Charing qui descendit rapidement l'escalier, alla d'un pas alerte vers la galerie, et en ouvrit la porte. Tout était dans l'obscurité et le silence. Il congédia son domestique et se retira chez lui, pensif.

La comtesse était si faible qu'une femme de chambre devait la veiller. Un lit de sangle était dressé chaque soir dans le cabinet de toilette ; sur ce lit s'étendait la personne de garde, prêté à répondre au premier appel de sa maîtresse.

Un vendredi soir, le service de veille était assuré par Louise Morel, une camériste française.

Celle-ci se coucha à minuit et demi ; elle dormait depuis quelques instants, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par la comtesse qui l'appelait d'une voix apeurée. Se levant aussitôt, elle vint auprès de la malade, qu'elle trouva assise sur son séant, la figure livide, toute tremblante.

— Louise, dit lady Charing, on vient d'ouvrir la porte et quelqu'un est dans la chambre… J'ai entendu marcher… Sonnez Jones. Qu'on fouille la maison.

Mlle Morel crut que lady Charing avait réellement entendu quelqu'un. Elle alluma les lampes électriques, il n'y avait personne dans la chambre. Elle vérifia les portes, toutes étaient fermées au verrou.

— Madame la comtesse aura rêvé, dit-elle quand son inspection fut finie, nous sommes seules et bien enfermées.

Lady Charing assura qu'elle ne dormait pas, qu'elle avait entendu la porte s'ouvrir, perçu nettement le grincement de la clef et de la poignée, clairement reconnu un bruit de pas légers.

— Que madame n'ait pas peur, qu'elle dorme. J'allumerai une lampe et je veillerai près de madame.

Lady Charing était si émue, qu'elle accepta l'offre de Mlle Morel.

Le reste de la nuit se passa sans incident, et la comtesse finit par se persuader qu'elle avait eu un cauchemar.

Le samedi, Betsy remplaça Louise. Celle-ci n'avait pas soufflé mot de l'aventure de la nuit précédente ; elle était discrète et sachant Betsy fort impressionnable, elle ne voulait pas donner à sa jeune camarade des inquiétudes inutiles.

Lord Charing passa la soirée auprès de sa femme et la quitta à dix heures trois quarts ; Betsy prit, son service à ce moment. La comtesse, sentant le sommeil la gagner, pria la jeune femme de chambre d'éteindre les lampes et de ne laisser brûler qu'une veilleuse ; lady Charing lui demanda en outre, sans lui en donner la raison, de rester auprès d'elle jusqu'à minuit et demi.

Àonze heures, elle commençait à s'endormir. quand elle tressaillit, ouvrit les yeux et dit avec impatience :

— Mon Dieu, Betsy ! qui fait de la musique à cette heure ?

Betsy n'avait rien entendu. Elle écouta et perçut aussitôt les sons qui avaient frappé son oreille quelques jours auparavant. C'était le même air joué par des harpes, sur un rythme lent, scandé par des battements semblables aux claquements des mains l'une contre l'autre.

La femme de chambre sentit une sueur froide perler sur son front, et elle faillit se trouver mal. Elle était tellement effrayée qu'elle n'eut pas la force de répondre à sa maîtresse.

— C'est bien curieux ; ce sont des harpes ! Qui peut en jouer ici ? Quelle étrange musique !

Betsy était plus morte que vive ; la comtesse écoutait toujours le fantastique concert.

— Comme c'est original ! Voyez donc qui joue, Betsy.

Mais Betsy semblait paralysée.

— Betsy ! Betsy ! m'entendez-vous ?

— Oui, Votre Seigneurie, je vous entends, balbutia la jeune fille.

— Qu'avez-vous ?

— Rien, milady. J'écoute…

Brusquement le concert cessa. La femme de chambre était si effrayée qu'elle n'eut pas l'idée d'aller se coucher ; elle resta as-

sise dans un fauteuil, près du lit de la comtesse, qui se rendormit au bout d'un quart d'heure.

Betsy avait trop peur pour céder au sommeil ; elle tremblait et invoquait l'appui du Très Haut. Son oraison fut interrompue par un bruit insolite… On faisait tourner la clé de la porte qui donnait sur l'escalier menant à la galerie !… Le pène de la serrure jouait… La porte s'ouvrait… Des pas légers, comme étouffés, glissaient dans la chambre. Betsy ferma les yeux, recommandant son âme au Ciel.

— Betsy ! on marche dans la chambre, s'écria lady Charing réveillée en sursaut.

— Oui, Votre Seigneurie, répondit la pauvre fille d'une voix étranglée.

— Sonnez ! Appelez !

Stimulée par le sentiment de son devoir professionnel, Betsy se précipita sur le clavier des sonnettes d'appel ; le bruit cessa. Elle reprit courage, tourna les commutateurs… Des flots de lumière inondèrent la chambre : elle était vide, les portes étaient closes.

La clarté, la présence de lady Charing, la nécessité d'agir, rendirent Betsy à elle-même. Comme Louise l'avait fait la veille, elle courut aux portes, qui étaient solidement verrouillées.

Lord Charing, éveillé par la sonnette qui correspondait à son appartement — Betsy dans son trouble avait mis en branle toutes les sonneries de la maison — lord Charing frappait à la porte.

— Qu'y a-t-il ? dit le comte avec émotion ; lady Charing est-elle plus malade ?

— Non, Votre Seigneurie, mais nous avons cru entendre un bruit de pas dans la chambre.

Lord Charing s'approcha de sa femme.

— Qu'avez-vous, ma chère ? Vous paraissez troublée.

La malade raconta à son mari les incidents de cette nuit et de la précédente. À ce moment, Jones, William et les autres domestiques accouraient. Lord Charing les congédia en leur disant qu'il y avait eu une fausse alerte, et renvoya Betsy se coucher sur son lit de sangle.

— Ne parlez pas de toutes ces histoires, lui dit-il, cela me serait fort désagréable.

Betsy promit de garder le silence et fut discrète, car elle raconta les événements de la nuit à trois de ses camarades seulement qui en firent la confidence au reste du personnel. L'abbaye fut considérée par tout l'office, à l'exception de Richard, le mécanicien français, comme décidément hantée.

En effet, à partir de ce moment, les phénomènes se fixèrent en quelque sorte. Pour éviter toute émotion à sa femme, lord Charing prit une chambre contiguë à la sienne. À différentes reprises, lord et lady Charing entendirent des pas qui s'approchaient en résonnant dans le corridor ; on agitait la poignée de la porte, mais on ne l'ouvrait pas, et après quelques tentatives, le visiteur mystérieux s'en retournait.

Lord Charing essaya plusieurs fois de le surprendre. Il n'y put jamais parvenir.

Le bruit des pas était léger, comme glissé. Il semblait qu'il provînt d'un pied chaussé de sandales.

Leur direction était toujours la même : le promeneur inconnu venait de la galerie et y retournait.

Une femme de chambre irlandaise, Mary Power, raconta qu'elle avait aperçu, près de la chambre du précepteur Rogers, une forme vêtue d'une longue robe blanche.

Elle avait voulu la suivre, croyant avoir affaire à une personne vivante, mais l'apparition avait disparu brusquement ; dans une autre circonstance, Mary ne vit rien, mais entendit le froufrou d'une jupe et se sentit frôlée par un être invisible. Elle fut tellement effrayée qu'elle quitta aussitôt Charing-Abbey.

05

On remarqua bientôt que les pas s'entendaient ordinairement dans le voisinage de la chambre de Rogers. Les phénomènes semblaient se concentrer autour du jeune précepteur, qui devint bientôt un sujet d'étonnement pour tous ceux avec lesquels il vivait.

Une chose est à remarquer, car elle est fort étrange. Alors que la momie semble avoir exercé, si l'on en croit la plupart des témoins, une influence malfaisante, une action terrifiante même, cette action fut toute différente en ce qui concerne le précepteur.

Peut-on considérer comme le signe d'un dérangement cérébral le goût exagéré qu'il manifesta pour les études égyptologiques dès l'arrivée de la momie à Charing-Abbey ? C'est l'avis du docteur Martins, mais une semblable opinion paraît trop absolue. Il est plus naturel de croire que le jeune savant sentit sa curiosité s'éveiller à la vue de l'art merveilleux de l'ancienne Égypte, et qu'il eut le désir de s'instruire.

Il passait tout son temps de liberté dans la galerie, muni de ses grammaires et de ses lexiques ; il avait entrepris de déchiffrer les hiéroglyphes inscrits sur le cercueil.

La présence constante de Rogers auprès du corps de cette princesse a fait croire que l'illumination de la galerie, le bruit de pas, les cris entendus sont l'œuvre du précepteur ; il est certain que le jeune savant a eu de nombreux accès de somnambulisme ; d'autre part, le fait que les pas semblaient ordinairement s'entendre sur le chemin menant de sa chambre à la galerie et viceversa, confirme cette hypothèse ; mais une quantité d'autres incidents demeurent inexplicables.

Un après-midi, Rogers copiait les enluminures du cercueil dont il essayait de déchiffrer les hiéroglyphes, quand il entendit quelqu'un soupirer à côté de lui. C'était un soupir profond, plein de tristesse. Il leva machinalement les yeux et s'aperçut qu'il était seul. Il crut s'être trompé et se remit au travail ; le soupir se fit entendre une seconde fois. Il éprouva alors un malaise singulier, et comme le jour baissait, il ferma son album et alla faire un tour dans les jardins.

Àdater de ce jour, Rogers n'osa plus rester dans la galerie dès que le soir approchait ; il se trouvait ridicule, mais son irrésolu-

tion ne lui permettait pas de prendre une décision ferme ; il éprouvait une crainte toute particulière, dont il ne comprenait pas l'origine exacte, car il ne croyait pas aux choses de l'autre monde, et cependant c'était de ces choses-là qu'il avait peur.

Aucun nouveau phénomène ne se produisit dans la semaine qui suivit. Rogers reprit courage et se convainquit de la nature illusoire de ses perceptions. Un jour, il poursuivit son travail jusqu'au moment où le soleil se couchait. Rien ne l'avait dérangé. Au moment précis où il fermait sa botte d'aquarelle, il sentit une main chaude, veloutée, petite, qui essayait d'arrêter son mouvement. En même temps il entendit le mystérieux soupir.

Laissant là son attirail, il voulut s'enfuir. Mais quelqu'un le retenait, et il dut faire effort pour se dégager. Quand il eut atteint la porte, il frôla de nouveau l'invisible personnage, qui semblait vouloir lui barrer le passage ; il réussit à l'écarter et entendit des sanglots ; ils éclataient tout près de lui, comme s'ils eussent été poussés par l'être qu'il ne voyait pas et qu'il touchait cependant.

Le jour suivant, la température était étouffante ; vers le soir, de gros nuages livides s'amoncelèrent dans le ciel.

Àcinq heures, il faisait presque nuit. Le précepteur avait plié son album et regardait la momie, songeant à l'étrange impression qu'il en recevait. Tout à coup l'orage éclata et un éclair brillant illumina la galerie sombre.

Àla lueur de l'éclair, Rogers vit distinctement la momie ouvrir les yeux, et il perçut un murmure de voix, pareil au bruit que ferait une personne parlant très bas. Il ne reconnut aucun mot ; le langage d'ailleurs lui parut incompréhensible.

Sérieusement effrayé, soit par le phénomène lui-même, soit par sa coïncidence avec l'orage qui fut épouvantable, Rogers résolut de ne plus travailler auprès de la momie, craignant de tomber malade ou de perdre l'esprit. Il se confina dans la bibliothèque. Les choses ne s'améliorèrent pas pour cela ; dès que le soir venait, il entendait le soupir accoutumé, puis le murmure indistinct.

Àdifférentes reprises, on l'appela ; son nom était prononcé maladroitement et sonnait comme « Rhô Thchèr Ssè ». Chaque fois qu'il avait cette sensation, le précepteur levait la tête ; il ne voyait que le bibliothécaire, régulièrement absorbé dans une lecture et paraissant complètement insensible au bizarre phénomène.

Rogers un jour s'enhardit jusqu'à lui demander s'il n'entendait rien, car l'appel avait été proféré à haute voix ; le vieux Johnston secoua négativement la tête ; d'ailleurs il était sourd.

Les hallucinations auditives du précepteur devenaient chaque jour plus fortes et plus précises. Maintenant il distinguait des mots ; il reconnut son nom accolé à un autre composé de trois syllabes, que les lettres Ne-ffertt-thi ou Nefertzi rendent assez bien.

Il est remarquable de constater que pendant toute la durée des hallucinations du précepteur, les phénomènes affectèrent un caractère bénin. On entendait des pas, de la musique, on voyait quelquefois la galerie illuminée, plus rarement on apercevait des formes blanches dans les corridors, ou bien l'on était frôlé par des promeneurs invisibles, mais aucune malignité ne s'observait dans les manifestations.

Rogers se familiarisa tellement avec ces phénomènes qu'il finit par n'éprouver aucune crainte. Les choses prirent assez rapidement une allure plus systématique.

Le précepteur se retirait entre dix et onze heures ; vers onze heures et quart, il entendait le soupir habituel, les mots Rotcherssé et Nefert-thi, puis des phrases assez mal articulées, qu'il percevait d'une manière imparfaite.

S'il était couché, il sentait quelqu'un s'asseoir au pied de son lit ; les rideaux de sa fenêtre se soulevaient comme si la personne présente eût voulu jeter les yeux au dehors ; quelquefois un siège glissait jusqu'au chevet de son lit, et l'invisible paraissait y prendre place. Qu'un vêtement reposât sur le siège, il se jetait, en apparence de lui-même, sur le sol.

La « présence » — Rogers avait l'impression qu'une personne invisible était présente — la « présence » devenait plus familière à mesure que le temps s'écoulait : elle semblait s'habituer aux phénomènes qu'elle déterminait, et les produire avec plus de facilité et de force.

Un jour, l'étrange visiteur vint s'asseoir à côté du jeune homme, qui sentit une main, identique à celle dont il avait déjà éprouvé le contact, se poser sur sa propre main. Rogers ne fut pas trop effrayé, il eut même le courage de palper cette main qu'il ne voyait pas. Elle était étroite, allongée, extraordinairement douce. C'était une main de femme, une main droite. Il toucha des bagues et les compta. Il y en avait cinq, une à l'index, au médius et au petit doigt, deux à l'annulaire ; trois de ces bagues étaient munies de cabochons, deux étaient ciselées.

La main devint caressante, elle se laissa complaisamment examiner, puis se promena doucement sur le visage du précepteur. En même temps, la voix murmurait, avec un accent très tendre, mais avec une intonation rauque, les mots : Rotcherssé Neferthi. Inquiété par cette hardiesse, Rogers sentit un frisson glacé lui parcourir la moelle.

Jusque-là son émoi n'avait été qu'à fleur d'épiderme pour ainsi dire, mais ce frôlement, si doux qu'il parût fit perler la sueur à ses tempes. Qu'adviendrait-il si l'être invisible avait la soudaine fantaisie de l'étrangler, de l'aveugler ? Comment se défendre contre une attaque imprévue, contre des coupa qui le frapperaient sans qu'il pût voir d'où ils venaient ?

Il semble que la « présence » ait deviné sa crainte, car la main se fit plus lente, plus souple, plus douce ; bientôt une haleine tiède, parfumée, pleine de jeunesse et de fraîcheur, passa comme une brise légère sur son front brûlant.

Ensuite, des pas veloutés sur le tapis, la porte qui s'ouvre, le bruit décroissant de la marche d'une personne qui s'éloigne. La « présence » avait disparu.

Au matin, dès la première heure, après une nuit d'insomnie, le précepteur courut à la galerie, ouvrit, la vitrine, regarda la main droite de la momie. Il compta cinq bagues, placées comme celles dont il avait subi le contact. C'étaient deux anneaux d'or ciselé, et trois autres munies de chatons où étaient sertis des émeraudes et des rubis.

Rogers se doutait bien que les impressions bizarres dont il était hanté provenaient de la momie, cette constatation acheva de

le convaincre. Dès lors, il eut la certitude que la princesse égyptienne et son hôte invisible ne faisaient qu'un.

Il éprouva du contentement, de l'ennui, de la peur : ces sentiments se partageaient son âme irrésolue ; tantôt il désirait l'arrivée de la nuit pleine de mystère, tantôt il la redoutait et songeait à fuir Charing-Abbey.

Cet état dura jusqu'au soir : quand l'heure de l'apparition sonna, Rogers était assis à sa table de travail, n'ayant pas osé se coucher. Hésitant, inquiet, il feuilletait une grammaire égyptienne. Il travaillait distraitement, l'oreille tendue, l'œil aux aguets.

Bientôt il entendit des pas rapides ; quelqu'un gravissait légèrement l'escalier aux marches de bois, les escaladant deux à deux, puis les pas glissèrent dans le corridor, sa porte sembla s'ouvrir, la « présence » était là, mais elle n'avança pas.

Tout à coup, le bruit sec du commutateur se fit entendre et la lampe s'éteignit brusquement. C'est alors que Rogers eut pour la première fois la vision distincte de Nefert-thi.

Elle n'apparut pas tout de suite ; les choses se passèrent comme si l'être invisible eût éprouvé de la difficulté à se condenser.

Le précepteur ressentit un grand mal d'estomac, il éprouvait la sensation de perdre toute sa force qui s'écoulait comme par un trou creusé à l'épigastre. Peu à peu, une sorte de nuage phosphorescent, de couleur vert bleuâtre, se condensa à environ trois pieds au-dessus du sol. Cette nuée devint plus brillante et se mit à palpiter comme si de faibles éclairs l'eussent sillonnée. Elle s'allongea ensuite dans le sens vertical, de manière à toucher le sol

par en bas, et à atteindre, par le haut, la taille d'une personne de cinq pieds et demi environ.

Cette colonne lumineuse prit une forme humaine ; des yeux y apparurent, puis une bouche, un nez, un visage ; les membres se dessinèrent, et un corps de femme, vêtu d'une longue tunique blanche collante, se précisa aux regards stupéfaits du jeune homme.

La sensation d'épuisement devint telle que le sujet de cette hallucination perdit connaissance et s'affaissa sur la table.

Quand il revint à lui, il sentit un souffle frais qui lui éventait le front ; il reprit ses forces et vit une jeune femme d'une étrange beauté. C'était, si l'on en croit le héros de cette aventure, la fille préférée d'Amen Hotep IV, la princesse Nefert-thi, prêtresse d'Aten, matérialisée au bénéfice exclusif d'Edward Rogers M. A.

Le jeune savant a laissé de sa visiteuse un portrait enthousiaste. La princesse était de taille moyenne, admirablement faite ; elle avait une bouche souriante, des dents splendides, des lèvres rouges un peu charnues ; son nez, légèrement busqué, lui donnait un soupçon de type sémitique ; son front était élevé, ses sourcils réguliers et nettement tracés, ses oreilles petites, son visage allongé, son menton arrondi, orné d'une fossette. Elle portait les cheveux tressés en nattes minuscules qui retombaient de chaque côté de sa figure ; ils étaient bruns et faisaient ressortir la pâleur ambrée de son teint.

Quelle merveille de beauté que ses yeux ! Très grands, allongés, ils avaient l'éclat de deux diamants noirs. Leur expression était extraordinairement mobile ; ils traduisaient avec une vivaci-

té extrême les changeantes impressions de leur propriétaire. Rogers n'avait jamais contemplé une créature plus ravissante.

Mais l'ayant mieux regardée, il éprouva un sentiment de gêne bien compréhensible. Nefert-thi était habillée à la mode de son temps, qui n'avait pas les préjugés du nôtre. Sa robe de lin presque transparente était fendue par devant, laissant apercevoir la rondeur de ses seins, l'élégance svelte de ses cuisses et la cambrure de sa taille ; elle dédaignait de voiler ses jambes et ses bras qui étaient nus et ornés de bracelets semblables à ceux de la momie.

La princesse paraissait fort à son aise. Elle examinait affectueusement Rogers et soufflait de temps en temps sur lui ; chaque fois que l'haleine de l'Égyptienne le caressait, l'Anglais respirait une odeur délicieuse et sentait la conscience lui revenir plus complètement. Il regardait avec surprise la jeune fille, et avait sans doute l'air assez désorienté, car Nefert-thi se mit à rire, découvrant ses dents pareilles à des perles.

L'original de la momie se décida enfin à parler ; elle s'exprimait dans sa langue ; Rogers cette fois la comprenait, non qu'il saisît le sens des mots isolés, mais il percevait l'idée que voulait exprimer sa jolie visiteuse. Voici la première conversation qu'il eut avec la fille du pharaon.

— Que j'ai été heureuse de te retrouver !

— Moi ?

— Toi-même ! Améni, que j'entends appeler aujourd'hui Rotcherssé. Mon âme t'attendait, elle savait que tu devais rompre

l'enchantement abominable de ceux qui m'ont tuée ; mais je croyais que tu accomplirais l'œuvre dans notre pays.

— Dans notre pays ?

— Tu as donc oublié ?

Et la momie fronça son royal sourcil.

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! dit misérablement Rogers.

— Je vois maintenant ce qui est arrivé. Lasse d'attendre, ton âme a pris un nouveau corps, infidèle à celui que tu avais animé jadis, au temps heureux où florissait la terre du divin soleil.

— Je ne comprends pas, madame. Je suis Edward Rogers, et non pas Améni.

— Édouarte Rotcherssé, reprit dubitativement la momie. Mais alors pourquoi ressembles-tu à Améni ? Pourquoi suis-je attirée vers toi comme je ne puis l'être que vers lui ?

— Mais qui donc êtes-vous, madame ? demanda timidement le précepteur.

— Je suis Nefert-thi.

— Qui est Nefert-thi ?

Cette question déplut à la momie, qui prit un air offensé et répliqua avec beaucoup de majesté :

— Mon père était Khounaten, le pharaon puissant. Moi, je dirigeais le collège des prêtresses du Soleil, dans le temple qu'il avait fait construire près de son palais, au bord du Nil inoubliable.

Rogers ne savait que répondre, la conversation lui paraissait incohérente. Nefert-thi continua :

— Tu auras tout à apprendre, malheureux ! Aurai-je le pouvoir de t'enseigner ce que tu dois savoir ? C'est là l'œuvre la plus nécessaire.

La momie appuya gracieusement la tête sur son joli bras ambré. Rogers la contemplait avidement ; il n'avait rien vu de comparable à cette extraordinaire jeune femme.

Celle-ci reprit, après un instant de réflexion :

— Nous avons une vie à vivre ensemble, et je ne veux pas y renoncer. Je te dirai plus tard de quelle manière nous arriverons à me ressusciter, comme Isis ressuscita Osiris massacré.

» Je t'apprendrai moi-même notre langue. Ce sera facile, car tu n'auras qu'à te ressouvenir. Mais c'est assez pour la première fois… Je sens que la lumière diminue et que bientôt je serai sans forces. Adieu. Je viendrai tous les soirs te retrouver et je serai ton guide.

Là-dessus la momie se pencha vers Rogers, l'embrassa et se leva. Le jeune homme voulut saisir Nefert-thi pour lui rendre son baiser, mais ses bras n'étreignirent que le vide.

L'apparition ne résista pas au contact du corps de Rogers, elle s'évanouit comme une vapeur qui disparaît. Elle eut cependant le temps de dire à l'imprudent :

— Ne me touche jamais, tu dissoudrais la subtile trame dont mon corps est formé. À demain.

Les pas s'éloignèrent, ils franchirent la porte, ils parcoururent le corridor, ils descendirent l'escalier… Plus rien.

Le lendemain matin, le précepteur se réveilla, assis devant sa table, le nez dans un savant livre d'égyptologie. Avait-il rêvé ? Sur la foi des événements qui suivirent, il est convaincu du contraire.

Nefert-thi fut fidèle à sa promesse, et chaque soir elle vint rendre visite à Rogers, qu'elle s'obstinait à identifier avec un certain Améni, seigneur de haut rang, dont elle avait été l'amante.

Les visites de la princesse égyptienne n'auraient eu peut-être aucun inconvénient, si la fille d'Amen Hotep s'en était strictement tenue à son rôle d'institutrice ; mais elle manqua complètement de réserve et témoigna à son élève une sympathie exagérée ; elle fila avec lui le parfait amour… C'est l'intrusion de ce sentiment périlleux dans leurs entrevues qui causa tout le mal.

Personne ne soupçonnait l'étrange roman dont depuis plusieurs mois le jeune homme était le héros. Une réserve bien compréhensible lui faisait tenir secrètes ses relations avec Nefert-thi. On avait simplement noté avec surprise le zèle extraordinaire qu'il apportait dans ses études d'égyptologie. Son ami le docteur Martins le gourmandait, prétendant qu'il se surmenait et se rendrait malade.

Il est évident que la santé d'Edward Rogers ne pouvait supporter impunément ses excès de travail. D'autre part il est probable que d'autres causes de surmenage ont contribué à l'affaiblir.

Rien n'est plus mauvais pour un jeune homme que de vivre toutes ses nuits, soit véritablement, soit en imagination, à côté

d'une créature extrêmement jolie, très amoureuse et vêtue d'une robe des plus indiscrètes. La chair est faible, et le cœur des égyptologues n'est pas toujours semblable à celui des momies qu'ils étudient. Or il est très pénible de ne pas pouvoir toucher à la ravissante visiteuse avec laquelle on flirte sans la réduire instantanément en vapeur.

Tel était le cas misérable de Rogers. Nefert-thi pouvait impunément le caresser ; mais la réciproque n'était pas permise. Le précepteur était condamné au supplice de Tantale. Il maigrissait, devenait nerveux, irritable, et personne ne reconnaissait dans ce jeune homme pâle, à l'œil brillant de fièvre, le robuste champion de cricket de la saison précédente.

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au 10 octobre, jour néfaste ou Effie Dermott, la cousine de Rogers et un peu sa fiancée, eut la déplorable idée de venir le voir à Charing-Abbey. Elle mit le comble à son imprudence en lui apportant sa photographie, agrémentée d'une dédicace non équivoque. Rogers plaça cette photographie sur la cheminée de sa chambre, un peu distraitement sans doute, parce qu'il commençait à trouver Effie beaucoup moins attrayante que Nefert-thi. C'est alors que l'orage éclata.

Ayant été retenue au château, la jeune fille alla se coucher, assez inquiète de l'état de son fiancé, assez mortifiée de son indifférence, assez attristée de sa froideur. Elle pleura beaucoup dès qu'elle fut seule, comme il sied à une jeune personne bien élevée qui a des chagrins d'amour.

Dès qu'il eut quitté sa cousine, Rogers courut chez lui, brûlant du désir de retrouver l'aimable Nefert-thi. Il ne l'aperçut pas

mais il l'entendit. Elle lui reprocha violemment son infidélité et déchira en mille morceaux le portrait d'Effie. Il y a lieu tout au moins de lui attribuer la destruction de l'innocent carton, car Rogers vit simplement la photographie voltiger autour de lui, et se réduire en miettes sous ses yeux. Nefert-thi demeurait invisible. Après avoir mis en pièces le portrait de sa rivale, elle dit rudement adieu à Rogers qu'elle appelait Améni, et déclara qu'elle ne reviendrait plus ; en outre, comme elle avait la main leste, elle lui assena un violent coup sur la tête. Rogers tomba évanoui. On le releva le lendemain matin, en proie à un fort accès de fièvre.

L'auteur involontaire du désastre ne fut pas épargné. Effie avait à peine éteint sa lumière qu'elle entendit un bruit épouvantable dans sa chambre ; son lit était secoué, ses couvertures et ses draps tirés ; elle reçut plusieurs soufflets, eut une poignée de cheveux arrachés et fut égratignée au visage. Il semblait que la personne qui s'acharnait sur elle voulût lui abîmer les yeux. Effie réussit à les protéger non sans peine, sonna, cria au secours ; Louise Morel survint. Les phénomènes cessèrent, mais la pauvre Effie avait les yeux pochés, la figure en sang ; elle paraissait en proie à une frayeur intense.

Ces événements jetèrent la consternation dans Charing-Abbey. Le personnel n'hésita pas à affirmer que la momie allait recommencer ses exploits : lord Charing et sa famille se préoccupèrent surtout de Rogers, qui était fort malade. Le docteur Martins ne cachait pas son inquiétude. En proie à un délire constant, le précepteur s'adressait sans cesse à une nommée Nefert-thi, princesse égyptienne qu'il avait aimée trente siècles auparavant.

Il discutait avec elle, s'excusait de l'avoir mécontentée, protestant de son amour, de sa fidélité et de son intention manifeste de

ne pas épouser Effie.

Miss Dermott avait voulu soigner Rogers ; la nature particulière de son délire lui causait naturellement beaucoup de peine.

Si la première journée de la maladie de Rogers fut pénible, que doit-on dire de la nuit suivante ? Il se passa de telles choses que miss Dermott quitta immédiatement Charing-Abbey, pensant y avoir positivement vu le diable en personne.

Effie avait voulu veiller Rogers en compagnie de Betsy. À onze heures du soir, celle-ci dormait profondément lorsqu'elle fut réveillée par des cris d'effroi ; ces cris étaient poussés par miss Dermott qui se livrait à un exercice singulier : elle tournait sur elle-même, avec une grande rapidité, ses cheveux étaient dénoués et horizontalement tendus comme si quelqu'un les eût tirés avec force : elle tenait à la main sa Bible et répétait l'histoire des démons expulsés par Notre Seigneur du corps d'un possédé. Sa récitation pieuse était entrecoupée de cris de douleur et d'interjections telles que « Aïe ! — oh ! là là ! — assez ! — arrêtez ! Aïe ! Aïe ! »

La Bible vola au plafond, miss Dermott roula par terre ; un bruit de claques retentit, et la jeune fille poussa une exclamation déchirante, ses joues devinrent aussitôt rouges comme si elles eussent été frappées avec force.

D'un bond, Effie se releva et s'enfuit dans sa chambre, suivie de Betsy terrorisée. Une fois la porte solidement verrouillée, miss Dermott se laissa tomber sur son lit en pleurant à chaudes larmes.

— Oh ! Betsy, balbutia-t-elle, au milieu de gros sanglots, Edward est possédé du démon !

Betsy secoua négativement la tête

— Non, mademoiselle, c'est la chose.

— Quelle chose autre que le malin esprit ?

— La chose de la vitrine, mademoiselle, la momie. Mais n'en parlons pas maintenant, elle pourrait venir.

Elle vint en effet, comme si elle eût suivi les deux femmes. La chambre de miss Dermott fut bouleversée. Des mains invisibles jetèrent avec force tous les objets posés sur les meubles. On arracha violemment les draps du lit, la cousine de Rogers fut secouée et méchamment battue.

Ces accidents augmentèrent l'effroi des persécutées ; elles s'enfuirent une seconde fois, et coururent vers la chambre de Louise Morel, s'imaginant être poursuivies par d'insaisissables ennemis dont elles entendaient les pas derrière elles. Louise, réveillée en sursaut, ouvrit sa porte aux fugitives et leur donna asile pour le reste de la nuit, qui se passa sans nouveaux incidents.

L'aventure fut ébruitée dès le lendemain matin et les circonstances qui l'avaient accompagnée furent amplifiées et dramatisées à souhait. Mac Donald émit une opinion qui rallia tous les suffrages : la momie était amoureuse du précepteur et jalouse de la cousine.

Telle paraît avoir été l'idée de miss Dermott, qui demanda à lord Charing une audience, et lui fit le récit détaillé de son extraordinaire nuit. Surpris à l'extrême par ces incidents nouveaux, le

comte fit appeler le docteur Martins et pria Effie de répéter devant lui son histoire. Le médecin essaya de rassurer miss Dermott, mais il ne put y parvenir ; la cousine de Rogers manifesta son intention irrévocable de partir le jour même, considérant son cousin comme la proie définitive du démon, à moins que le révérend Amos Dermott, son père, ne prît en main le salut de cette âme menacée.

— Que pensez-vous de tout cela, Martins ? demanda lord Charing au docteur, après le départ de miss Dermott.

— Moi, mylord ? Je pense que miss Dermott et Betsy sont deux folles. L'une a été victime d'une attaque de nerfs, elle s'est battue elle-même, elle a produit elle-même tout le désordre et causé tous les dégâts ; quant à Betsy, superstitieuse et crédule comme elle l'est, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle se soit fait la plus grossière illusion.

— C'est aussi mon avis, mais il convient d'éviter que la folie ne gagne toutes les filles de service. Avez-vous vu Rogers ?

— Non, j'y vais de ce pas.

Le docteur éprouvait une grande inquiétude, son malade était resté abandonné depuis plus de huit heures ; il n'avait pas eu de glace sur la tête ! Il n'avait pas pris sa potion ! Sans doute on l'allait trouver en proie à une fièvre épouvantable.

Martins constata au contraire que la température était redevenue normale, que Rogers dormait paisiblement, d'où il conclut que son traitement avait été des plus efficaces.

Rassuré par l'état du patient, Martins n'hésita pas à le réveiller pour l'interroger. Le précepteur se sentait tout à fait bien : il vou-

lait se lever, reprendre ses occupations. Martins s'aperçut avec une stupéfaction grandissante que les dernières vingt-quatre heures n'avaient laissé aucune trace dans la mémoire de Rogers.

Ce dernier fut consterné en constatant cette amnésie.

— Voyons, Martins, mon vieux, ne me cachez rien. Suis-je très malade ?

— Non, mais il faut prendre des précautions.

— Lesquelles ?

— D'abord, il faut que je sache exactement ce qui vous arrive. Vous avez eu un délire très particulier, vous avez parlé charabia, vous paraissiez en difficultés sérieuses avec une demoiselle égyptienne, nommée Nefert-thi. Avez-vous quelque idée de ce que cela peut signifier ?

Rogers hésita longtemps avant de répondre. La question directe de Martins touchait au secret le plus intime de sa vie ; cependant le souci de sa santé triompha de sa confusion.

— Est-il bien nécessaire que vous le sachiez ?

— C'est absolument indispensable ; je ne pourrai pas vous conseiller convenablement si vous ne me dites pas toute la vérité.

— Elle est si extraordinaire !

— Raison de plus pour vider complétement votre sac. Songez que vous courez un grand danger ; vous vous exposez à aller à Bedlam.

Les paroles de Martins impressionnèrent Rogers à un point inexprimable. Devenir fou ! Être interné dans un asile d'aliénés !

À tout prix, il fallait éviter un pareil malheur.

Il fit alors à Martins le récit de ses entrevues quotidiennes avec Nefert-thi, après avoir obtenu de lui la promesse d'un secret inviolable.

— Que pensez-vous de tout cela ? demanda-t-il au docteur quand il eut terminé sa confession.

— Je pense que votre cas est très grave, et qu'il convient d'agir énergiquement. Il faut voyager, vous reposer, quitter Charing-Abbey.

— C'est impossible ! J'ai des travaux à terminer. Et puis je ne suis pas riche, Martins ; j'ai besoin de conserver ma situation chez lord Charing.

— Je suis certain que l'unique moyen de la conserver est de vous soigner. Si vous ne prenez pas le repos nécessaire, vous tomberez plus sérieusement malade.

Martins rendit compte au lord du résultat de sa visite.

— Rogers a énormément travaillé dans ces derniers mois, il a besoin de quelques semaines de repos intellectuel. Je lui ai conseillé de vous demander un congé, mais il craint de vous mécontenter.

— Il est fou ! Pauvre garçon ! Je lui accorderai tous les congés qu'il voudra.

— Il y a encore autre chose. Rogers n'est pas riche et…

— Que ceci ne l'inquiète pas, Martins. Je prends à ma charge toutes les dépenses de Rogers, et je lui payerai son traitement.

Dites-lui de ne pas se tourmenter.

Le docteur alla immédiatement porter la bonne nouvelle à Rogers. Celui-ci partit le jour même en compagnie d'Effie Dermott, mais la jeune méthodiste regardait son cousin avec quelque inquiétude, redoutant toujours qu'il ne fût possédé d'une légion de diables. Elle n'alla pas avec lui jusqu'à Battersea, où demeurait la mère de son cousin. Elle rentra directement, ayant besoin de raconter à son père les événements diaboliques dont elle avait été la victime.

Le révérend Dermott éprouva une indignation profonde. Le diable avait poussé l'audace jusqu'à molester sa fille ! Il provoqua le prince des ténèbres à lutter avec lui, mais, pour une raison qu'il ne m'a pas été possible de découvrir, Satan n'osa répondre au révérend Amos Dermott.

Rogers ne resta auprès de sa mère que deux ou trois jours. Le désir de poursuivre ses études le reprit avec une telle force qu'il désobéit aux prescriptions du docteur Martins, et passa la plus grande partie de son temps dans les bibliothèques publiques.

Malgré son labeur excessif, il reprenait des forces ; mais je dois avouer que Rogers, tout en se portant physiquement mieux, demeurait moralement très malade ; son mal avait changé d'allure.

Ce n'était plus de la présence troublante de Nefert-thi qu'il souffrait, mais bien de son absence. Il ne pouvait se consoler de ne plus voir chaque nuit sa fantastique visiteuse ; elle lui manquait, et son intelligence comme son cœur s'en plaignaient. Il avait oublié la colère de la momie ; d'ailleurs il était disposé à l'excuser. Il ne se sentait pas le courage de tenir rigueur à une

femme qui se montrait jalouse de lui, cette femme fût-elle un fantôme.

06

Avant de raconter les dérèglements extraordinaires que l'existence des paisibles habitants de Charing-Abbey dut subir, une remarque préliminaire doit être faite. Les événements sont racontés par les témoins avec de grandes divergences. Quoi qu'il en soit, il reste un certain nombre de faits qui demeurent inexplicables. Le docteur Martins, sceptique entêté, ne veut voir là qu'une suite de coïncidences et une fraude audacieuse.

Loin d'être de son avis, je suis disposé à croire que les événements qui survinrent en si grand nombre du 12 au 19 octobre sont dus au ressentiment de la momie. Si l'on consent à admettre que Nefert-thi, c'est-à-dire son double — ou son kâ, comme le disaient les vieux Égyptiens — a joui d'une vie nocturne relative, tout s'explique, tout devient cohérent et logique. Mais il faut admettre aussi que la princesse défunte était éprise de Rogers et que son départ la mit dans une irritation extrême.

Onze heures venaient de sonner quand un cri terrible, suivi de lamentations épouvantables, éclata comme un coup de tonnerre, glaçant d'effroi ceux qui l'entendirent. Jones, le majordome, conserva seul un peu de calme.

— Allons voir ce que c'est, dit-il en essayant de rester digne.

Personne ne bougea.

— Voyons, Kelly, O'Connor, Mac Donald ! seriez-vous des femmelettes ? Auriez-vous peur ?

— Nous n'aurions pas peur, monsieur Jones, si nous avions affaire à une personne vivante. Mais cela… c'est le diable !

Jones haussa les épaules, en homme qui sait à quoi s'en tenir sur le diable.

— C'est bien, j'irai seul.

— Je viens, Jones, je viens, fit alors Kelly. Nous autres catholiques nous n'avons pas peur du démon.

Le courage de Jones et l'exemple de Kelly déterminèrent les autres domestiques à suivre leurs camarades ; seul, Mac Donald resta avec les femmes, disant qu'il ne fallait pas tenter Dieu.

Jones et ses compagnons gravirent l'escalier. Les lamentations continuaient, à intervalles réguliers, leur bruit les guida ; aucun doute n'était possible, la personne qui gémissait se trouvait dans la chambre du précepteur.

Ils y coururent, et après un moment d'hésitation, Jones ouvrit la porte. Au même instant un vent violent sembla souffler et quelque chose de vaporeux passa au milieu des domestiques en les bousculant.

C'en était trop ! ils reculèrent, s'enfuirent en désordre, se précipitèrent dans l'escalier et dégringolèrent à toute, vitesse.

Le reste de la nuit fut des plus troublés. On eût dit la vaste demeure peuplée de gens qui sanglotaient éperdument. À deux heures du matin, le vacarme était tel que lord Charing sonna.

Jones lui raconta l'événement. Lord Charing haussa les épaules.

— Venez avec moi jusqu'à la chambre de Rogers.

— Oui, mylord, répondit Jones qui, malgré sa bravoure ordinaire, claquait des dents à l'idée de rencontrer le prince des ténèbres.

Àmesure qu'ils se rapprochaient de la chambre de Rogers, lord Charing distinguait plus nettement la nature du bruit qui l'avait réveillé. C'étaient des lamentations, de véritables hurlements de douleur, un vacarme effroyable.

Lord Charing ouvrit brusquement la porte, le bruit cessa, mais aussitôt il sentit un fort souffle sur son visage et une forme blanche passa près de lui. Il essaya de la saisir, car il était doué d'une force considérable, mais son poing se referma sur le vide. La forme blanche était impalpable.

Le comte ne fit aucune observation ; il s'installa dans la chambre de Rogers, et renvoya ses gens. Le reste de la nuit se passa sans nouvel incident.

Après déjeuner, il emmena dans son cabinet de travail le docteur Martins et le chapelain, le révérend Ezechiel Symonds. Il les interrogea, après leur avoir raconté son aventure nocturne.

— Je suis convaincu, mylord, que vous avez manqué l'occasion de prendre en flagrant délit l'auteur de tout ce tapage, déclara Martins.

— Mais vous oubliez que j'ai saisi la forme blanche et qu'elle était immatérielle.

— Illusion, mylord, illusion. Vous n'étiez pas dans votre assiette et vous avez été trompé par vos sens.

— Je pense que vous êtes de parti pris, docteur. Ce qui est, est. Il faut avoir la bonne foi de l'admettre, alors même qu'on ne comprend pas.

— Lord Charing a raison, dit Ezechiel Symonds. Vous êtes un incrédule obstiné, Martins. Comment voulez-vous être mieux informé que le témoin ?

— Parce que les circonstances dans lesquelles se trouvait le témoin ont fatalement eu pour effet de fausser ses perceptions. Vous ne songez pas sérieusement à l'hypothèse d'une action surnaturelle ?

— Pourquoi pas ? La Bible nous enseigne…

— Halte-là, Symonds ! je ne veux rien dire de blessant pour votre ministère, mais la Bible n'est pas une autorité scientifique.

Symonds protesta.

— La Bible est la source de toute science, mon ami : c'est un livre inspiré par Dieu.

— Laissons cela, dit lord Charing : la seule question dont nous ayons à nous occuper est celle-ci : ai-je été victime d'une illusion ?

— Oui ! affirma Martins.

— Non ! répliqua Symonds.

— Comme vous n'avez pas observé les faits, je vous demanderai de veiller avec moi ce soir.

— Certainement ! Je vous garantis que si le mystificateur passe à portée de ma main, il s'en souviendra.

— Et vous, Symonds ?

— J'en suis, mylord, je me munirai d'armes spirituelles.

— Et moi d'un bon revolver, ajouta Martins.

— C'est entendu. Venez me retrouver ici ce soir à onze heures. Nous déciderons des mesures à prendre.

Àdix heures quarante-cinq, Symonds, puis Martins rejoignirent le comte. Symonds était revêtu de son costume sacerdotal, comme s'il eût dû célébrer une cérémonie religieuse ; Martins s'était muni d'un long couteau de chasse et d'un revolver.

— Voici ce qui me semble le meilleur plan, leur dit lord Charing. Les phénomènes les plus intenses se passent, dit-on, dans la chambre de Rogers ; j'y coucherai.

— Pourquoi vous, mylord ? Je ne serais pas fâché de voir à mon tour ce que vous avez vu hier.

— Si vous le désirez réellement, Martins, je ne m'y oppose pas. Alors je veillerai dans la galerie ; vous, Symonds, je vous demanderai de surveiller le grand escalier, c'est le seul qui ne puisse être interdit.

Il faut que l'amour propre et l'entêtement du docteur Martins soient extraordinaires pour que son scepticisme n'ait pas été ébranlé par les événements auxquels il assista.

La comparaison des observations faites par les trois veilleurs permet de rétablir chronologiquement les incidents de la nuit.

10 h. 55. — Symonds s'installe au pied de l'escalier.

10 h. 59. — Lord Charing s'assied près de la porte de la galerie, donnant dans le salon d'honneur. Les autres portes sont verrouillées.

10 h. 59. — Martins s'installe dans la chambre de Rogers.

11 heures, minuit. — Rien ne s'est produit.

12 h. 7. — Lord Charing entend un profond soupir, tout près de lui. Il allume sa lampe électrique. Rien n'est visible ; il vérifie l'heure.

Entre 12 h. 07 et 12 h. 22 approximativement, lord Charing perçoit encore un soupir, dans la direction de la vitrine, puis une sorte de chant monotone, accompagné de harpes et de tambourins ; c'est peu distinct et semble venir de très loin.

Le chant cesse brusquement ; un cri se fait entendre, une forme phosphorescente sort de la vitrine où repose la momie, longe la galerie comme une fumée poussée par le vent, et passe au travers de la porte fermée. Immédiatement après, lord Charing distingue un bruit de pas rapides dans le salon ; il ouvre la porte, projette le rayon de sa lampe électrique ; rien n'est visible ; il est 12 h. 22 à sa montre.

12 h. 21. — Symonds entend des pas qui glissent très rapidement dans le hall, se dirigent vers l'escalier privé aboutissant au corridor où est la chambre de Rogers.

12 h. 21. — Martins entend aussi des pas, toujours très rapides, qui gravissent l'escalier privé, parcourent le corridor. Il

croit voir la porte s'ouvrir, les pas s'arrêtent comme si quelqu'un hésitait sur le seuil. Le docteur avait allumé toutes les lampes.

Il tire un coup de revolver dans la direction de la porte ; toutes les lampes de la chambre s'éteignent ; on a tourné le commutateur.

Il arme sa lampe électrique de poche, quelqu'un essaye de la lui arracher des mains, en évitant de s'exposer à ses rayons ; cela est si évident que Martins bondit jusqu'au commutateur et rallume les lampes.

Il est 12 h. 27. Il n'y a personne dans la chambre, la porte est verrouillée, au milieu du panneau se distingue le trou fait par la balle du revolver.

Le docteur s'assied sur le lit, la main sur le commutateur.

12 h. 40. — La lampe électrique du milieu de la chambre se casse avec beaucoup de bruit.

12 h. 43. — La lampe à la tête du lit éclate.

12 h. 45. — La dernière lampe, un flambeau portatif, placé sur la table de travail, éclate à son tour ; la chambre est plongée dans l'obscurité : le docteur promène autour de lui le rayon de sa lampe de poche : il ne voit rien !

Cependant, on essaye de lui enlever cette lampe, il saisit une main, constate que c'est une main de femme. Il veut la serrer avec force : elle fond dans ses doigts.

La lampe lui est retirée avec une violence extraordinaire. On la jette sur le plancher. Martins fait feu dans trois ou quatre direc-

tions. Il entend la chute d'une glace brisée, et le choc des balles sur les murailles.

Il est alors fortement secoué, on lui arrache les cheveux. Il reçoit des coups sur la tête. Là, ses souvenirs s'arrêtent.

2 h. 7. — Symonds entend les mêmes bruits qu'à 12 h. 21, mais en sens inverse.

De 2 h. 6 à 2 h. 16, lord Charing sommeillait ; il est réveillé par des sanglots qui partent de la vitrine. Il se lève, arme sa lampe. Silence. Les lamentations recommencent chaque fois qu'il éteint sa lampe.

2 h. 30, 2 h. 39. — Après un quart d'heure de silence, lord Charing entend encore le chant plaintif. Il l'écoute et en subit le charme étrange.

Aucun nouvel incident à signaler pour le reste de la nuit.

Le jour se lève vers six heures et demie. Lord Charing retrouve Symonds, ils vont ensemble chercher Martins. Ils frappent à la porte : personne ne répond. Le comte est très inquiet. Symonds a l'air consterné et prévoit les pires catastrophes.

La porte est enfoncée : on trouve Martins étendu au pied du lit ; la pièce semble avoir été mise au pillage, les rideaux sont arrachés, tous les objets fragiles sont en morceaux, les ampoules électriques sont cassées, la glace de la cheminée est étoilée à plusieurs endroits.

Martins a perdu connaissance ; on le ranime. Il se plaint de courbatures, il a les yeux pochés. On a dû le rosser d'importance.

Il n'éprouve qu'un sentiment, celui d'une fureur extrême. Il est convaincu d'avoir été victime de quelque imposteur. C'est vainement que lord Charing l'invite à raisonner, l'entêté médecin ne veut rien entendre.

— La brute ! s'écrie-t-il à chaque instant. La sale brute ! Comment l'ai-je manquée ?

Aux regards du clergyman, les faits sont patents : ils ont été produits par l'intervention du malin. Il n'y a qu'un moyen de les combattre : la prière et les cérémonies religieuses.

Quant à lord Charing, il ne sait que penser.

Bientôt une incompréhensible malechance s'abattit sur Charing-Abbey.

Le comte avait un bétail splendide, composé d'animaux de la plus pure espèce. C'étaient des vaches de Durham, des moutons mérinos d'Espagne, des porcs du Yorkshire. Ses plus belles bêtes périrent subitement du 13 au 17 octobre. Le vétérinaire ne put deviner la cause de leur mort.

Le 17, un grand vase de Chine, de la famille verte, et dont le pareil n'existait dans aucune collection européenne, fut trouvé brisé ; cette perte affligea beaucoup lord Charing, qui était très fier de sa collection de porcelaines.

En même temps, la maladie et les accidents les plus imprévus sévirent sur les habitants de l'abbaye. Deux valets de chambre, Kelly, le cocher, et un mécanicien furent atteints d'une grippe infectieuse.

Le 16, lady Charing eut une syncope grave ; elle souffrit de troubles cardiaques, dont Martins se montra très alarmé.

La momie cependant demeurait relativement tranquille.

Le 17 octobre, Martins se sentit assez bien pour reprendre la lutte contre le mystificateur inconnu qui l'avait passé à tabac. Il cacha soigneusement ses projets à tout le monde, et prit les précautions les plus minutieuses pour n'être la dupe d'aucun prestidigitateur. Il emporta deux revolvers, garnit ses poches de lampes électriques portatives et se munit de son thermocautère, également électrique.

À 10 h. 45, il gagna silencieusement la chambre de Rogers dont la porte avait été réparée ; il vérifia avec soin la fermeture intérieure et celle des fenêtres ; il visita le lit, les placards, le cabinet de toilette, les armoires et la commode, ensuite il se glissa dans un des compartiments de l'armoire garde-robe, laissa la porte entr'ouverte et attendit…

À 11 h. 30 il entendit le bruit caractéristique d'une personne entrant chez Rogers ; aussitôt commencèrent les pleurs, les lamentations, auxquels s'adjoignirent des phrases prononcées dans la langue étrange que parlait le précepteur au cours de son délire. La voix qui proférait ces plaintes et qui articulait ces mots était une voix de femme.

Martins attendit patiemment d'abord. Puis, armant son revolver, il poussa doucement la porte de l'armoire, et dirigea sans bruit sa lampe vers l'endroit d'où venaient les plaintes. Il lança ensuite un jet de lumière… et sur le lit… sur le lit…

Il fit feu.

Le docteur ne reconnaît ce fait qu'avec la plus extrême répugnance, car il est obligé de confesser qu'il a été halluciné comme les autres ; cependant il est trop respectueux de la vérité pour nier l'évidence ; il avoue donc qu'il crut voir, assise sur le lit une femme vêtue d'une tunique blanche assez collante, qui sanglotait, le visage dans ses mains ; elle portait les bijoux de la momie.

Martins admet qu'il a vu cela, mais il ajoute qu'il a bien pu se tromper, car son observation ne dura qu'un clin d'œil. À peine avait-il fait de la lumière et déchargé son arme, qu'il fut brusquement rejeté au fond de la garde-robe ; on poussa brutalement la porte sur lui, et cric ! crac ! deux tours de clé l'enfermèrent dans le meuble où il était caché.

Tous ses efforts pour sortir de l'armoire furent vains. L'ébéniste de lord Charing était, malheureusement pour le docteur, un homme consciencieux et ses meubles étaient solidement faits. Martins dut se résigner, non sans les plus grandes préoccupations pour sa vie ; la perspective de mourir de faim dans sa prison de bois lui paraissait fort triste. Il maudissait sa fatale curiosité, et envoyait la momie aux cinquante mille diables.

Il dut écouter les lamentations pendant plus de deux heures, après quoi des coups violents furent frappés sur la porte de l'armoire où il était enfermé, et il entendit un éclat de rire moqueur. Le médecin était trop inquiet de son sort pour songer à se fâcher.

L'état de lady Charing empira cette nuit même, et dès six heures du matin on dut aller prévenir Martins que Sa Seigneurie avait besoin de lui. Louise Morel, qui fut chargée de la commission, revint dire que la chambre du docteur était vide ; elle avait

frappé, et n'obtenant pas de réponse, était entrée. Le lit n'était pas défait.

Lord Charing courut à l'appartement de Martins. Louise Morel disait vrai. Un examen attentif des lieux lui démontra que Martins ne pouvait être bien loin : son portefeuille, son portemonnaie, sa montre étaient sur la table de nuit.

De la chambre du docteur, le comte ne fit qu'un bond jusqu'à celle d'Edward Rogers. Il entendit des plaintes étouffées, une voix lamentable appelait à l'aide, des coups répétés retentissaient contre la porte de l'armoire.

Lord Charing alla droit à la garde-robe et l'ouvrit. Le docteur apparut pâle, défait, à demi asphyxié.

— Pour l'amour du ciel, Martins, que faisiez-vous là-dedans ?

— La brute ! la brute ! répétait le médecin en respirant largement. Elle m'a enfermé !

— Qui, elle ?

— Eh ! le sais-je ? Une femme…

— Une femme ?

Martins se mordit la langue, mais c'était trop tard. Il dut raconter son aventure.

— Cela commence à devenir grave, déclara le lord en fronçant les sourcils.

— C'est la momie, murmura Ezechiel Symonds.

Martins, ayant réparé le désordre de sa toilette, alla voir lady Charing. Il reconnut que son cœur faiblissait et que l'état de sa santé était des plus critiques.

Dans la soirée, lord Dungald, le fils aîné de lord Charing, s'alita. Il avait des taches rosées sur le corps, et Martins diagnostiqua la fièvre typhoïde.

Le 19, lady Charing était plus malade ; lord Dungald avait 39°8 de température ; son frère, Lord Archie, dut garder le lit avec une forte, fièvre. À deux heures, Dan Mac Donald, mandé télégraphiquement par son frère, arriva à l'abbaye.

Les domestiques, effrayés par tous les malheurs qui fondaient sur la maison, avaient tenu conseil. William leur avait parlé du don de seconde vue qu'avait son frère, et il fut décidé à l'office que l'on ferait venir Dan à frais communs.

Le « voyant » demeura enfermé dans la galerie pendant plus d'une heure. À son retour il déclara que la momie était à n'en pas douter l'auteur de tout le mal, que de grandes catastrophes allaient éclater si l'on ne débarrassait pas le château de cet hôte dangereux.

Les domestiques, effrayés par les prédictions lugubres de Dan, le prièrent d'accompagner deux d'entre eux auprès du comte ; la délégation exprima à lord Charing son dévouement, et le pria d'écouter Dan, qui pourrait donner à Sa Seigneurie d'utiles indications.

— Parlez Dan.

— J'ai vu « la chose », Votre Seigneurie ; c'est bien elle qui rend milady et vos enfants malades ; elle ne veut pas rester ici. Il

vous arrivera malheur si vous persistez à la retenir.

Les domestiques joignirent leurs supplications à celles de Dan et dirent au comte que s'il gardait la momie, ils seraient obligés de quitter son service, que personne ne les remplacerait, tant les événements survenus à l'abbaye avaient effrayé la contrée entière.

Lord Charing refusa de se prononcer sur l'heure ; mais les événements se précipitèrent de telle sorte qu'il dut, enfin céder.

L'état de lady Charing et de ses enfants empira, en effet, dans la journée du 19.

Àonze heures du soir, lord Charing, très assombri, causait de tout cela avec Martins et Symonds dans son cabinet de travail ; il se promenait de long en large, regardant fréquemment vers les fenêtres

— Par Jupiter ! s'exclama-t-il soudain, la galerie est éclairée !

Les trois hommes se précipitèrent : la lumière que venait d'apercevoir le comte n'avait rien cette fois de surnaturel ; elle provenait d'un commencement d'incendie ; les rideaux de vitrage brûlaient et avaient déjà communiqué la flamme aux tentures. Il fallut arracher vivement les étoffes et les piétiner pour éteindre le feu. Les dégâts furent considérables : un portrait du troisième comte de Charing, par Van Dyck, était à peu près détruit.

— J'en ai assez ! que cette momie soit ou non ensorcelée, je l'apporterai demain matin au British Museum, déclara le lord.

Il sonna.

— William, prévenez Richard que j'aurai besoin de l'automobile demain à six heures du matin ; trouvez-vous ici à cinq heures et demie avec le charpentier, nous emballerons la momie.

— Bien. Votre Seigneurie.

Par une extraordinaire coïncidence, on chercha inutilement Richard ; on apprit qu'il s'était enfui avec une bohémienne de dix-huit ans, dont la tribu campait à quelques milles de l'abbaye ; il avait préparé son enlèvement, car ses effets avaient été expédiés la veille à Londres.

C'est sur ces circonstances que se fonde Martins pour attribuer tous les méfaits de la momie à Richard et à sa bonne amie. Le docteur est convaincu qu'il a blessé la jeune fille personnifiant le fantôme ; cette blessure, difficile à cacher, a dû précipiter la fuite du chauffeur français.

Quoi qu'il en soit, lord Charing en avait assez, comme il le disait. La princesse Nefert-thi fut emballée le 20 de grand matin, chargée sur l'automobile et transportée à Londres, où elle fut accueillie comme on sait par le respectable John Smith F. R. S.

Je dois ajouter qu'avec son départ le calme revint à l'abbaye. Les malades se rétablirent, les nuits devinrent paisibles comme autrefois, et les seuls maux irréparables furent la perte des beaux animaux de l'étable, celle du tableau et le bris du vase de Chine.

La momie avait fait pour dix fois son prix de dégâts.

07

John Smith avait lu avidement le manuscrit, dont je viens de donner, en les complétant, les principaux détails. L'égyptologue n'hésita pas à penser comme le docteur Martins et à ne voir dans tout cela que l'effet de la fraude et de l'imagination.

C'est pourquoi, lorsqu'il reçut la visite du comte de Charing, il se montra optimiste et railleur

— Je ne trouve, milord, aucune raison sérieuse pour refuser le splendide présent que vous faites au Museum.

— Je suis ravi de votre décision. Je désire que vous n'ayez jamais à la regretter.

— Chassez cette crainte. Vous avez été mystifié par d'audacieux fumistes. Je les défie bien, ventre d'Apis ! de venir ici renouveler leurs exploits !

Lord Charing partit, enchanté d'être débarrassé de l'éléphant blanc qu'il avait sur les bras, mais curieux de savoir comment John Smith se tirerait d'affaire si la momie était aussi déraisonnable à Londres qu'à Charing-Abbey.

Dès le départ du comte, John Smith se précipita chez sir Septimus Long, son directeur, pour lui annoncer que l'affaire était définitivement conclue.

— Tant mieux, Smith, dit celui-ci. Il faut maintenant exposer la momie dans de bonnes conditions.

— Sans aucun doute, sir Septimus, je la mettrai en belle place.

— Lui laisserez-vous ses bijoux ?

— Nous verrons. Je voudrais d'abord défaire complètement les bandelettes. Peut-être trouverons-nous des objets intéressants.

John Smith plaça la momie dans une vitrine dont il en expulsa momentanément l'hôte, un scribe du pharaon Menephtah, du nom de Pra-Hotep. En fonctionnaire docile et respectueux de la hiérarchie, Pra-Hotep se laissa déposséder par la momie royale, sans manifester le moindre mécontentement.

Nefert-thi fut placée dans la vitrine hermétiquement close ; elle reposait au fond de son cercueil en carton doré, dont le couvercle avait été enlevé. Près d'elle étaient déposés le cercueil de bois et le couvercle de la bière intérieure. Sur la vitrine, le chef des antiquités égyptiennes colla une étiquette ainsi conçue :

« Momie d'une princesse royale de la XVIII dynastie thébaine ; fille d'Aménophis IV (?). — Non encore étudiée. Don du Très Honorable le comte de Charing. K. G. (ce qui veut dire chevalier de l'ordre de la Jarretière). Acquisition nouvelle. »

Ainsi fut installée la momie dans son nouveau domicile ; elle ne tarda pas à donner des signes indubitables de la mobilité de son esprit, de la variabilité de son humeur, et de son caractère irritable et vindicatif, si peu conforme aux usages paisibles des gens régulièrement embaumés depuis trois mille ans ; mais la princesse était assurément excentrique et indépendante.

Quatre surveillants étaient chargés de la police de la salle où se trouvait la momie, ils répondaient aux noms de Jonathan West, Robert Strass, David Embers et Jeremiah Duncan.

Deux veilleurs de nuit faisaient à tour de rôle des rondes nocturnes dans les salles égyptiennes ; Ebenezer Phipps, méthodiste intolérant et bigot, paroissien de la chapelle du révérend Amos Dermott que nous connaissons déjà, et Lawrence Brown. Il convient d'ajouter, on verra tout à l'heure pourquoi, trois autres veilleurs de nuit appartenant à des services différents ; c'était Abraham Phipps, frère d'Ebenezer, et aussi fanatique que lui ; Joe Green et Patrik Sullivan, ces deux derniers catholiques irlandais. Sullivan en outre aimait à boire.

L'activité de la momie débuta, comme cela semble d'ailleurs avoir été son exercice préféré, par de basses vengeances exercées sur ceux qui s'étaient occupés de son installation. L'ébéniste, Thomas Stevens, en arrangeant la vitrine destinée à Nefert-thi, se donna un violent coup de marteau sur le pouce gauche, un panaris s'y déclara, et Tom dut subir une opération douloureuse.

Le lendemain, Jeremiah Duncan, un des surveillants, fut victime d'un accident différent. Il causait avec un visiteur qui lui demandait des renseignements sur la momie et il ne pouvait en donner, la pièce n'ayant pas encore été décrite ni cataloguée.

— Une princesse royale, dit le visiteur ; ce n'est pas de la petite bière !

— Non, certes ! répliqua Jéremiah.

— Elle n'a pas l'air commode avec ses dents brillantes dans sa peau tannée.

— Elle ressemble à un vrai diable, approuva imprudemment Jeremiah ; elle doit être méchante comme Old Nick.

Àpeine Jeremiah Duncan avait-il prononcé ces mots que la vitrine sur laquelle il s'appuyait lui parut glisser en arrière, ses pieds se portèrent en avant, et le malheureux heurta, en tombant, le cercueil de bois. Sa bouche porta rudement sur l'angle du coffre ; il se fendit la lèvre et se cassa les deux plus belles incisives supérieures.

Se relevant avec peine, il exhala sa colère dans le langage le plus profane.

— Cet imbécile de Stevens aurait bien pu fixer solidement ce meuble, dit-il en crachant ses dents dans son mouchoir.

Il essaya de ramener la vitrine à sa place et s'aperçut, très surpris, qu'elle n'avait pas bougé.

— Ai-je la berlue, monsieur ? N'avez-vous pas vu la vitrine glisser pendant que je m'appuyais dessus ?

— Non, surveillant, c'est vous qui avez glissé, pas elle.

— Voilà une chose étonnante, je l'ai positivement senti reculer.

Il prononçait mal, n'étant pas habitué à l'absence de ses dents, et son irritation n'en était pas amoindrie.

Il est probable que ces accidents n'auraient été l'objet d'aucun commentaire superstitieux si Ebenezer Phipps n'avait eu lui-même une petite aventure en faisant sa ronde. Au moment où il arrivait, muni de sa lampe électrique, dans la salle III, il aperçut une dame vêtue de blanc, appuyée contre une vitrine nouvellement installée. Il donna aussitôt l'alarme : Joe Green et Patrick Sullivan vinrent à son appel.

Ebenezer cherchait la dame habillée de blanc ; il ne la voyait plus, mais elle n'avait pu s'enfuir, le bouton de la sonnette étant près de la porte d'entrée et l'unique issue des salles se trouvant être cette porte.

Cependant les recherches les plus minutieuses ne permirent pas de découvrir la personne dont Ebenezer avait constaté la présence indue.

— S'il s'agissait de Sullivan, remarqua Joe Green, je serais disposé à croire qu'il était gris et s'est illusionné ; mais vous, c'est autre chose. Toutefois, vous avez pu vous tromper.

— Non, Green, je suis sûr de ce que j'avance. J'ai certainement vu une femme en blanc. Je signalerai le fait dans mon rapport de nuit.

L'enquête à laquelle John Smith procéda dès le lendemain matin, sembla démontrer néanmoins qu'Ebenezer avait pris pour une femme vêtue de blanc un reflet de sa lampe sur la vitrine, qui avait été déplacée et n'occupait plus sa position accoutumée.

Ebenezer ne fut pas convaincu par l'enquête de Smith ; il s'obstina dans son affirmation, si bien que l'irascible égyptologue le traita de vieil imbécile ; blessé dans son orgueil, le méthodiste, qui faisait partie de la congrégation dirigée par le Rév. Amos Dermott, raconta son aventure au pasteur.

D'après la description d'Ebenezer, le clergyman crut reconnaître le démon de Charing-Abbey ; il interrogea son paroissien et apprit qu'en effet l'objet provenait du lord. Pour être mieux fixé, il conduisit sa fille au Museum. Effie identifia définitivement la dépouille de Nefert-thi. Amos et sa fille mirent les frères

Phipps au courant des extravagances de la momie durant son séjour à l'abbaye ; les frères Phipps transmirent ce récit à leurs camarades, et le germe du mal fut ainsi semé.

⁂

Le jour où John Smith F. R. S. procéda à l'examen de la momie, fut une date célèbre dans les annales de la science.

Smith espérait trouver le nom de la morte dans son cercueil ; aussi était-il impatient de débarrasser la momie de tous tes bandages qui l'entouraient encore.

Àdeux heures de l'après-midi, cinq ou six savants, sous la haute direction de sir Septimus, se réunirent dans l'atelier où le cercueil avait été transporté. On admira les bijoux splendides de la princesse, on les enleva délicatement et, Leslie plus adroit que le nerveux Smith, commença le déroulement des bandelettes de lin.

Une chose bien extraordinaire est à retenir à l'occasion de cette opération scientifique ; quand la morte apparut dans sa nudité, un sentiment indéfinissable de malaise s'empara de l'âme endurcie des égyptologues. Il semblait que le rictus de la momie devenait plus affreux ; ce n'était plus seulement l'effet de la rétraction des muscles de la face qui disjoignait ses lèvres, c'était une intention maligne, perverse, vindicative ; une menace semblait se formuler dans sa bouche muette, l'air était devenu lourd, oppressant

— Dieu qu'il fait chaud ! s'écria le gros sir Septimus en épongeant son crâne chauve.

Mais John Smith ne voyait que la beauté du spécimen unique dont s'enrichissait la collection du musée ; il fit reporter la momie nue dans la vitrine, conservant les bandelettes et les bijoux pour les examiner à loisir.

08

On a beaucoup blâmé M. Smith d'avoir dépouillé la momie de ses bijoux, de ses bandelettes et de tout ce qui lui appartenait. Il est certain que la nudité de Nefert-thi n'avait rien de choquant, étant donnés son âge et son apparence ; mais elle était beaucoup plus pittoresque avec ses bandelettes blanches et ses bijoux. L'effet qu'elle produisait était supérieur esthétiquement.

Peut-être aurait-il été prudent de ne rien modifier dans l'équipement de la princesse. On peut se demander si les libertés prises par John Smith n'ont pas mécontenté Nefert-thi et provoqué sa mauvaise humeur.

C'est une opinion que beaucoup d'occultistes professent, je les cite à titre d'exemple et sans garantir l'exactitude de leurs théories, car chacun sait combien les occultistes sont gens faciles à tromper.

Toujours est-il que plusieurs personnes critiquèrent le goût de M. Smith et déplorèrent que la momie fût dans une vitrine et ses bijoux répartis et classés dans d'autres.

Rogers manifesta ostensiblement sa désapprobation. Dès le lendemain de son installation officielle, il alla voir la momie de sa

chère Nefert-thi. Son attitude excita l'étonnement du surveillant Jeremiah Duncan et ensuite sa juste indignation.

Dès qu'il eut aperçu la momie étendue sans voiles dans le cercueil devenu trop grand pour son corps ratatiné, Rogers dit à haute voix qu'il était scandaleux de voir, dans un musée respectable comme le British Muséum, un objet aussi inconvenant.

— L'administration du musée n'a aucun respect pour les visiteurs !... Elle ne respecte pas davantage la pudeur des morts.

Il prononça plusieurs phrases du même genre et ameuta le public, qui se groupa autour de lui et l'approuva, sans comprendre d'ailleurs ce qu'il disait ; mais sa conviction suffisait à lui concilier ses auditeurs.

— Qu'a-t-on fait des bijoux ? continua le précepteur, abordant un autre ordre d'idées. Pourquoi a-t-on dépouillé cette jeune fille de sa légitime propriété ? A-t-elle fait un testament pour donner ses biens au Museum ? Non, n'est-ce pas ?

Et il prenait le public à témoin de son affirmation. Le public approuvait ; il était clair que la momie n'avait pris aucune disposition testamentaire en faveur du British Museum.

— Oui, reprit une vieille dame, où sont les bijoux de la momie ?

— Où sont les bijoux ? clamèrent d'autres vieilles dames.

Jeremiah Duncan suivait d'un œil attentif les mouvements du groupe : il crut devoir intervenir, jugeant le moment opportun.

— Les bijoux sont à leur place, dans les vitrines réservées aux bijoux.

— De quel droit les a-t-on mis là ? demanda Rogers.

— Ma foi, monsieur, c'est le directeur qui l'a fait.

— Comment s'est-il cru autorisé à le faire ?

— Je n'en sais rien, adressez-vous à lui. D'ailleurs, messieurs et dames, veuillez circuler.

Rogers resta cependant près de la momie, la regardant fixement. Cette insistance motiva une nouvelle intervention de Jeremiah Duncan.

— Circulez, monsieur, circulez !

Rogers ne répondait rien. Duncan lui frappa sur l'épaule en renouvelant son injonction. À son contact, Rogers tressaillit, sembla sortir d'un rêve et répondit poliment en s'en allant :

— Bien, garde, bien, je m'en vais.

Cet incident passa inaperçu ; plus tard seulement Jeremiah Duncan en comprit l'importance.

La nuit suivante, Patrick Sullivan remplaçait Ebenezer Phipps ; Lawrence Brown accompagnait Sullivan. Ils commençaient leur ronde et se trouvaient encore au bas de l'escalier lorsqu'ils entendirent des cris épouvantables provenant des salles égyptiennes ; on eût juré qu'on égorgeait quelqu'un.

Sullivan et Brown s'arrêtèrent.

— Brown, fit Sullivan, vous entendez ces cris ?

— Pour sûr ! Il y a de quoi réveiller un mort.

— Chut ! chut ! ne parlez pas de morts en ce moment, j'ai trop peur !

Les cris recommencèrent pendant les deux nuits suivantes. On signala le fait à John Smith, qui déclara vouloir assister à la ronde. À peine arrivés aux abords des salles égyptiennes, Smith et ses hommes eurent le tympan brisé par le tapage qui provenait de la salle III. Smith, de tempérament fougueux et impulsif, gravit l'escalier quatre à quatre, suivi des gardiens ; il ouvrit la porte de son domaine, et constata que la pièce paraissait illuminée. Il s'y précipita, mais la lumière disparut. Aux rayons des lampes électriques que portaient les veilleurs, Smith parcourut la salle ; rien n'était dérangé, tout restait silencieux et comme endormi dans la nuit.

Àpeine atteignaient-ils l'escalier que le tapage recommença de plus belle : Smith courut encore à la salle III. Le silence y régnait.

Il renouvela cette expérience à plusieurs reprises ; elle donna chaque fois le même résultat.

— C'est bizarre ! dit le savant, qui commençait à avoir froid dans le dos. Brown et Green, vous n'avez pas peur ? Non, eh bien ! retournez à la salle III, et dites-moi si vous entendez quelque chose.

Brown et Green n'entendirent rien, alors qu'au même moment le tapage semblait infernal à ceux qui se trouvaient dans l'escalier.

— Par les cornes d'Ammon ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Le lendemain, Smith en référa à sir Septimus.

Le conservateur regarda son collaborateur avec inquiétude.

— Êtes-vous certain, mon cher Smith, de n'avoir pas trop bien dîné hier ?

— Certain, sir Septimus. J'ai dîné chez moi très légèrement.

— Et vous n'avez pas pris de punch ?

— Non !

— C'est phénoménal ! Si tout autre que vous me le disait… Je ne puis pourtant pas signaler aux autorités une aventure aussi… aussi anormale. On se moquerait de nous, mon cher Smith.

— Venez voir vous-même, sir Septimus.

— Moi ? Pensez-vous que cela soit bien utile ?

— Je pense que cela serait convenable, vous vous rendrez compte de cette chose extraordinaire ; peut-être en trouverez-vous la cause.

— Bien, mon cher Smith. J'irai certainement.

— Viendrez-vous ce soir ?

— Pas ce soir ! Pas ce soir ! Je dîne chez… chez un ami. Mais un de ces jours… un de ces jours, mon cher Smith.

Ce dernier se fût volontiers mis en colère à cause de l'indifférence de sir Septimus, qu'il traitait in petto de poltron, mais il n'osa pas ; au surplus il faut être indulgent pour un homme d'âge, qui a un gros ventre et des habitudes.

Malheureusement pour les digestions de sir Septimus Long, les choses se gâtèrent de la façon la moins confortable.

La nuit suivante les veilleurs entendirent le bruit habituel, ils pénétrèrent dans la salle III, mais cette fois le vacarme continua, et leurs lampes électriques furent brisées. Ils se retirèrent, dans un grand désordre, et revinrent avec des renforts d'hommes et de luminaires ; ils inspectèrent la salle sans y rien constater d'anormal. Mais tout à coup la vitrine qui contenait les colliers de la momie sembla faire explosion. Les glaces volèrent en éclats, les bijoux furent jetés sur le plancher.

Le cas était grave ; avisé à la première heure, John Smith s'habilla en toute hâte et vint me rendre compte de la situation ; aucune pièce ne manquait et les pertes étaient facilement réparables : il fit remplacer la vitrine, classa de nouveau les bijoux exposés, et à l'heure de la visite du public le mal était réparé.

La nuit suivante, les mêmes faits se produisirent, mais avec plus d'intensité.

Cette fois, on ne retrouva pas les bijoux de la momie, malgré les plus minutieuses recherches. La disparition de ces pièces, uniques au monde, plongea Smith dans la consternation ; il passa la matinée à fouiller tous les coins de la salle III. Ce fut inutile.

Affolé, il courut chez son chef en criant :

— On a volé les bijoux de la momie !

Sir Septimus se leva avec autant de précipitation que le permettait son obésité ; l'émotion le congestionnait, il pariait en respirant avec peine.

— Que m'apprenez-vous là, Smith ?

— Les bijoux de la momie LVII bis ont disparu.

— Terrible ! mon cher Smith, terrible…

— Sir Septimus, il faut venir tout de suite pour votre enquête.

Grognant, soufflant, suant, sir Septimus suivit Smith.

Mais les bijoux demeurèrent introuvables. Je n'ai pas besoin de dire combien le personnel était inquiet ; les gens préposés à la garde d'objets qui disparaissent, craignent toujours d'être soupçonnés, et cette crainte agit sur leurs dispositions comme une atmosphère de tempête sur celle des individus nerveux. Smith voulut à toute force que le pauvre Septimus passât avec lui et quelques gardiens de choix la nuit au Museum.

On avait mobilisé Leslie, le préparateur, qui, avec sir Septimus et Smith, prit position dans la salle III ; le centre, constitué par Brown, Ebenezer et Abraham, se plaça à la porte d'entrée ; l'arrière-garde campa au bord de l'escalier.

À 11 heures 30, une lumière fit son apparition ; sir Septimus, qui par une étrange ironie du destin, s'appelait Long, bien qu'il fût court et gros, ne la vit pas tout de suite, et ne s'en aperçut que sur les indications de ses compagnons.

— Voici une lumière, sir Septimus, la voyez-vous ?

— Non, mon cher Smith ; j'ai seulement très chaud. Ce calorifère est bien inconfortable. Vous voyez de la lumière, Leslie ?

— Oui, sir Septimus. Regardez bien la vitrine de la momie, c'est là qu'elle brille avec le plus d'intensité.

— Oui… c'est vrai… on dirait. J'ai moins chaud, Smith. Cette lueur est bien étrange,

— Voici les sanglots et les hurlements qui commencent. Entendez-vous ?

— Non… c'est-à-dire… oui, je les entends, maintenant… Quel vacarme ! Et cela est bien étrange… bien étrange. Il fait froid, Smith. Nous allons nous enrhumer. Dieu ! c'est assourdissant ! Ah ! au secours ! On tire mon fauteuil ! Smith ! Leslie !

Et au milieu d'un fracas épouvantable, sir Septimus fut renversé de son fauteuil ; il poussait des cris comparables à ceux de la momie, et, en même temps, Leslie crut voir plusieurs éclairs illuminer la vitrine où reposait le corps de Nefert-thi.

Smith avait donné l'alarme. Brown et les deux Phipps accoururent, les lampes qu'ils portaient furent brisées dans leurs mains. Ebenezer se mit à genoux et pria, mêlant ses invocations à Dieu d'objurgations destinées au prince des ténèbres ; il fut renversé et piétiné.

L'arrivée de l'arrière-garde, suivie de Sullivan qui avait à son cou deux scapulaires, l'un brun, l'autre bleu et un gros chapelet, mit fin à la scène pénible dont sir Septimus et Ebenezer Phipps étaient les principales victimes ; le directeur gémissait sous son fauteuil ; Ebenezer, étendu sur le dos, continuait ses prières. Ni l'un ni l'autre n'étaient blessés ; sir Septimus voulut ordonner la retraite ; une exclamation de Smith arrêta sur ses lèvres la parole qu'il allait prononcer.

— Par Osiris ! Les bijoux sont sur la momie !

— C'est vrai ! s'écria Leslie.

Sir Septimus s'approcha d'un pas mal assuré, il n'en put croire le témoignage de ses yeux ! La momie avait autour du cou ses col-

liers ; sur sa poitrine, le gorgerin, aux doigts ses bagues, aux bras ses bracelets, aux jambes ses anneaux d'or !

— Puisque les objets sont retrouvés, Smith, il faut fermer la salle et nous retirer. Nous remettrons la chose en ordre demain, dit sir Septimus.

Il abandonna le champ de bataille, rentra chez lui en toute hâte. Il prit un bain de pieds chaud, une tasse de tilleul avec du rhum, et dormit mal ; des rêves affreux troublèrent son sommeil agité. La momie était dans sa chambre ; elle hurlait des menaces épouvantables contre l'Angleterre en général, contre le British Museum et contre lui, sir Septimus, en particulier. Le pauvre directeur transpira au point que son gilet de flanelle semblait avoir été trempé dans la Tamise.

Comment la presse a-t-elle eu vent de ces faits ? Il n'a pas été possible de le savoir ; on a supposé que Leslie, cousin d'un rédacteur du Truth, a eu la langue trop longue ; mais il s'en est énergiquement défendu. D'ailleurs ce n'est pas le Truth qui a attaché le grelot, mais bien le Daily Mail.

La presse est une institution bien gênante pour les administrations, sir Septimus en est le triste exemple ; l'existence calme et pacifique de ce digne vieillard a été profondément troublée, et ses digestions aggravées au point qu'il a dû faire deux saisons à Vichy avant de pouvoir manger, sans suites fâcheuses, du pâté de foie gras. La première intrusion de la presse fut en effet une sorte d'agression personnelle contre le directeur du Museum.

Par une coïncidence fâcheuse, sir Septimus ne lisait pas le Daily Mail, qui est un journal à deux sous et ne convient par conséquent pas à l'aristocratie. Il n'apprit l'existence de l'article

qu'à son club, où il allait jouer au bridge entre six et huit heures du soir.

Tout d'abord l'accueil qu'il reçut de ses partenaires habituels lui parut anormal ; ils manifestèrent une gaieté inaccoutumée, et s'enquirent de la manière dont il avait dormi, avec une sollicitude inusitée.

— Comment avez-vous passé la nuit, sir Septimus ?

— Mais très bien, très bien. Je vous remercie. Et vous-mêmes ?

— Très bien aussi, merci ! Nous pensions que votre sommeil avait été troublé.

— Troublé ?

Sir Septimus eût pâli si la chose lui eût été possible.

— Troublé ? Pourquoi voulez-vous que mon sommeil… ?

Un rayon de lumière pénétra dans l'esprit du directeur. Y avait-il une allusion dans ces propos d'apparence bienveillante ? Il fut bientôt fixé.

— Nous pensions que la momie vous avait dérangé ?

— La momie ? Messieurs, je ne comprends pas…

— Vous n'avez donc pas lu l'article du Daily Mail ?

— Non. De quoi parle-t-il ?

— Mais de vous, sir Septimus, et de votre momie turbulente.

Sir Septimus Long s'épongea le front, il sonna le valet de pied, et se fit apporter le malencontreux journal ; on lui montra en quatrième page un article intitulé :

« Le Directeur et la momie récalcitrante. »

Le maudit rédacteur racontait à sa manière les faits de la nuit. Il le faisait en raillant la simplicité de l'administration du Museum qui se laissait rouler par des mystificateurs hardis, et croyait à la puissance occulte d'une pauvre momie bien tranquille dans son cercueil depuis trois mille ans. Il terminait son méchant article en insinuant que le temps était venu d'appeler la police à l'aide, sans quoi les bijoux dont la collection nationale s'était enrichie passeraient de la poche du pays dans celle de particuliers peu scrupuleux.

Sir Septimus suffoquait. L'envie de jouer au bridge lui passait complètement. Il s'excusa, alla d'un pas pesant au téléphone du club, et appela John Smith.

— Allo ! Monsieur Smith. Est-ce vous ?

— Oui. Avec qui suis-je en communication ?

— Avec moi, sir Septimus Long.

— Ah ! bon ! c'est vous, sir Septimus. Quoi de neuf ?

— De terribles choses, mon cher Smith, de bien terribles choses.

Le téléphone était bon, et transmettait l'accent lugubre de la voix. Smith en fut impressionné.

— Quelles choses, sir Septimus ?

— La presse ! mon cher Smith, la presse ! Ces damnés journaux !... Le Daily Mail...

— Mais quoi encore ? je ne comprends pas.

— Le Daily Mail raconte l'aventure de cette nuit.

— Cornes d'Apis ! Est-ce possible ?

— Tout à fait vrai, mon cher Smith. J'en suis très affligé, très affligé. Comment ce journal a-t-il pu savoir ?

— Il faudra nous renseigner. Mais que faire ?

— Que conseillez-vous, Smith ?

— Je vais venir vous prendre au club et nous aviserons.

Le résultat de l'entrevue des deux dignitaires du Museum fut une gaffe, due principalement à l'impétuosité de Smith. Sir Septimus, par amour exagéré de sa tranquillité, n'osa pas contrecarrer son subordonné dont l'indignation était extrême. John Smith voulait d'abord tirer les oreilles à toute la rédaction du Daily Mail, et c'est à titre transactionnel qu'il consentit à envoyer une simple rectification au journal. Malheureusement, sa vivacité l'emporta au delà des limites raisonnables et provoqua des incidents éminemment fâcheux. Le ton de sa note était si vif que sir Septimus ne put se décider à la signer et pensa qu'il valait mieux en laisser la responsabilité à Smith seul.

Celui-ci déclarait que la disparition de certains objets avait été effectivement constatée, mais qu'une surveillance intelligente avait permis à l'administration de retrouver les objets égarés. Jamais les autorités chargées de conserver les collections n'avaient

songé à la ridicule interprétation qu'imaginait le rédacteur malveillant et facétieux du Daily Mail.

Smith avait écrit « malveillant et imbécile » ; mais le journal atténua ses expressions.

Ce démenti piqua au vif le rédacteur anonyme qui n'était autre que M. Douglas Rimpley, cousin de Leslie ; il alla trouver ce dernier, qui, craignant de se compromettre, refusa tout nouveau renseignement. Le journaliste ne se tint pas pour battu ; il s'enquit des habitudes du personnel, apprit que le veilleur de nuit Patrick Sullivan aimait à boire, et employa la tactique ordinairement usitée avec des ivrognes. Il emmena Patrick, le fit luncher avec lui dans un bon restaurant, et lui servit copieusement du whisky, ce qui rendit Patrick confiant, sensible et communicatif.

Ainsi le journaliste obtint le récit complet de ce qui s'était passé à la salle III. Cela lui permit de répondre à la note de Smith par un nouvel article, dans lequel il maintint ses premières affirmations ; il alla jusqu'à prétendre que si les bijoux avaient été retrouvés, l'administration n'y était pour rien.

Rimpley alla au musée le lendemain ; il constata avec plaisir que beaucoup de visiteurs entouraient la momie. Au milieu d'eux un beau jeune homme qui avait l'air d'un toqué se plaignait amèrement du manque de pudeur de l'administration. C'était Rogers ; mais personne encore ne connaissait son nom.

— Il est scandaleux, répétait le beau jeune homme, que l'on expose dans de pareilles conditions le corps de cette princesse.

Rimpley voulut interviewer l'inconnu, mais celui-ci ne semblait pas comprendre les questions du journaliste, et continuait

son discours, en suivant le fil de ses idées.

— Oui, c'est scandaleux ! Cette jeune fille avait le corps entouré de bandelettes de lin ; pourquoi l'en avoir dépouillée ? C'était son vêtement.

» Que diriez-vous, monsieur — et Rogers s'adressait à un père de famille entouré de sa femme et de ses enfants — que diriez-vous si l'administration de ce musée vous exposait dans une vitrine, avec votre pantalon dans une autre vitrine ? »

Le père de famille se retira, effrayé d'une possibilité semblable.

Le verbiage de Rogers amusait Rimpley ; il en prit prétexte pour son article du soir, et rédigea une des plus amusantes charges de ce temps. Il accusait John Smith d'immoralité, et lui reprochait d'avoir enlevé à la momie ses bandelettes, seul vêtement qui lui fût resté.

Est-ce encore une coïncidence ? Dans la nuit, le vacarme fut terrible : les veilleurs n'en avaient jamais entendu de semblable. Dès le matin, en même temps que paraissait l'article du Daily Mail, des gardiens du musée prévenaient John Smith que la momie avait remis ses bandelettes !

Le chef des antiquités égyptiennes se contenta de lever les bras au ciel ; le sort lui était contraire.

— Qu'elle garde ses bandelettes, par le ventre d'Horus ! et qu'elle nous fiche la paix !

Rimpley fut enchanté. Il allait rédiger une nouvelle histoire, quand les discours incohérents de Rogers, encore présent, don-

nèrent à ses pensées une autre direction.

Le jeune homme, toujours dans cet état extraordinaire qui semblait l'isoler du monde extérieur et l'emprisonner dans un cercle étroit d'idées fixes, discourait de nouveau :

— Vous le voyez ! Elle a repris ses bijoux et son costume, la pauvre chère demoiselle. Mais il lui manque ses livres. Il faut les lui rendre, sinon elle se fâchera pour de bon.

— Vous avez raison, monsieur, dit Rimpley et vous parlez d'or. Puis-je vous demander votre nom ?

— Je m'appelle Améni, monsieur, répondit Rogers.

— C'est un nom étranger, sans doute. Vous êtes Anglais ?

— Non, je suis Égyptien.

— Au service du khédive ?

— Non, je suis conducteur du char royal du pharaon Amen-Hotep. À lui, vie, santé, force !

— Vraiment ? Et où demeurez-vous ?

— À Khoutaten, ma maison est bâtie sur le Nil, à gauche des jardins du palais royal.

Rimpley se retira, ignorant si le jeune homme était fou ou s'il s'était moqué de lui ; mais les journalistes sont comme les chats : ils retombent toujours sur leurs pattes, et il trouva dans son aventure l'occasion de lancer de nouveaux traits contre l'infortuné Smith. Il intitula son article du soir : « Interview sensationnelle » et raconta sérieusement sa conversation avec Rogers, qu'il affectait de prendre pour l'aide de camp d'Aménophis.

Il représentait ce monarque comme fort indigné des traitements que subissait sa fille au Museum. Il adjurait le gouvernement de mettre fin aux abus despotiques de Smith, qui avait dépouillé la fille du puissant pharaon d'une partie de ses propriétés mobilières. Il annonçait une guerre anglo-égyptienne, si satisfaction n'était pas donnée à S. M. Amen-Hotep IV.

Chose singulière ! La nuit suivante fut encore terrible. Les phénomènes s'étendirent cette fois au bureau de John Smith, qui fut trouvé le lendemain matin, dans le plus grand désordre. Les tiroirs avaient été ouverts et fouillés. Tous les objets pris à la momie entre autres un papyrus avec son étui d'or, et le livre des morts avaient été enlevés.

Furieux, mais instruit par l'expérience, Smith voulut visiter immédiatement Nefert-thi ; il retrouva, cachés dans les bandelettes qui avaient entouré la poitrine et les bras, les deux objets manquants. Mais à peine y avait-il touché pour les reprendre que sa main échappa au contrôle de sa volonté, et retomba inerte sur les bandes de lin qu'il touchait.

Très effrayé, Smith se retira, il avait le bras droit paralysé. Il conserva cette paralysie pendant quatre heures. De plus en plus inquiet, il donna l'ordre de laisser les choses en l'état, et Nefert-thi, ayant repris possession de ses biens, demeura quelque temps tranquille.

Je n'ai pas besoin de rappeler le retentissement considérable qu'eurent les articles du Daily Mail ; ils firent de la momie une véritable actualité. Non seulement les grands quotidiens lui consacrèrent des notices détaillées, presque toutes empruntées aux articles très documentés de Rimpley, mais encore les jour-

naux spirites, théosophes, occultistes en parlèrent, chacun suivant son point de vue. Les choses prirent pour sir Septimus et John Smith l'aspect le plus triste.

09

Les spirites furent les premiers à s'occuper activement de Neferthi. Les articles de Rimpley avaient excité leur curiosité et plusieurs des adhérents les plus notables de la secte écrivirent au journaliste pour lui demander des détails plus précis. Les directeurs du Daily Mail eurent alors une idée vraiment géniale : ils ouvrirent leurs colonnes à tous les correspondants bénévoles qui seraient disposés à faire connaître un avis raisonnable sur les faits signalés par le reporter. Ce fut le point de départ d'une véritable campagne de presse.

Le Light, journal spiritualiste, hebdomadaire, respectable et digne, s'empara de la question. Son éditeur, sollicité par les nombreuses demandes qui lui étaient adressées, se décida à faire lui-même une enquête. Il se donna la peine de visiter Rimpley, Smith, sir Septimus Long, les veilleurs, Leslie, les ouvriers et les gardiens, il interviewa lord Charing, les révérends Ezechiel Symonds et Amos Dermott, et recueillit assez de renseignements pour rédiger un long article intitulé : « La momie qui hante » (The haunting mummy). Il concluait à l'authenticité des phénomènes observés soit à Charing-Abbey, soit au Muséum, et déclarait qu'il appartenait aux spirites, seuls outillés pour mener à bien leurs recherches auprès des incarnés aussi bien qu'auprès des désincarnés, de faire une lumière complète sur le cas de la

princesse égyptienne ; elle était évidemment mécontente de son sort, et avait des observations à présenter aux hommes du vingtième siècle.

L'article du Light inspira Rimpley. Le journaliste imagina de consulter un bureau de renseignements récemment établi à Londres par un spiritualiste célèbre ; un certain nombre de médiums étaient chargés d'évoquer l'esprit des personnes dont on fournissait le nom et l'état civil. Les réponses n'étaient pas données immédiatement, car les esprits ne sont pas obligés de répondre au premier appel téléphonique ou télépathique, mais, en général au bout de peu de temps les intéressés recevaient des renseignements qui pouvaient être vrais.

Donc, Rimpley alla rendre visite au génial inventeur du bureau des correspondances entre les vivants et les morts, et lui exposa son cas ; l'organisateur du bureau s'intéressa à la recherche, et confia l'évocation de Nefert-thi à son meilleur médium.

Ce sujet était une dame d'environ trente ans, aux traits réguliers, aux yeux bleus, à la figure pâle. Elle procédait de la manière suivante : assise devant une table à écrire, elle plaçait sa main, tenant un crayon, sur des feuilles de papier blanc. Elle adressait une courte prière à la divinité, implorait le secours de son guide, Peau-Rouge, décédé depuis le dix-septième siècle, et qui répondait au nom de l'Ours-Gris ; elle le priait instamment de rechercher la personne dont on demandait des nouvelles, et de l'amener, si les circonstances le permettaient. L'Ours-Gris, ayant appris dans l'autre monde à écrire ainsi qu'à parler anglais, servait ordinairement de truchement, et écrivait au lieu et place de l'esprit convoqué, c'est-à-dire qu'il dirigeait ou était censé diriger la main du médium.

Rimpley obtint l'autorisation d'assister à la séance. Le sujet, son invocation terminée, sembla s'endormir ; sa main s'agita légèrement et se mit à courir, avec une extrême rapidité, sur le papier. Elle écrivait en caractères assez gros, pas très bien formés, mais cependant lisibles.

La « communication » que la princesse égyptienne consentit à donner sur la demande de l'Ours-Gris est des plus curieuses. Avant de la commenter, il convient que je la résume, car elle semble avoir joué, dans le développement ultérieur des faits, un rôle considérable ; c'est du moins l'opinion du docteur Martins.

— J'étais, raconta Nefert-thi, la fille du roi Khounaten (Aménophis IV) et de la reine Tadukipa. Mon père, irrité contre les prêtres d'Ammon, qui avaient usurpé un pouvoir immense et étaient gorgés de richesses, voulut ramener les Égyptiens au culte du vrai Dieu, notre créateur le Soleil, dont nous voyons le disque lumineux, source de vie et de force.

» Mon père avait comme femme préférée ma mère, Tadukipa ; elle avait été élevée par sa nourrice, esclave khêta, habile aux enchantements. D'elle, ma mère apprit l'art divin de la magie. Elle savait rendre la santé aux malades par le moyen des herbes cueillies selon le rite ; elle savait guérir en posant les mains sur ceux qui souffraient, et en prononçant les paroles sacrées ; elle savait aussi les secrets qui soulèvent la tempête, qui amassent les nuages gonflés de pluie, qui appellent le vent brûlant du sud, destructeur des moissons.

» Mais le secret principal que sa nourrice lui avait révélé, elle le cachait avec soin, car c'était le moyen de rendre une vie nouvelle à ceux que la mort avait ôtés du nombre des vivants, et si

elle m'apprit tous ses secrets, elle ne me révéla pas ce dernier, le plus grand de tous.

» Je fus élevée jusqu'à quinze ans dans le palais de mon père, le roi Khounaten, mais j'avais été vouée au Dieu, au père, le roi lumineux, à Aten, et Meryra, le grand-prêtre, me réclamait

» Je rejoignis mes compagnes, les prêtresses d'Aten, les épouses du Soleil. Il me fallait garder ma virginité et renoncer à être la mère de nombreux enfants, car les prêtresses du dieu de la lumière devaient rester pures comme son disque étincelant.

» Ma mère m'avait donné en partant un écrit, que je devais lire et méditer quand j'aurais atteint l'âge de vingt ans ; et, dans ce papyrus était le secret qui rend la vie aux mortels dont l'âme a quitté le corps.

» Je fus bientôt la prêtresse la plus célèbre du temple, car je savais comment rendre la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la santé à tous les malades, et je guérissais aussi le bétail et les animaux sacrés.

» Ma réputation s'étendit sur les deux Égyptes, et les habitants de la vallée et des villes, ceux de Memphis et ceux de Thèbes accouraient auprès de moi chercher la santé et la vie.

» J'habitais depuis deux ans le temple, quand la grande-prêtresse mourut, et Meryra s'étant retiré dans le sanctuaire revint en disant qu'Aten me voulait comme son épouse préférée et je revêtis le manteau blanc des grandes-prêtresses.

» Hélas ! hélas ! hélas ! j'ai trahi mes serments et Aten m'a cruellement punie, et je souffre encore de sa colère légitime.

» À la droite de mon père était Améni, le guerrier redoutable, le conducteur du char royal. Et voilà qu'en allant à la chasse il sentit ses yeux se voiler de rouge, et une brûlure horrible lui fit souffrir mille tourments, comme si le vent du désert eut soufflé sous sa paupière des grains de sable échauffés par le soleil d'août.

» Il appela les médecins du temple d'Ammon Râ et ceux-ci le soignèrent pendant plusieurs lunes, mais le mal ne diminuait pas, et la lumière se retirait peu à peu des yeux d'Améni. En vain avait-il promis à Râ des offrandes splendides ; le dieu de Thèbes ne pouvait le guérir.

» Il prit alors le chemin de Khounaten, se souvenant de la puissance du dieu et de mon art, de cet art qui a été la cause de mon malheur. Qu'Aten soit miséricordieux !

» Il monta sur sa barque, soutenu par ses esclaves, car il ne pouvait supporter la lumière du jour et avait un bandeau sur les yeux ; il descendit le Nil et se rendit au temple.

» Je parus, je posai ma main sur son front, je frottai ses yeux avec mes doigts imbibés d'une eau magique et aussitôt Améni put revoir la lueur brillante du soleil.

» Alors il me regarda, et le feu qui brûlait ses yeux se précipita sur mon cœur : il me regarda encore et je ne vis plus que lui au monde. J'oubliai mon père et ma mère, j'oubliai Aten lui-même, le puissant, l'unique !

» Et je ne jouais plus de la harpe, et je ne chantais plus pour le dieu auquel j'étais vouée, mes doigts ne savaient plus trouver les accords qui réjouissent l'oreille d'Aten, ma voix ne connaissait plus les hymnes qui touchent son cœur… Cependant quand j'étais

seule, les chants d'amour me venaient naturellement aux lèvres, comme je les avais entendus le soir, lorsque les courtisanes se promènent en bateau sur la fraîcheur du Nil, avec leurs amoureux et leurs esclaves ioniennes aux voix mélodieuses, aux doigts habiles à faire vibrer la harpe à sept cordes.

» Aten avait décidé sans doute ma perte. Un soir — la lune nouvelle avait mis son voile noir — un esclave, de ceux qui soignaient les jardins, m'apporta un bouquet de fleurs de lotus, il s'agenouilla pour me le présenter, et je laissai mon regard errer sur lui, et je reconnus Améni qui s'était déguisé. Il avait revêtu le costume des jardiniers du temple pour s'approcher de moi.

» Et il me dit :

» — Reine, ton esclave se jette à tes genoux ! Depuis qu'en s'ouvrant à la lumière, sous ta main bénie, mes yeux ont vu ton doux visage, ils ne peuvent voir autre chose. Ton image est sans cesse devant eux, et ils la contemplent, qu'ils soient ouverts par la veille ou fermés par le sommeil.

» — Va-t'en, Améni, va-t'en ! Si tu étais reconnu, ton corps servirait bientôt de nourriture aux crocodiles sacrés du lac.

» — Que m'importe de mourir, Nefert-thi ! Autrefois, j'aimais la vie, et j'aimais à conduire ton père à la guerre ou à la chasse, j'aimais à boire la bière parfumée, j'aimais à entendre le doux chant des esclaves, j'aimais les caresses de leurs lèvres. Maintenant, je n'aime plus que toi.

» — Malheureux ! Je suis consacrée à notre père, au dieu Aten ! Je ne puis t'écouter ! Va-t'en !

» Mais, sans doute, il devinait le mensonge de mes paroles, il s'apercevait que la tendresse de mes regards en démentait la sévérité ; il prit ma main et la baisa, et je ne la retirai pas, moi, parjure, infidèle à mon vœu.

» Depuis lors, chaque fois que la lune était nouvelle, Améni venait dans le jardin me rejoindre ; les prêtres savaient que je passais la nuit à cueillir les herbes sacrées, et Meryra me croyait occupée à les récolter dans les ténèbres ; mais je faisais ma moisson à la hâte, et j'attendais Améni cachée dans les roseaux, et les grands crocodiles s'éloignaient de mon regard qui les fascinait.

» Le Dieu fut irrité, sa main s'appesantit sur moi. Les prêtres d'Ammon avaient placé auprès de nous des espions qui les renseignaient ; ils savaient que la prêtresse Nefert-thi aimait un homme ; ils connaissaient mes entrevues nocturnes avec Améni.

» Une nuit, nous fûmes surpris ; on m'entraîna. Un des assaillants, en qui je reconnus un des prêtres de Râ, me plongea son poignard dans la gorge, puis il s'enfuit, emmenant ses compagnons. Lorsque Améni, qui s'était débarrassé de ses agresseurs, arriva pour me secourir, la vie s'était échappée de mon corps. Il dissimula son désespoir de peur de révéler notre faute. Il fit enlever mon cadavre et, prétextant sa reconnaissance pour la guérison que je lui avais obtenue, il demanda au roi la permission de m'élever un tombeau. Ce tombeau fut creusé dans la vallée perdue des montagnes occidentales, non loin de Thèbes. »

Je fais grâce au lecteur de ce qui suit. La momie vantait sa science, sa puissance, sa force. Elle célébrait, sans fournir de détails précis, la connaissance qu'elle avait des secrets qui rendent

la santé aux malades, qui donnent l'amour et font prospérer les biens matériels.

Le docteur Martins a montré dans son mémoire que les scènes vraiment ridicules qui se passèrent bientôt au Muséum, à la consternation indicible de sir Septimus et de John Smith, ont été provoquées par le message médianimique, dont je viens de donner quelques extraits.

Les malades, les amoureux, les spéculateurs et les ambitieux furent ainsi lancés sur la dépouille de l'infortunée fille d'Amen Hotep, à laquelle ils demandaient la réalisation des promesses faites par l'intermédiaire du médium attaché au bureau intermondial.

Le branle fut donné par une vieille dame spirite, qui souffrait d'un catarrhe des bronches ; elle avait épuisé les ressources de l'art médical, vainement fait appel aux magnétiseurs les plus réputés, inutilement consulté les somnambules les plus lucides, et pratiqué les méthodes les plus éprouvées de la « christian science ».

La lecture de la communication fut pour elle une révélation. Les gens crédules ne perdent jamais l'espoir, et il faut convenir en toute sincérité que beaucoup d'incrédules leur ressemblent sur ce point. La vieille dame pensa que la défunte Nefert-thi pourrait réussir là où les vivants avaient échoué. Dans l'après-midi du jour où parut la communication du Bureau intermondial, elle courut au Museum et vint se mettre à genoux devant la vitrine LVII bis. Son acte excita la curiosité des visiteurs, qui se groupèrent autour d'elle.

La vieille dame fit une oraison de dix minutes, se leva et allait partir ; mais parmi les assistants se trouvait une jeune fille nerveuse qui était atteinte de mutisme hystérique depuis six mois et que l'on traitait électriquement sans la moindre amélioration. Elle était accompagnée de sa mère, qui interrogea la vieille dame quand celle-ci voulut se retirer. La dame n'hésita pas à répondre.

— Je suis ici pour demander à la momie la guérison de mon catarrhe.

— Vous pensez qu'elle peut guérir les malades ?

— Assurément, puisqu'elle les guérissait de son vivant.

— En vérité ? Mais cependant, si elle est morte, comment ?…

— La mort est la véritable vie ; les désincarnés sont plus puissants que les incarnés, esclaves de la matière qui emprisonne leur âme.

— Vous croyez donc que la momie guérirait ma fille, qui ne peut plus parler depuis six mois ?

— Je n'en doute pas, madame. Qu'elle vienne prier avec moi.

La vieille dame prit la jeune fille par le bras et la fit agenouiller devant Nefert-thi, tandis que la foule faisait cercle. Jeremiah Duncan crut devoir intervenir.

— Circulez, mesdames, vous n'êtes pas à l'église.

— Dieu est partout, gardien. Si nous voulons prier ici, y a-t-il un article du règlement qui l'interdise ?

Duncan se gratta la tête. Il n'y avait en effet aucun article semblable dans le règlement

— Non, convint-il donc.

— Alors !! reprit triomphalement la vieille dame, qui récita aussitôt une prière improvisée :

« Esprit de la momie, toi qui guérissais les malades, nous te supplions de nous guérir. Fais que je ne tousse plus. Fais que cette demoiselle puisse parler comme autrefois. Nous t'en supplions, cher Esprit, et nous supplions le Seigneur tout-puissant de te permettre de manifester tes vertus en répandant le bien autour de toi. Amen ! »

» Dites Amen ! ordonna d'un ton sévère la vieille dame à la jeune fille, oubliant que la pauvre petite était muette.

— Amen ! répéta celle-ci d'une voix claire. Mais je parle, maman ! Je parle ! s'écria-t-elle avec transport

— Elle parle ! Elle parle ! balbutia sa mère, les larmes aux yeux.

— Elle parle ! redit la foule qui ne comprenait pas encore ce qu'il y avait d'extraordinaire à entendre parler une femme.

La maman, joyeuse, expliqua dans un discours abondant la maladie de sa fille, ses causes probables, sa durée, les soins médicaux reçus et les honoraires payés au médecin : elle termina en se jetant au cou de la vieille dame pour la remercier.

— Il faut remercier Dieu et la momie ! dit la catarrheuse avec conviction.

Elle se remit à genoux avec la demoiselle et sa mère. À cette vue, la plupart des assistants s'agenouillèrent aussi, par esprit d'imitation.

— Nous te remercions, Seigneur, et nous te remercions aussi, ô momie, de ta bienfaisante intervention. Sois bénie dans les siècles des siècles. Amen !

— Amen ! répéta la foule, sous les yeux ahuris de Jeremiah Duncan, qui n'avait jamais vu pareille scène de sa vie.

La guérison de la demoiselle fut immédiatement rapportée à Rimpley, qui s'était institué l'informateur général des faits et gestes de la momie. Il rédigea le soir même un grand article intitulé : « La momie guérisseuse ». Le lendemain dans l'après-midi, deux cents malades étaient à genoux devant la vitrine ; le surlendemain, la salle III avait l'aspect d'une antichambre d'hôpital ou des alentours de la grotte de Lourdes.

Tout le monde priait à haute voix la momie. La vieille dame garda la direction des dévots. Je dois avouer qu'elle garda également son catarrhe. Il est néanmoins certain qu'un grand nombre de malades se déclarèrent guéris. Tous souffraient de maladies nerveuses, et on ne signale aucun cas dans lequel une jambe coupée ait repoussé.

Àpartir de ce jour, l'administration dut faire enlever les ex-voto que la reconnaissance exagérée des malades commençait à déposer auprès de la bienfaisante momie, qui reçut en l'espace de quinze jours la valeur de quatre mille guinées en or, argent et bijoux.

10

On sait que la vogue de la momie fut passagère. Elle manifesta bientôt une humeur si détestable que sa réputation d'esprit bénéfique fut irrémédiablement perdue ; mais à l'époque dont je parle ici, elle était encore bienfaisante, et étendait sa protection sur tous ceux qui avaient recours à elle.

Les polémiques enfiévrées auxquelles se livraient les journaux d'outre-Manche eurent en France leur répercussion. Il faut passablement de courage pour oser, dans un grand quotidien, parler sérieusement de phénomènes psychiques.

Le Matin eut ce courage. Plusieurs jours de suite, il publia sous ce titre sensationnel : « La momie tragique », le récit des prouesses posthumes de la princesse égyptienne. Ces articles mirent en émoi le monde occulte de la capitale française, et Nefert-thi devint aussi populaire à Paris qu'à Londres.

Je dois maintenant présenter au lecteur un nouveau personnage dont le rôle s'affirmera par la suite. Il s'agit d'une jeune et jolie femme nommée Magda Roberty, la fille unique de Jacques Roberty, bien connu dans le monde scientifique.

Ce savant s'occupait d'archéologie pour entrer à l'institut, suprême ambition, de sa vie et but des efforts incessants de son chef cuisinier.

M. Roberty possédait une grosse fortune, et il l'employait noblement, car c'était un homme de cœur. Ses travaux sont du reste appréciés, et ses récentes découvertes justifient l'estime dans laquelle le tiennent ses collègues.

Ayant perdu sa mère de bonne heure, Magda fut mieux qu'une enfant pour Jacques Roberty. Elle devint son amie, sa confidente, sa collaboratrice.

Cette belle jeune fille brune (au type si franchement oriental qu'on l'eût prise pour une Arabe de race pure, n'eût été sa toilette parisienne) n'était ni vaine ni frivole, elle n'aimait pas les plaisirs mondains et se réfugiait avec bonheur dans les beautés sereines et graves de la science.

L'étude lui plaisait mieux que le bal ou le flirt, et jamais elle ne se sentait plus heureuse que dans la vaste bibliothèque paternelle, compulsant des notes, feuilletant des livres vénérables ou bien écrivant sous la dictée de Jacques Roberty.

Magda, tant à cause de sa beauté qu'à cause de sa grande fortune, ne manquait pas d'épouseurs. Elle ne se déclarait point hostile au mariage en principe, mais n'avait jusqu'alors rencontré personne qui lui plût assez pour qu'elle se décidât à engager sa vie.

Cependant Magda, vers la vingtième année, avait eu son roman. Elle aimait un de ses cousins, bel officier de spahis ; le mariage était décidé ; l'officier, afin de pouvoir demeurer auprès de son beau-père, devait donner sa démission. Mais une expédition fut envoyée dans le sud oranais, et Frédéric Salignac y trouva la mort.

Le roman de Magda finit tragiquement ; elle en conçut une douleur que seuls le temps et le travail parvinrent à calmer. Peut-être est-ce la cause du peu d'empressement qu'apportait Mlle Roberty à s'engager dans de nouveaux liens. Le souvenir de son amour brisé était encore, après cinq ans, trop vivace et trop cruel.

Un matin, Magda et son père finissaient de déjeuner, lorsqu'une femme entra en coup de vent dans la salle à manger. Elle brandissait un journal et cria en manière de bonjour :

— Magda, je viens te chercher. Nous partons ce soir pour Londres.

— Vous êtes folle, ma cousine ! répondit le savant. Quelle mouche vous pique ?

— La chose la plus extraordinaire du monde, Jacques. Vous qui vous moquez toujours de moi et de ma foi spiritualiste, vous allez voir qu'elle n'est pas si sotte et repose sur des vérités profondes. Il se passe en ce moment à Londres des événements qui révolutionnent la métropole. Il y a, paraît-il, au British Museum, une momie dont l'esprit revient hanter le musée. Elle produit des phénomènes étonnants. Elle guérit, elle fait des mariages, elle se manifeste par la vision subjective aux voyants et par la matérialisation aux non voyants. Je…

— Montrez-moi donc d'abord ce journal, ma cousine. Nous verrons ensuite.

La parente de Jacques Roberty était une dame respectable demeurée poétique et romanesque comme aux temps heureux de son adolescence lointaine. Elle était blonde et rose, mais la vérité m'oblige à reconnaître qu'un aimable artifice suppléait aux dons naturels à jamais disparus. Alors qu'elle approchait de sa cinquante-cinquième année, son mari, Léonard de Montserein, l'avait laissée seule dans notre vallée de larmes. Il lui laissait aussi une belle fortune. Ceci compense cela. D'autant plus que Mme de Montserein avait la forte conviction de n'être pas séparée de son chef disparu.

Elle s'était jetée avec ferveur dans les doctrines spirites. Un médium attaché à sa personne lui donnait quotidiennement des nouvelles de ce bon Léonard. Elle n'entreprenait pas un voyage, une démarche, un acte quelconque sans consulter le cher esprit. Avec une docilité remarquable, une fidélité digne d'être citée en exemple, celui-ci se tenait constamment à la disposition de sa femme bien-aimée. Nuit et jour il restait auprès d'elle. De son vivant, la présence constante du cher homme eût semblé bien insupportable, mais, le défaut capital de la jument de Roland, qui avait toutes les qualités et un seul vice : celui d'être morte, n'en est pas un pour les maris défunts.

— Eh bien, Jacques, que dites-vous de cela ? interrogea Mme de Montserein quand le savant eut fini de lire.

— Je dis… je dis… qu'à l'époque de bluff où nous vivons, les journalistes n'en sont pas à une invention près. Comment admettre que le gouvernement britannique permette que les salles de son plus beau musée deviennent des succursales de notre Salpêtrière ? Je ne puis croire à ces racontars ma cousine. Votre momie est un mythe, et son esprit n'a jamais existé !

— Mon cousin, vous n'êtes qu'un affreux sceptique. Apprenez, incrédule impénitent, qu'une de mes bonnes amies, la comtesse de Besson, revient justement de Londres, où elle se rend fréquemment pour consulter les médiums du bureau intermondial. Elle me rapporte que tout ce que l'on a écrit sur la momie est scrupuleusement vrai, que c'est merveilleux, inouï, qu'on n'a jamais vu une chose pareille, qu'elle a été témoin d'une guérison.

— Ah bah ! quoi donc ?

— Une dame qui souffrait depuis plusieurs années de névralgies faciales…

— Mais alors la princesse Nefert-thi va faire une concurrence déloyale à Lourdes !

— Mécréant, le ciel vous punira ! Soyez donc sérieux cinq minutes !

— Oui, papa, voyons, intervint doucement Magda. Laisse parler cousine Francine.

Mme de Montserein déclara d'un ton sans réplique :

— Voilà mon plan. Nous partons ce soir pour Londres, Magda et moi. J'emmènerai Mme Lalande, mon médium. Nous irons voir ensemble la momie et nous obtiendrons, j'en suis sûre, des communications intéressantes. Je profiterai de notre séjour pour tenter une expérience au bureau intermondial. C'est dit, Magda ?

— Ma foi, je ne demande pas mieux, si papa consent.

— Il consentira.

Roberty parut prendre une décision subite. Pendant que sa parente élaborait ses projets de voyage, il avait relu l'article concernant Nefert-thi. Il dit :

— Je vous accompagne. J'irai la voir, moi aussi, cette fameuse momie, et si elle voulait me convaincre de l'existence des esprits, rien ne lui serait plus facile.

— Croyez d'abord. Les esprits comblent ceux qui ont la foi et méprisent les incrédules. Je cours de ce pas chez Mme Lalande.

Alors rendez-vous ce soir, gare du Nord, au départ du train maritime ?

— Entendu, ma cousine.

Mme de Monteserein embrassa ses parents, puis, toujours aussi trépidante, elle quitta l'hôtel.

Demeurés seuls, le père et la fille se regardèrent en souriant.

— Pauvre Francine ! fit Jacques. Elle a un grain, décidément.

— Bah ! reprit Magda non sans mélancolie, son illusion lui est douce, elle enchante sa vieillesse, elle la conduit insensiblement vers la tombe… Laisse-lui son illusion, père.

— Ma fille, la vérité est plus belle que tous les mirages.

— Pour un esprit tel que toi, sans doute. Mais cette pauvre femme, si légère et si futile ! Et puis, ajouta pensivement la jeune fille, et puis ; qui sait ? Il y a peut-être quelque chose de vrai au fond de tout cela. S'il était possible que nos morts fussent comme des voyageurs exilés dans un pays très lointain, où plus tard nous pourrions les rejoindre… quelle consolation !

— Tu penses à Frédéric ?

— Oui, père, j'y pense toujours. Et je t'avoue que les théories de notre cousine me troublent parfois.

Cinq minutes avant le départ du train, le savant et sa fille retrouvaient leur cousine qui, debout dans son wagon, les appelait à grand renfort de signes et de cris. Mme de Montserein présenta son médium, Mme Lalande. C'était une petite femme rousse, de visage assez agréable, jeune encore : elle répondait au prénom de

Rosalia. Elle parlait peu, observait beaucoup. Son regard vif et perçant ne quitta pas Magda pendant tout le trajet.

Les voyageurs descendirent au Carlton, où leurs chambres avaient été retenues. Si l'on eût écouté la pétulante Francine, on serait arrivé au British Museum bien avant l'ouverture des portes. M. Roberty obtint à grand'peine de sa cousine qu'on prit le lunch d'abord.

Une foule qu'on peut évaluer à cinq cents personnes faisait la queue aux abords du musée. Force fut aux Français de prendre le rang. Ils n'eurent accès dans la salle III qu'après une longue attente. Enfin ils arrivèrent devant la vitrine. Des hommes, des femmes agenouillés priaient dévotement la momie. Certains faisaient toucher au verre qui la protégeait quelque objet d'or ou d'argent qu'ils porteraient ensuite comme une amulette.

Tandis que Jacques Roberty et Magda examinaient curieusement la princesse égyptienne, Mme de Montserein, se mettant un peu à l'écart, prenait un block-notes, un crayon et disait tout bas à Rosalia :

— Commençons !

D'ordinaire, le médium accomplissait ses fonctions de messagère de l'au-delà avec une parfaite tranquillité. Rien ne trahissait qu'elle eût conscience de son rôle auguste. Indifférente, indolente, passive, elle appuyait l'extrémité de ses doigts sur une planchette ; celle-ci se mettait bientôt en mouvement, Rosalia suivait des yeux les lettres, et les épelait au fur et à mesure. Seule, Mme de Montserein apportait à les transcrire une sorte de passion.

Cette fois, à la grande stupeur de cette excellente dame, Rosalia fut tout à coup secouée d'un grand frisson. Elle pâlit, ferma les yeux, des tics nerveux agitèrent sa face. Et la petite planchette, avec une vitesse inaccoutumée, se promena sur les lettres de l'alphabet, si bien que Mme de Montserein ne parvenait point à la suivre. Rosalia, ayant les yeux clos, ne pouvait épeler. Après bien des efforts, des supplications au cher esprit d'agiter moins le médium, on obtint cette phrase :

« Pas ici, trop de bruit. Ce soir, hôtel, avec Magda. »

Un nouveau frisson agita Mme Lalande, elle renversa la tête en arrière, laissa tomber les bras le long de son corps, et demeura immobile, comme en catalepsie.

Prestement, Francine replia ses instruments ; elle allait appeler son cousin pour qu'il vînt au secours de la sensitive, lorsque celle-ci sortit subitement de sa torpeur. Elle se frotta les paupières et murmura :

— C'est étrange. J'ai donc dormi ?

— Oui, ma petite, un esprit… Mais je vous expliquerai plus tard.

Il était en effet l'heure de la fermeture du musée. Bien à regret, Jacques Roberty et sa fille durent s'éloigner de la momie dont les bijoux splendides excitaient leur admiration. En se retournant pour partir, ils se heurtèrent contre un beau jeune homme brun qui, placé derrière Magda, appesantissait sur elle son regard fasciné.

Il n'est jamais désagréable à une femme d'exciter l'admiration. Magda rougit assez pour devenir plus jolie ; d'un coup d'œil en

dessous, elle examina l'inconnu et le trouva charmant. Elle ressentit un choc au cœur.

Poliment, son père salua en passant devant lui. Le jeune homme rendit le salut avec une grâce parfaite. Et Magda pensa à cette rencontre tout le reste du jour.

La petite troupe s'en fut prendre le thé dans un établissement voisin du musée. Mme de Montserein montra son block-notes, expliqua ce qui s'était passé.

— Selon moi, dit la pétulante dame, l'esprit a été gêné par le bruit des allées et venues. Mais ce soir il nous donnera une belle communication. Ce que je ne comprends pas, par exemple, c'est qu'il te réclame, Magda, toi, une profane !

— Je comprends encore moins, ma cousine. Toutefois si votre correspondant tient parole, nous serons bientôt renseignés. Il me tarde d'être à ce soir.

Aussitôt après dîner, Mme de Montserein entraîna ses parents dans le petit salon de leur appartement, et la séance commença. Mme Lalande, contrairement à ses habitudes de passivité, repoussa avec colère la planchette et saisit un crayon. Mme de Montserein lui glissa sous la main un cahier de papier ; aussitôt Rosalia se mit à écrire.

Mais les caractères qu'elle traçait en appuyant si fortement qu'elle trouait parfois le papier, ne ressemblaient à rien de connu. Soudain elle s'interrompit, posa le crayon et se renversa sur le dossier de son fauteuil. Jacques vint lui prendre la main, elle était froide, les bras étaient raidis par la catalepsie.

Tandis que le savant examinait les signes bizarres tracés par le médium, Rosalia se ranimait. Elle manifesta beaucoup de surprise, puis se prétendit extrêmement lasse, et demanda la permission de rentrer, dans sa chambre, permission qui lui fut aussitôt accordée. Le père de Magda paraissait fort surpris. Il murmurait à mi-voix des paroles incompréhensibles.

— Eh bien, Jacques ? questionna Mme de Montserein. Cela signifie-t-il quelque chose ?

— Ma chère amie, vous voyez un homme abasourdi. Votre médium vient d'écrire en égyptien !

— En égyptien ? s'écrièrent les deux femmes étonnées.

— Autrement dit, en écriture démotique. Laissez-moi ce texte, je l'étudierai encore, et m'occuperai ensuite de sa traduction. Voilà une des choses les plus curieuses que j'aie jamais vues ! Comment expliquer cela ?

La fougueuse Francine s'écria :

— Pourquoi ne pas admettre que Rosalia a reçu un message de la momie, et que celle-ci, pour authentifier ce message, l'a dicté dans une langue que Rosalia ne peut pas connaître ? On a vu assez souvent de tels exemples.

» Traduisez le message, ou faites-le traduire. S'il signifie quelque chose, ce sera déjà fort curieux, mais s'il s'adresse à l'un de nous, je pense que vous serez convaincu de la réalité du phénomène.

Le père de Magda se rangea à cette opinion. Il emporta la feuille de papier dans sa chambre, et employa une partie de sa

nuit à traduire les signes tracés par la sensitive. Sauf quelques erreurs insignifiantes, l'écriture était correcte. Il s'agissait bien d'un message, ainsi que le supposait Mme de Montserein, et ce message, non signé, s'adressait à Magda. Voici ce qu'à sa grande stupéfaction Jacques Roberty parvint à traduire.

« Jeune fille, je t'ai reconnue, ton heure va sonner, prépare-toi. Ta destinée marche devant tes pas, tu ne peux la voir encore, mais le flambeau brillera sous peu. Sois docile, suis le chemin sur lequel va rayonner la lumière. »

Dès l'aube, M. Roberty alla montrer cette traduction à sa fille. Elle parut très frappée. Ils causèrent longtemps ensemble, et durent convenir qu'aucune solution normale ne les satisfaisait. On devait renoncer, pour le moment du moins, à comprendre ce curieux phénomène d'automatisme.

Magda voulut conserver la communication. Elle se sentait toute troublée, et ce mystère exerçait sur son esprit une véritable fascination.

Ils retournèrent dans l'après-midi au British Museum. Cette fois, le médium de Mme de Montserein resta calme. En revanche, Mlle Roberty éprouva, lorsqu'elle fut devant la momie de Nefert-thi, une sensation indéfinissable, faite d'attirance et de crainte. Elle voulait se dérober à l'espèce d'attraction qui la charmait et n'en trouvait pas la force. Ce visage noir, parcheminé, hideux, retrouvait-il pour elle un semblant de vie ? Subissait-elle le même attrait surnaturel qu'Edward Rogers ?

Comme la veille, comme tous les autres jours, le jeune précepteur restait posé aux environs de la vitrine, devant laquelle tout un peuple de pèlerins défilait sans interruption. À sa vue, Magda

rougit. Il parut la reconnaître, il salua. La jeune fille inclina doucement sa jolie tête brune, ne songeant point à s'offenser de cet hommage d'un inconnu. Armé d'une loupe, son père s'extasiait sur le « fini » de la ciselure des anneaux d'or. Rogers s'approcha de Magda et lui parla.

La voix humaine a quelque chose de mystérieux et de magique ; ce n'est pas sans une secrète perception des forces dont l'intelligence est l'expression, que les religions assimilent le Verbe au Créateur ; les sons, dont les combinaisons forment les paroles et les phrases, composent la matière dans laquelle la pensée trouve sa réalisation concrète. La voix attire ou repousse, séduit et attache, ou déplaît et sépare. Elle caresse comme une musique, ou blesse comme un déchirement.

Magda subit le charme de la voix de Rogers. Son émotion fut si profonde qu'elle balbutia une réponse stupide à l'interrogation banale du jeune homme.

— Vous aimez cette momie, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Voilà deux ou trois jours que je vous aperçois ici.

— À peu près, monsieur.

— Vous habitez Londres ?

— Oui… c'est-à-dire non…

Rogers sembla écouter quelqu'un ; ses grands yeux bruns se fixaient sur des choses invisibles à Mlle Roberty. Celle-ci était encore troublée par l'émotion intense que lui avait donnée la voix grave et chantante du jeune Anglais. Elle ne comprenait pas ce

trouble ; les sentiments délicats que son éducation avait développés s'offensaient de la familiarité avec laquelle Rogers lui adressait la parole, et cependant elle ne pouvait s'empêcher de trouver qu'il avait la voix douce, la figure sympathique, le regard agréable. Il lui semblait que l'air était plus frais auprès de lui ; elle se sentait calme, reposée, alanguie par une impression de bien-être exquis.

Tout à coup, Rogers tressaillit. Il tourna son regard vers Magda, et dit à voix basse :

— C'est celle qui doit venir ?... Elle est belle et te ressemble, Nefert-thi.

L'entrée d'une jeune fille portée sur une civière détermina un remous dans la salle. Magda fut séparée de Rogers. Elle prit le bras de M. Roberty.

— Rentrons, père.

— Es-tu souffrante ? Je te trouve pâle.

— Un peu de migraine... Cette foule... Viens.

— Allons, mon enfant.

Mlle Roberty garda le silence en revenant à l'hôtel. Elle écoutait toujours la voix grave qui disait : « C'est celle qui doit venir ? Elle est belle et te ressemble, Nefer-thi ».

Était-ce d'elle que Rogers parlait ?

Mme de Montserein n'aimait pas beaucoup à demeurer longtemps au même endroit. Elle déclara pendant le dîner qu'elle en avait assez de la momie, et qu'elle désirait rentrer à Paris. Somme

toute, les scènes auxquelles il lui avait été donné d'assister ne différaient guère de celles dont sont témoins les lieux de pèlerinage. En fait de merveilleux, elle s'estimait suffisamment bien servie avec le message en égyptien obtenu la veille par Rosalia.

Magda revint à Paris toute changée. Son bel équilibre moral semblait se rompre sous l'empire d'une hantise dont elle n'avait point encore nettement conscience, mais qui agissait sournoisement, et la livrait déjà sans défense aux assauts de la superstition.

Elle était sur le point de croire à ce merveilleux que niait son père. Il la frôlait… Dans le silence de sa chambre n'entendait-elle pas une voix mystérieuse chuchoter ces mots : « Mission ! Sacrifice ! Destinée ! »

Sa destinée ? Jusqu'alors elle n'y avait pas songé. Heureuse auprès de son père, aimant sa vie laborieuse, d'une austérité qui convenait à son caractère réfléchi, elle attendait, confiante en l'avenir, sans se demander ce que serait cet avenir. Soudain, la question se posa devant son esprit, et cela devint une sorte d'obsession.

— Que va-t-il m'arriver ? Que veut-on de moi ? Ce jeune homme, le reverrai-je un jour ?

Àquelque temps de là, un soir qu'elle dînait chez sa cousine et que la conversation roulait sur le sujet cher à Mme de Montserein, celle-ci s'écria tout à coup, répondant aux dénégations d'un de ses convives :

— Je soutiens que, dans certaines circonstances, l'avenir peut nous être dévoilé. Ainsi, tenez, j'ai connu Desbarolles ; il m'a pré-

dit l'ensemble de ma vie. À ce point que certaines de ses prédictions se réalisent encore actuellement pour moi. Il existe à Paris en ce moment un homme aussi fort que Desbarolles. C'est Legras. On entre chez lui, il vous regarde, et aussitôt vous dit les choses les plus étonnantes.

Magda tressaillit.

— Avez-vous consulté cet homme, ma cousine ? interrogea-t-elle.

— Parfaitement.

— En avez-vous été satisfaite ?

— Il m'a presque épouvantée ; il m'a annoncé trois événements. Deux se sont déjà accomplis… et comme le troisième est très triste… j'ai peur…

La fille de Roberty n'insista pas. Mais parmi l'assistance, des personnes réclamèrent l'adresse du devin. Quelque sceptique qu'on soit, on se laisse toujours tenter par l'attrait de ces sortes de choses. Ils le savent bien, les nombreux professionnels qui vivent de la crédulité publique. Magda nota l'adresse, et dès le lendemain elle se présentait chez Legras.

Le sorcier moderne habitait un appartement sombre et triste aux alentours de l'Odéon. Seul, son bureau était suffisamment éclairé. Au premier abord, Legras n'avait rien d'extraordinaire ; petit, gros, trapu, il ressemblait à un bonhomme quelconque, mais ensuite il impressionnait par la fixité troublante de son regard et le timbre grave de sa voix.

En entrant dans le cabinet de consultation, Mlle Roberty voulut relever sa voilette.

— Inutile, mademoiselle, lui dit le devin. Je sens les raisons qui vous ont conduite ici. À quoi bon vous parler du passé et de votre situation ? Je vous vois matériellement heureuse, ayant la vie très large. Vous aimez le travail et la solitude, vous réfléchissez beaucoup. Deux pensées surtout vous absorbent. L'une concerne quelqu'un qui est loin de vous. Vous le reverrez… vous le retrouverez ; il viendra à vous, et vos destinées s'uniront. Peut-être pas dans le sens que vous désirez. Sachez attendre… soyez prudente… ne parlez pas… Ai-je bien dit ?

Magda approuva en silence : un effroi superstitieux lui ôtait la faculté de prononcer une parole.

— Vous pensez secondement à… comment me ferai-je comprendre ? à une… non ce n'est pas une chose, c'est une personne aussi, mais cette personne… Bizarre ! J'ai l'impression tout ensemble d'une morte et d'une vivante. Là, ce que je vois est trouble et confus. Prenez garde, une fatalité pèse sur vous… l'eau vous sera néfaste ou bénéfique… je ne puis définir au juste. Prenez garde à l'eau. Oui, un grand voyage qui pourrait être suivi d'un voyage plus long encore…

Le devin s'interrompit brusquement, et la voix changée :

— Mademoiselle, dit-il, je ne puis rien ajouter à mes paroles. Je crains de ne pas vous avoir satisfaite.

Mlle Roberty leva sur son interlocuteur ses grands yeux noirs pleins d'intelligence et de feu.

— Je sens que vous n'avez pas la possibilité d'en dire davantage, monsieur, fit-elle, et je devine confusément pourquoi. Je commence à croire au destin ; il nous mène et nous devons le subir. Je prévois, d'après vos réticences, que le mien sera court.

— Précisément, mademoiselle, je l'ignore, et voilà ce qui me trouble. D'un côté, je vous vois vivant longuement et heureusement auprès de… celui qui occupe votre esprit ; de l'autre, je… Enfin rappelez-vous ceci : un grand voyage, une traversée de plusieurs jours… ce n'est pas la mer que je redoute, c'est l'eau… l'eau perverse sous son calme apparent. Si vous traversez ce danger et en sortez victorieuse, le bonheur complet viendra ensuite.

Magda prit congé, et rentra chez son père toute soucieuse. Le point d'interrogation qu'elle avait sans cesse devant les yeux, personne, décidément n'y pourrait répondre. L'avenir n'est point un livre ouvert dans lequel il soit permis de lire à volonté. Parfois peut-être une page se détache de l'ombre, quelques lignes apparaissent, suffisantes pour nous angoisser, puis le livre se referme. Il faut attendre… il faut attendre…

Et pour Magda l'heure n'était point encore venue.

11

Nefert-thi recevait une foule toujours plus nombreuse de fidèles. Sa renommée s'étendit jusqu'aux confins les plus reculés. Les protestations indignées des journaux hostiles à la momie n'amenaient qu'un redoublement de visiteurs, et des scènes de

désordre vraiment regrettables se produisaient chaque jour devant la vitrine contenant le numéro LVII bis.

Là-dessus un reporter du New-York Herald eut l'idée d'interviewer John Smith. Le chef du département égyptien n'avait plus revu sir Septimus et se contentait de lui transmettre les rapports quotidiens des veilleurs. Les uns, diurnes, signalaient l'encombrement croissant des salles ; les autres, nocturnes, rappelaient la persistance des cris et des lamentations.

Smith soulignait rageusement au crayon rouge tous les passages qui pouvaient alarmer le timide directeur et secouer sa torpeur inexcusable. Mais sir Septimus demeurait dans une expectative désespérée ; il continuait à maigrir, commençait à dépérir, avait des aigreurs d'estomac, perdait le sommeil, et était tenté de maudire le jour de sa naissance.

Smith avait les nerfs particulièrement sensibles le jour où le rédacteur du New-York Herald força la porte de son bureau. Avec la perspicacité perfide de ses pareils, le pêcheur d'interviews découvrit le point faible de son interlocuteur. Il sut habilement en profiter, l'excita sournoisement, et après quelques boutades, Smith partit comme un bouchon de champagne.

— Cornes d'Apis, monsieur ! Vous vous étonnez de l'indifférence de l'administration qui laisse un tas d'imbéciles faire des simagrées ridicules devant la momie LVII bis ! Qui permet à des gens, encore plus crétins que malades, de chanter leurs hymnes idiots devant une payenne d'Égypte ? Ventre d'Horus ! cela vous étonne, n'est-ce pas ? Cela vous surprend ! Cela vous stupéfie ! Et moi, monsieur ? Et moi ? Cornes d'Isis !

— Mais alors…

— Ah ! vous vous demandez pourquoi l'administration ne fait rien ! Et moi ! Mufle d'Ammon ! croyez-vous que je ne me le demande pas ?

— Mais…

— Ah ! ah ! ah ! — et Smith ricanait sinistrement — les étrangers eux-mêmes sont suffoqués ! La libre Amérique s'émeut. Par Seth ! elle s'émeut, tandis qu'ici !…

Et Smith fit un geste vague dirigé vers le bureau de sir Septimus. Le reporter profita de la pause du fougueux égyptologue pour placer une question.

— Comment n'intervenez-vous pas, monsieur Smith ?

L'autre darda sur lui des prunelles irritées, semblables à des nuées chargées de foudre.

— Moi ? monsieur, moi ? intervenir ? In-ter-ve-nir ? Cornes d'Ammon !

— Cependant…

— Suis-je le directeur du Museum, monsieur ? Suis-je chargé de la correspondance avec l'autorité supérieure, monsieur ? Suis-je qualifié pour augmenter le nombre des surveillants ? Suis-je investi des pouvoirs suffisants pour convoquer la police, monsieur ? Par la queue du bœuf Apis, dites-le moi !

— Je croyais…

— Vous croyez ? Et tout le monde le croit ! Et le monde savant croit que John Smith est un vieil imbécile qui ne fait rien !

— Mais…

— Je ne suis pas le vieil imbécile, ventre d'Horus !

— Je dirai…

— Je ne suis pas le vieil idiot, museau d'Apis !

— Sans doute…

— Je ne suis pas le vieux poltron, tête d'Osiris !

— Non, assurément.

— Je ne suis pas le vieux cancre, m'entendez-vous, monsieur ? Je ne suis pas le vieux cancre, le vieux poltron, le vieil idiot, le vieil imbécile…

Le reporter n'en put rien tirer de plus, et il dut compléter son interview, laissant au langage de Smith sa virile saveur, mais ajoutant que l'honorable chef du département égyptien avait les mains liées par ses supérieurs.

Des gens bienveillants signalèrent à sir Septimus l'interview de son subordonné ; le pauvre directeur en fut douloureusement frappé. Il ne put jouer au bridge, et rentra chez lui l'estomac fermé. Il n'eut pas d'appétit au dîner, et il fit des rêves pleins d'amertume.

— Trahi ! répétait-il, trahi… par Smith !

Et il gémissait tristement.

Son réveil fut encore plus affligeant ; de noirs pressentiments emplissaient son âme, et l'événement les justifia. Une lettre du directeur des musées nationaux l'appelait au ministère. C'était la fin du monde.

Il se rendit en toute hâte auprès du directeur général, sir Mark Brentham, qui se montra sévère.

— Vous avez lu l'article du Herald, sir Septimus ?

— Oui, sir Mark.

— Qu'en dites-vous ?

— Moi, Brentham, rien. Rien, en vérité.

— Vous n'avez rien fait pour mettre un terme au scandale des salles égyptiennes ?

— Moi, mon cher Brentham ? Que voulez-vous que je fasse ?

— Cela ne peut durer.

— Vous avez raison, mon bon ami, mais je ne puis interdire l'entrée du Museum.

— Sans aller jusque-là, vous pourriez prendre des mesures de police. Vous a-t-on signalé toutes les scènes ?

— Oui, mon cher Brentham, ce vieux renard de Smith les a signalées. Et au crayon rouge encore, le vieux chien !

— Évidemment, Smith a eu tort de vous traiter comme il l'a fait, et je vous enverrai un blâme à lui transmettre. Mais il a, au fond, raison. Vous manquez d'énergie, Long.

— Que faire, Brentham ? Que me conseillez-vous ?

— À votre place, je ne laisserai entrer dans la salle III que vingt personnes à la fois, et, sauf autorisation spéciale, leur visite ne devrait pas durer plus de dix minutes.

— C'est une excellente idée, Brentham, réellement une excellente idée.

— Appliquez-la dès aujourd'hui.

Et sir Septimus alla au Museum, mais ses hésitations revinrent en route. Comment aborderait-il Smith ? Comment aurait-il le courage de lui laver la tête ? Smith avait une langue bien pendue, il était capable de rendre des points à un Irlandais de Cork. La situation était bien embarrassante.

Le faible directeur s'en tira en transmettant la lettre de blâme, y joignant des instructions précises sur les mesures à prendre pour éviter l'encombrement de la salle III.

Ainsi fut décidée la première restriction des visites à la momie. Est-ce une des causes de son mécontentement ultérieur, comme l'ont prétendu les spirites ?

⁂

On n'aurait pas une idée exacte de la vie de Rogers à cette époque si l'on ignorait l'emploi de son temps. Il passait dans les bibliothèques spéciales tous les instants qu'il ne consacrait pas à la momie, et acquérait une science extraordinaire. Ses progrès ont été si rapides qu'ils font penser au mot de Platon, pour lequel apprendre est se ressouvenir. Ayant fait une très savante étude sur la véritable lecture et la prononciation du nom de la momie LVII bis, il essaya de faire publier ce travail dans des revues anglaises, mais, comme le nom de Rogers était encore inconnu, personne ne voulut accepter son mémoire.

Il envoya sa note à Blitzenberger, qui dirigeait à Leipzig la revue d'égyptologie et d'assyriologie ; celui-ci accepta l'article, sur-

pris à l'extrême de la science déployée par ce jeune inconnu.

La phonétique égyptienne ne semblait avoir aucun secret pour lui. Mais comme il relevait certaines erreurs commises par Smith dans son rapport sur les origines de la fameuse momie, celui-ci fut naturellement furieux. Il répondit à Rogers dans une revue rivale qui recueillait ses communications. Le monde savant donna tort à Smith, qui répliqua encore ; bref, du jour au lendemain, le nom du jeune précepteur devint quasi célèbre, si bien que la fameuse maison d'éditions Teubner, de Leipzig, entra en pourparlers avec lui et lui acheta, moyennant 500 livres, son Lexicon linguæ ægyptiacæ, qui est aujourd'hui le dictionnaire universellement employé dans l'étude de l'ancien égyptien.

C'est un sujet d'étonnement pour tout le monde qui réfléchit. Ce dictionnaire compte 800 pages ; il a été écrit en trois mois, et le manuscrit est à peine raturé !

Rogers n'hésite pas à reconnaître devant ses intimes que Nefert-thi en est l'auteur et qu'elle le lui a effectivement dicté. Le docteur Martins prétend n'y voir qu'un travail de l'automatisme moteur et intellectuel du jeune homme, mais alors comment expliquer la science profonde de l'ancien égyptien qui s'y révèle dès le premier mot ? Ce manuscrit a été commencé à Charing Abbey, à un moment où Rogers ignorait certainement la langue égyptienne. Le docteur Martins ne résout pas le problème qui demeure sans explication satisfaisante, au moins pour ceux auxquels l'hypothèse d'une collaboration effective de Nefert-thi semble inadmissible.

12

Je n'aurais pas voulu mêler à cette grave histoire des futilités indignes des lecteurs sérieux et réfléchis auxquels je m'adresse ; la psychologie des jeunes filles amoureuses n'a évidemment aucun attrait pour eux. Je m'excuse donc de la digression que je suis contraint de faire.

Après sa mésaventure de Charing Abbey, Effie n'avait pas cherché à revoir son cousin. Mais le lendemain du jour où parut un article de Pearson's Magazine, mentionnant l'acquisition du Lexicon pour la somme de 500 livres, miss Dermott se hâta d'aller rendre visite à la mère de Rogers, qui l'invita à dîner pour le dimanche soir. Ce jour-là, le Rév. Amos Dermott prêchait à Manchester.

Effie était assise entre sa tante et son cousin ; je dois avouer qu'elle se montra fort coquette, ce qui n'était pas son habitude. Elle portait une robe Directoire vert foncé, qui contrastait agréablement avec la blancheur de son teint, et l'azur de ses yeux.

Elle avait mis un ruban violet dans ses cheveux blonds, ce qui en faisait ressortir la jolie couleur dorée.

Je ne raconterai pas en détail la conversation des jeunes gens, ce serait tout à fait inutile ; ils commencèrent par causer du temps, et parlèrent ensuite de leur santé.

— Je suis heureuse, Edward, de vous voir tout à fait rétabli.

— Oui, Effie, je suis bien maintenant.

— Mais vous travaillez beaucoup, ne craignez-vous pas de vous fatiguer ?

— Non, ma chère, je ne me suis jamais senti plus dispos.

— Comptez-vous bientôt retourner auprès de lord Charing ?

— Dans deux mois.

— Et qu'allez-vous faire en attendant ?

— Je termine ma grammaire égyptienne.

— Oh ! Edward, à propos, j'oubliais de vous complimenter. J'ai lu dans Pearson's que vous étiez devenu un grand savant.

— Non, Effie, j'étudie seulement.

— Comment pouvez-vous dire cela ? On assure que vous avez fait un dictionnaire admirable.

— On n'en sait rien encore, je commence à peine à en corriger les épreuves.

— Je croyais qu'il avait déjà paru et qu'on vous l'avait payé ?

— Oui, on me l'a payé, mais il n'est pas encore publié.

— Ah ! et on vous l'a bien payé. Le journal dit 500 livres.

— Oui, Effie, 500 livres. C'est une bonne affaire pour moi.

— On peut s'installer en ménage avec 500 livres devant soi. Ne le pensez-vous pas ?

— Certainement, Effie.

— Alors on pourrait peut-être fixer une date ?

— Une date, Effie ? Pourquoi faire ?

— Mais pour la cérémonie, mon cher Edward.

— Quelle cérémonie, ma chère ?

Effie se mordit les lèvres. Son fiancé était-il distrait à ce point qu'il n'avait pas compris ses allusions, claires, mais délicates ? Rogers, qui avait l'air de penser à toute autre chose, reprit machinalement :

— De quelle cérémonie parlez-vous, Effie ?

— Vous ne le devinez pas ?

— Non !

— Alors, ce n'est pas à moi de vous le dire.

— Elle veut parler de votre mariage, Edward, intervint Mrs. Rogers.

— Notre mariage ! Ah ! sans doute. Notre mariage ? Croyez-vous, Effie, qu'il soit prudent de le fixer dès à présent ? Il vaudrait mieux attendre que j'aie fini de corriger les épreuves du lexique.

Effie rougit et ne répondit pas, mais après dîner, tandis que Mrs. Rogers sommeillait sur sa Bible, la jeune fille reprit l'entretien.

— Vous m'avez attristée, Rogers. Je supposais…

Elle s'arrêta, son cousin avait le regard fixe, la prunelle dilatée, ses lèvres murmuraient des paroles incompréhensibles. Un peu effrayée, Effie secoua son fiancé, qui tressaillit et sembla se réveiller d'un profond sommeil. Mais il conserva sa figure immobile, et son regard perdu dans le lointain.

— Qu'avez-vous, Edward ?

— Moi ! Mais rien. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Avez-vous entendu ce que je viens de vous dire ?

— Vous m'avez dit, darling, de prendre copie du papyrus qui est dans votre cercueil, près de votre momie.

— De ma momie ! Oh ! Edward ! Est-ce exprès que vous me causez de la peine ?

— Moi, ma bien-aimée ? Vous savez que je n'ai qu'un désir : vous être agréable. Commandez-moi, j'obéirai. Je prendrai la copie du papyrus, quoiqu'il me soit pénible d'en demander la permission à M. Smith.

— Edward ! Edward ! devenez-vous fou ?

Effie était très alarmée. Évidemment la possession diabolique de son cousin continuait ; il croyait voir la momie et lui parler. Miss Dermott était courageuse, elle ne redoutait pas le diable quand il y avait de la lumière.

— Au nom de Dieu notre père, prononça-t-elle solennellement, je t'ordonne, esprit mauvais, impur, immonde, je t'ordonne de cesser ta persécution ! Respecte cette âme sauvée par les mérites de Notre-Seigneur Christ !

Elle prit en même temps la carafe qui servait à la confection de l'eau sucrée de Mrs. Rogers, et elle la renversa sur la tête de son cousin en continuant ses exorcismes.

L'effet fut immédiat. Edward se secoua comme un chien qui sort de la mer et reprit en frissonnant son aspect habituel.

— Pour l'amour de Dieu, Effie, quelle stupide plaisanterie !

— Va-t'en, esprit infernal ! Va-t'en, laisse ce chrétien ! Va-t'en !

Elle recommença dans l'ardeur de sa foi l'aspersion de Rogers qui dut s'emparer de la carafe.

— Êtes-vous folle, Effie, ma chère ? Pourquoi roulez-vous ces yeux terribles et prononcez-vous ces imprécations ?

— Oh ! Edward, vous ne vous souvenez donc pas de ce qui vient de vous arriver ?

— Qu'y a-t-il, mes enfants ? interjeta Mrs. Rogers que le bruit avait rappelée du pays des songes.

— Edward est possédé du diable, tante !

— Que chantez-vous là, Effie ! Edward possédé du diable ?

— Oui, j'ai voulu lui parler de notre mariage, il a pris l'air d'un homme dans la lune et m'a répondu comme si j'étais la momie.

— Effie se trompe, mère, c'est elle qui perd l'esprit. Nous venions de nous asseoir sur le canapé, quand elle a eu l'idée de me verser sur la tête l'eau de votre carafe.

— Effie, chère, pourquoi avez-vous fait cela ?

— Pour chasser le démon, tante ! Le démon qui possédait Edward. Voyez, il ne se rappelle plus ce qu'il a dit.

— Vous travaillez trop, mon enfant fit alors Mrs. Rogers. Il y a déjà quelque temps que vos distractions me préoccupent. Accompagnez votre cousine chez elle et allez vous reposer. Ne soyez pas

inquiète, Effie ; votre cousin est un peu fatigué, mais il se remettra bientôt.

Effie ne fut pas rassurée tant qu'elle resta dans la compagnie de Rogers ; elle le quitta toute tremblante et raconta aussitôt à son père, qui venait d'arriver, son étrange expérience.

— Oh ! père, allez voir Edward, je vous en prie ; son âme court les plus grands dangers.

— Cette momie, ma fille, est un véritable démon. Mais soyez tranquille, j'irai voir Edward et je l'arracherai aux intrigues d'Astaroth. J'irai dès demain.

L'espoir revint au cœur d'Effie, mais ses jolis yeux étaient rouges quand le doux sommeil vint les clore.

Le lendemain soir, après dîner, le Rév. Amos Dermott pénétra chez son neveu. Celui-ci était à sa table de travail et corrigeait les épreuves de son lexique. Il fut ennuyé de la visite du clergyman, qui avait des tendances à la prolixité ; mais il fit bonne contenance et l'invita à s'asseoir.

— Comment vont ma tante et Effie, oncle Amos ?

— Bien, mon garçon, quoique Effie soit très tourmentée de vous.

— Ah ! elle vous a raconté notre histoire d'hier ?

— Oui, et je suis venu vous voir à cause de cela. Je crains beaucoup pour votre âme, Edward ; vous êtes en butte aux attaques de Belzébuth.

— Effie se monte la tête, mon oncle, elle a des hallucinations.

— N'en croyez rien, mon pauvre Edward, l'halluciné, c'est vous et non pas elle…

— Je vous assure, mon oncle, que vous vous trompez.

— Je suis inquiet de votre amnésie. Comment se fait-il que vous n'ayez pas la mémoire de vos actes ? Votre étrange état d'esprit ne me paraît pas justiciable uniquement de la médecine humaine, Edward, mon fils, il faut s'adresser à la médecine divine.

— Mais, mon oncle, je me porte très bien !

— Voilà où est votre erreur. Depuis bien longtemps, vous ne mettez plus les pieds à l'église ; cela m'afflige. Il faut venir régulièrement aux services, réciter vos prières matin et soir et cesser absolument tout commerce impur avec cette momie infernale.

— Vous me demandez une chose impossible ! C'est grâce à Nefert-thi que j'ai réussi à faire mon lexique, elle se montre pour moi une excellente amie, un professeur admirable. Rompre toute relation avec elle serait de l'ingratitude, mon oncle ; vous n'y songez pas !

— Malheureux enfant ! Vous ne vous apercevez pas de l'absurdité de vos paroles ! Tout autre qu'un ministre méthodiste vous tiendrait pour fou, pour irrémédiablement fou ! Je sais heureusement que vous êtes une simple victime du démon.

Mécontent et surtout inquiet, le Rév. Amos Dermott quitta son neveu, résolu à le secourir malgré lui. Il organisa dans sa congrégation des prières publiques et désireux d'unir la science humaine à l'omniscience divine, il alla voir le docteur Martins, pour le prier de se rendre chez Rogers dont l'état devenait alarmant.

Muni des renseignements donnés par Amos Dermott, le médecin alla chez son ami. Il le trouva, comme toujours, dans les choses d'Égypte.

— Bonjour, Rogers. Je vois que vous ne m'écoutez pas ; votre santé devient de plus en plus mauvaise. Vous jouez avec votre raison, mon cher ami.

— Au contraire, je me sens très bien portant et le travail que je fais est très apprécié par les personnes compétentes. Mon Lexicon linguæ ægyptiacæ…

— Oui, oui ! Le lexique ! l'article du Pearson's ! Tout cela est bien, mais ne vaut pas un fifrelin en comparaison de la santé. Or vous êtes malade… Taisez-vous, Rogers ! j'ai vu le père de miss Dermott. Il est très inquiet de vous.

— De moi ? Pourquoi pas d'Effie ? Elle est assurément plus malade que moi !

— Mon pauvre Rogers, votre état s'est aggravé singulièrement. Vous n'avez plus maintenant conscience de vos aberrations. Vous avez pris miss Dermott pour la momie, vous l'avez appelée ma momie chérie, je crois, ou ma petite momie bien-aimée, je ne suis pas certain de l'expression. En tout cas vous lui avez dit : « Oui, oui, je copierai le papyrus trouvé dans votre cercueil ! »

— Mon cher Martins, je vous remercie de votre sollicitude, mais je crois que vous vous alarmez bien inutilement ; je n'ai jamais eu un meilleur cerveau et je suis devenu une autorité en matière d'égyptologie. J'ai montré les erreurs d'hommes aussi considérables que John Smith. Si je suis fou, vous avouerez que ma folie est préférable à l'équilibre mental.

— Vous en revenez toujours à votre égyptologie, la question n'est pas là. Vos accès de somnambulisme sont, j'en suis sûr, plus fréquents et plus profonds.

Martins se leva, se promena dans la chambre, alluma une pipe ; il chercha, sur la table, les allumettes, et aperçut l'album de Rogers ; il était ouvert à la page sur laquelle le précepteur avait dessiné et peint Nefert-thi, telle qu'il la voyait.

— Qu'est ceci, mon vieux ? dit le médecin, en examinant l'aquarelle.

— C'est la momie !

— La momie ? Mais vous avez peint une ravissante Égyptienne qui a l'air de sommeiller et de faire de jolis rêves. Mon pauvre garçon ! vous croyez réellement avoir copié la momie ?

— Sans aucune espèce de doute !

— Comment voyez-vous les autres momies ?

— Vieilles, ridées, recroquevillées, parcheminées.

— Eh bien, celle de la princesse égyptienne est pareille aux autres.

— Vous faites erreur, Martins ! Elle a conservé toute sa fraîcheur. On a dû l'embaumer par des procédés spéciaux, inconnus au reste des Égyptiens.

— Vous voyez bien que votre hallucination persiste ! Sérieusement, mon cher Rogers, il faut vous soigner. Voyagez, allez dans quelque coin d'Écosse, d'Irlande, du Pays de Galles, allez n'im-

porte où, pourvu que ce soit dans un endroit où il n'y ait pas de momie, pas de bibliothèque, et pas trace d'égyptologie.

— Impossible ! j'ai des travaux importants à terminer.

— Vous ne pensez qu'à vous ! Songez que vous avez une mère, une fiancée !

— Une fiancée ?... Ah ! oui ! Effie. Rien ne presse, Martins, rien ne presse.

— Votre indifférence est bien coupable ! Miss Dermott est la perfection même. Elle a pour vous beaucoup d'affection, et votre état lui cause un chagrin inexprimable.

— Elle est cent fois plus folle que moi, Martins ! C'est elle qu'il faut soigner.

— Vous ne savez pas ce que vous dites. Allons ! ayez un bon mouvement. Envoyez promener votre momie...

— Jamais de la vie, Martins ! Jamais, entendez-vous !...

— Vous allez froisser miss Dermott, je vous en préviens, et cela aura peut-être des conséquences sérieuses. Elle refusera de vous épouser.

— Miss Dermott fera ce qu'elle voudra, je m'en fiche...

— Vous n'êtes pas poli ; je lui répéterai vos paroles...

— Tenez, Martins, vous me crispez ! Dites à miss Dermott tout ce que vous voudrez. dites-lui — et Rogers s'excitait, son regard devenait fixe — dites-lui...

— Quoi ?

— Qu'elle aille à tous les diables, et vous avec elle !

C'est sur ce souhait déplacé que Rogers rompit l'entretien. Martins se retira, convaincu que le jeune homme était très malade. Il voyait cependant une consolation personnelle dans la possibilité de la libération d'Effie. Et alors, dame ! si Rogers faisait l'imbécile, lui, Martins, D. M. épouserait miss Dermott.

Le révérend et sa fille furent consternés par le récit exact que Martins leur fit de son entrevue avec leur parent. On tint conseil et on décida qu'une intervention collective devait être tentée. Amos Dermott agirait comme ministre de Dieu, le docteur comme représentant de la science humaine, Effie comme le héraut de la paix et de l'amitié.

Après une première tentative infructueuse, déjouée par la méfiance de Rogers, qui refusa obstinément d'ouvrir sa porte, les confédérés purent s'introduire dans la place et aborder carrément la question qui les préoccupait.

— Mon cher fils, dit Amos Dermott, le docteur nous a renseignés sur votre conversation de l'autre jour : vous l'avez envoyé au diable en compagnie de ma fille, ce qui est un blasphème, Edward, un véritable blasphème.

— Je le regrette, mon cher oncle, et j'en fais mes excuses à Effie ainsi qu'à Martins. Cependant ce dernier s'est montré si désagréable que ma colère a été excitée.

— J'ai étudié votre état, Edward. Je suis aujourd'hui persuadé qu'il vous faut un traitement spirituel. Vous allez prier avec nous.

Rogers se mit à rire.

— Vous me croyez possédé, comme Effie ?

— J'ai de sérieuses raisons pour le croire, mon fils. Allons, élevons notre voix vers Dieu ; et supplions-le de venir à notre aide.

Joignant l'exemple à la parole, Amos Dermott se dressa sur ses longues jambes, étendit ses bras comme des ailes de moulin à vent, et leva les yeux vers le plafond, symbole du ciel intercepté.

— Ô Seigneur ! Nous venons, comme Job dans la douleur, comme Tobie dans son infortune, comme les trois jeunes saints dans la fournaise, te supplier de chasser le démon qui s'est emparé de ce jeune homme. Il est baptisé ! Il porte sur son front le signe sacré de la rédemption !

— Mon oncle ! Mon oncle ! Vous perdez véritablement l'esprit.

Mais Amos n'écoutait pas : plein d'une fougue pieuse, il continuait à évoquer l'aide du Seigneur. Puis il entonna un hymne. Effie ajouta sa voix claire à la voix sonore du clergyman ; le docteur Martins, dans une intention de complaisante flatterie, reprenait l'antienne de sa voix de basse profonde.

Rogers regardait cet étrange spectacle ; amusé d'abord, il ne tarda pas à s'impatienter. Vainement il essaya d'arrêter les chants pieux de son oncle et de sa cousine ; animés d'un zèle incompréhensible, ils continuaient, continuaient, continuaient…

Rogers s'exaspérait ! Tout à coup sa figure, qui était devenue rouge sous l'influence de la colère, pâlit, ses traits se détendirent, son regard devint fixe, il parla…

Il parla une langue inconnue de ceux qui l'écoutaient.

Martins s'aperçut du changement survenu dans la physionomie du précepteur.

— Le voilà en somnambulisme, dit-il.

— Oh ! il a repris son air de possédé, s'écria Effie très émue.

— Satan est là ! j'arrive ! clama Amos Dermott vibrant d'une, sainte ardeur. Arrière, Belzébuth ! Arrière, Astaroth ! Arrière, les diables qui sont ici ! Moi, Amos Dermott, ministre du Tout-Puissant, je vous somme de disparaître…

Le Malin n'avait pas l'air de prêter grande attention à l'invective du clergyman ; en effet, Rogers semblait converser à haute voix avec une personne qu'il était seul à voir ; il s'exprimait dans l'idiome inconnu dont les sonorités étaient étranges.

Amos Dermott continuait son apostrophe : mais la voix s'arrêta dans sa gorge : les lampes venaient de s'éteindre subitement, et là, à côté de Rogers, brillait une lueur phosphorescente. Elle éclairait une jeune femme au teint ambré, aux longs yeux noirs.

— La momie ! la momie ! cria Effie en ouvrant la porte pour s'enfuir.

— Satan, arrière ! Arrière ! hurlait Amos, surexcité.

— Pur Jupiter ! la bohémienne qui m'a roulé ! s'exclama Martins.

Et le docteur se jeta sur la jeune femme pour la saisir. Mais les trois visiteurs se sentirent poussés par une force invisible, par des mains irrésistibles, et ils reculèrent. Ils franchirent le seuil, ils se trouvèrent hors de l'appartement de Rogers, dont la porte se referma avec un bruit terrible.

— Quelle impudente fraude !

— Ne parlez pas de fraude, docteur Martins, nous avons vu le démon en personne !

— Allons-nous-en, papa, dit Effie. J'ai réellement peur maintenant.

— Soit, partons, ma fille ! Ces émotions vous font mal. Nous reviendrons seuls, docteur Martins.

— Avec plaisir, monsieur. Mais il faut prévenir Mrs. Rogers de l'état de son fils.

— Oui, il le faut.

13

Tel fut le résultat de la pieuse, mais inopportune intervention du Rév. Amos Dermott. Elle eut les conséquences les plus imprévues, et tourna au désavantage complet du clergyman. Sous l'influence d'une cause mystérieuse, l'hallucination de Rogers fut réveillée ; Nefert-thi lui apparut dans sa splendide beauté. Depuis lors les illusions qui avaient charmé ses soirées à Charing-Abbey lui furent rendues : l'image d'Effie s'effaça devant la radieuse figure de Nefert-thi.

La princesse ne rentra pas sans peine en possession de son amoureux ; leur bonheur devait être mêlé de cuisants soucis ! Hélas ! le bonheur est une denrée qui s'achète comme les autres, mais la monnaie qui sert à le payer n'est ni l'or, ni l'argent, ni le blé, ni l'herbe, ni le vin, ni les pierres précieuses. Ce sont nos

larmes, les tourments de nos cœurs et de nos âmes qui l'achètent, et le prix est souvent supérieur à la marchandise. Mais le bonheur est une chose si précieuse qu'il ne faut jamais regretter ce qu'il nous a coûté.

Ces réflexions philosophiques me sont inspirées par l'intervention de la vénérable Mrs. Rogers, sœur du Rév. Amos-Dermott. Elle ne pouvait pas être insensible à la fervente ardeur spirituelle de son frère. Elle avait une absolue confiance dans le jugement de cet ecclésiastique, et ne voyait que par ses yeux.

Aussi fut-elle navrée quand elle apprit l'histoire lamentable de son fils Edward. L'infortunée Mrs. Rogers eut une telle émotion qu'elle dut absorber trois verres d'eau sucrée avec de l'essence de fleurs d'oranger, avant de reprendre ses sens.

— Il faut user de votre autorité maternelle, ma sœur, afin de ramener à Dieu cette brebis égarée.

— Oui, mon frère, je verrai Edward et je lui parlerai comme il sied à une mère.

En effet, Rogers fut sévèrement reçu quand il se présenta chez sa mère.

— Qu'ai-je appris, mon cher fils ? Votre oncle, le saint et révérend ministre de Dieu Amos Dermott, m'a raconté la scène horrible à laquelle vous l'avez fait assister, scène dans laquelle cette pauvre fleur, Effie, a failli être détruite par l'haleine fétide du malin Esprit !

— Mais, ma mère, ils m'ont traité comme un fou !

— J'aimerais mieux, mon fils, vous voir dans cent cellules, à Bedlam que de vous savoir la proie de Satan ! Et vous vous acoquinez avec l'esprit impur d'une momie ! d'une païenne ! je vous en conjure, renoncez à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et redevenez un fidèle chrétien.

— Je suis un bon chrétien, ma chère maman ; mais je ne puis renoncer à mes études pour faire plaisir à mon oncle, à cette oie d'Effie et à cet astucieux Martins.

— Oh ! mon fils ! Comment osez-vous traiter Effie ?

— C'est une façon de parler, ma mère.

— Façon détestable, mon fils. J'entends que vous quittiez l'appartement que vous avez loué, et que vous veniez habiter ici, auprès de moi. On installera votre chambre dans la salle à manger, comme d'habitude…

— Mère chérie, je ne puis pas venir. J'ai bien des choses à faire, et je ne disposerais pas ici d'un espace suffisant.

— Alors vous refusez ?

— Non, ma mère ; mais je ne puis accepter en ce moment.

— Bien, mon fils ! Allez-vous-en, et ne revenez auprès de votre mère que si la grâce divine vous a touché. Je ne veux pas vous voir auparavant.

Et pleine de dignité, Mrs. Rogers montra du doigt la porte à son fils. Le pauvre précepteur fut extrêmement contristé, car il aimait tendrement sa mère ; il rentra chez lui avec des larmes emplissant ses yeux.

Mais Nefert-thi vint avec la nuit et le consola en lui apprenant les verbes réfléchis égyptiens.

Il semble extraordinaire que l'hallucination du professeur ait au début, principalement, développé le côté intellectuel et sentimental de leurs relations.

Nefert-thi s'est conduite comme une personne raisonnable ayant un but déterminé et voulant y arriver. L'absurdité de ses leçons de grammaire et de conversation égyptienne disparaît à la lumière des événements subséquents. L'importance du but que poursuivait la momie : sa renaissance, fait comprendre sa ténacité et le soin qu'elle mit à fortifier la volonté de Rogers.

Nefert-thi, durant la période dont j'écris l'histoire, n'a blessé personne, n'a brisé aucune vitrine, n'a fait aucun dégât. Il est vrai que les gardiens ne l'ont pas provoquée et que John Smith, absorbé par la rage et le travail, ne s'occupait pas d'elle.

Depuis le nouveau règlement, le précepteur, ayant obtenu une autorisation spéciale, travaillait, sans être gêné par la foule, auprès de la vitrine qui abritait Nefert-thi. Dans un état de somnambulisme aujourd'hui prouvé, il copiait les figures peintes sur le sarcophage.

Il peignait avec une grande rapidité, regardant à peine ses modèles et les reproduisant néanmoins avec une fidélité surprenante. Un jour qu'il était en plein travail, Duncan, fatigué par une mauvaise nuit, sommeillait sur sa chaise à côté du jeune précepteur.

Un craquement le réveilla. On avait ouvert une vitrine. Il se leva, jeta un regard circulaire sur les armoires et sur les tables vi-

trées ; tout était en ordre ; il revint à sa chaise en passant près de Rogers ; le jeune homme tenait à la main un miroir égyptien, en assez bon état de conservation.

Jeremiah Duncan est prudent ; avant de faire une observation il alla vérifier la collection des miroirs ; le n 317 série A, section b, catégorie XIV manquait ; c'était bien celui que Rogers tenait à la main.

— Monsieur, il n'est pas permis de toucher aux objets exposés, veuillez me remettre ce miroir… Remettez-moi ce miroir, monsieur, ou je signalerai votre conduite à l'administration supérieure… Ceci est grave…

Mais Rogers ne semblait pas entendre Duncan ; alors le gardien frappa doucement sur l'épaule du jeune savant, approcha sa main du miroir… et…

Duncan est là-dessus très affirmatif. Il prétend avoir vu dans le miroir la réflexion d'une figure de femme, aux yeux noirs brillants comme des escarboucles. Cette figure était celle que peignait si fréquemment Rogers, et Duncan est convaincu que c'est celle de Nefert-thi. Très hésitant, mais fidèle à sa consigne, il voulut prendre le miroir. Aussitôt ce dernier s'en alla tout seul vers sa vitrine, qui se souleva avec son craquement caractéristique, et le numéro 317 s'accrocha de lui-même à son clou.

Cet incident préoccupa l'honnête gardien. Qu'allait-il devenir si les objets confiés à sa surveillance prenaient l'habitude de se promener tout seuls ?

Il en conféra avec les veilleurs de nuit, qui manifestèrent une indécente satisfaction, en constatant que les phénomènes de la

salle III cessaient de préférer la nuit à la fin du jour. Ceux-ci conseillèrent à Duncan de signaler la chose dans son rapport, mais sans y insister.

Il est important de noter que le même jour, Rogers s'était présenté chez John Smith, et lui avait demandé la permission de copier les papyrus trouvés dans le sarcophage de Nefert-thi.

— De qui ? cornes d'Isis !

— De Nefert-thi, monsieur Smith.

— Connais pas, jeune homme.

— Du LVII bis.

— Ah ! Nefretthi ! Ne-fret-thi ! Vous avez une façon très incorrecte de prononcer ce nom, monsieur… monsieur ?

— Rogers, Edward Rogers.

— Monsieur Rogers, et votre mémoire publié par cet imbécile de Blizenberger, dénote une crasse ignorance.

— Je voudrais vous demander communication…

— Vous n'entendez rien à l'égyptien ancien, et vous dissertez de sa phonétique, comme un marchand de charbon du Pays de Galles.

— …des papyrus trouvés dans le sarcophage de la momie.

— Les papyrus de la momie ? Ventre d'Horus ! Qu'en voulez-vous faire ?

— Les copier.

— Les copier ? Les copier ! Par le nez du Sphinx ! Ces jeunes gens ont aujourd'hui une extraordinaire audace !

— Je…

— Un toupet phénoménal !

— …pense.

— Un sans-gêne monstrueux ! Copier un papyrus ! Non, monsieur, vous ne l'aurez pas ! J'en ai besoin en ce moment.

— Vous refusez ?

— Je refuse, sans hésiter. Allez à tous les diables, jeune homme.

C'est après cette conversation que Rogers revint à la salle III. Une demi-heure après, il copiait le papyrus 2174. Il n'était pas à la sixième ligne que des pas précipités retentirent. John Smith arrivait, plein d'un juste et légitime courroux.

Il leva les bras au ciel, en voyant sur les genoux de Rogers le papyrus qui avait disparu de son bureau.

— Par les dents de Seth ! Quelle impudence !

Il courut à Rogers avec l'idée de l'expulser immédiatement du Muséum. Il allait lui frapper rudement sur l'épaule, quand il sentit une main se poser sur son bras et le tirer vivement en arrière.

John Smith se retourna. Il n'y avait personne auprès de lui.

— Duncan, qui a osé me tirer le bras ?

— Personne, monsieur Smith.

Le chef des antiquités égyptiennes regarda autour de lui : il n'y avait là que deux autres visiteurs, qu'il connaissait. L'un, Phillimore Brand, étudiait depuis vingt-cinq ans le nombre des plumes figurées dans les ailes des globes de l'époque memphite ; il en était à son 162 mémoire sur ce sujet d'un intérêt si passionnant pour l'humanité ; le second était Josuah Denver, qui publiait tous les six mois les nouveaux résultats de ses recherches, sous le titre de « Contribution à l'étude de la figuration, la couleur, la largeur, l'épaisseur et la longueur du quatrième orteil du pied gauche dans les peintures murales représentant des Pharaons assis ».

Ces austères savants, dont la réputation était mondiale, n'auraient pas compromis leur dignité dans un geste aussi familier.

— Quelqu'un m'a tiré pourtant le bras ! Par Osiris !

— C'est la momie, monsieur Smith.

— La momie ! vieil imbécile ! la momie…

Mais Smith éprouva une impression désagréable à l'évocation de la momie qui lui avait causé tant d'embarras et tant d'émotions.

— Oui, la momie, monsieur Smith. Je l'ai d'ailleurs vue et je l'ai entendue.

— Entendue ? Duncan ? Vue ? Jeremiah ? Vous êtes donc aussi fou qu'idiot, tête d'Anubis !

Mais Duncan raconta l'incident du miroir, jurant ses grands dieux qu'il n'avait pas la berlue. Smith, malgré son impétuosité naturelle, se sentit intimidé. Il songea à sir Septimus Long, et alla demander secours à l'obèse directeur.

Sir Septimus était fort occupé, il dictait à un sténographe un chapitre de son grand ouvrage sur le Droit égyptien, œuvre remarquable, consacrée à « l'Histoire de l'évolution de la servitude de Stillicide dans les lois égyptiennes ».

Le savant frémit en voyant entrer Smith.

— Qu'y a-t-il, mon cher Smith ? Je suis bien occupé…

— Un événement extraordinaire, sir Septimus. Je crains que les affaires de la salle III ne recommencent.

— Défendez-vous, mon cher Smith. Je vous en donne l'autorisation.

— Il vaudrait mieux que vous fussiez là. Les choses qui se passent deviennent intéressantes et graves.

— Intéressantes ? Graves ? Sans doute, sans doute. Smith… Dès que j'aurai dicté mon chapitre je vous rejoindrai.

— Combien de temps vous faut-il ? Cinq minutes ?

— Vous n'y songez pas, mon cher Smith. Il me faut quinze jours ou trois semaines.

— Et pendant ce temps, mufle d'Ammon ! on vole les bijoux ! on vole les miroirs ! on vole les papyrus sur mon bureau ! on vous volera votre manuscrit, sir Septimus !

Le gros égyptologue tressaillit. Ces derniers jours de calme et de tranquillité lui avaient rendu le sommeil et l'appétit ; il remplissait mieux son gilet, son pantalon, sa redingote. Allait-il, entraîné par ce damné Smith, se jeter encore dans un guêpier ? Non certes ! Cependant ? Son manuscrit ?

La juste colère de l'égyptologue triompha enfin de l'apathie de l'obèse directeur. Il se leva et se rendit à la salle III.

Rogers poursuivait tranquillement la copie du papyrus. L'heure de la fermeture avait sonné, et Jeremiah Duncan montrait l'agitation inquiète d'un fonctionnaire que l'on retient en service au delà de l'heure réglementaire. Il n'avait pas osé faire évacuer la salle, attendant le retour de John Smith.

Brand et Denver, surpris de voir que le musée ne fermait pas, s'étaient réunis et rapprochés de Rogers, qui continuait à copier, bien que la lumière fût à peine suffisante.

Sir Septimus voulut interroger Rogers, mais Smith venait de le saisir brutalement et il criait avec impétuosité :

— Où est le papyrus, jeune voleur ?

— Vous me l'avez refusé, monsieur Smith !

— Par les cornes d'Ammon ! impudent jeune homme ! nous l'avons tous vu entre vos mains, il n'y a qu'un instant.

— Je vous jure que non !

— Ne mentez pas, jeune homme, reprit sir Septimus, vous aviez le papyrus sur vos genoux, et tenez, regardez votre album, vous en avez copié plusieurs pages.

— C'est vrai, sir Septimus ! J'ai dû le copier, mais je ne sais pas comment.

— Le jeune criminel se moque de nous.

— Ha ! ha ! ha ! entendit-on près des égyptologues effarés.

Smith n'est pas poltron. Il se retourna.

— Quel est l'imbécile qui rit ? Queue d'Apis !

La jeune voix prononça quelques mots en égyptien, auxquels Rogers répondit dans le même idiome.

Smith reçut aussitôt un formidable et retentissant soufflet.

— Tripes d'Osiris ! s'exclama-t-il avec fureur, vous poussez la plaisanterie trop loin ! Je vous prie de faire conduire ce jeune homme au bureau de police. Il vient de me frapper.

— Mais non, Smith, il n'a pas bougé de son tabouret.

Brand et Denver, très émus, confirmèrent le témoignage de sir Septimus.

— Alors ! ventre d'Horus ! qui m'a touché ?

— Moi ! moi ! moi ! dit la voix cristalline.

— Qui, vous ? Mille millions d'Anubis !

— Moi ! moi ! moi ! Nefert-thi.

— Allons-nous-en, mes amis, dit sir Septimus, qui n'était pas rassuré. Ces choses sont fantastiques. Smith, reconduisez ce jeune homme à votre bureau, où je l'interrogerai.

Àpeine arrivé, sir Septimus s'écria :

— Ah ça, Smith ! le papyrus est sur votre bureau.

— Que Seth m'étripe ! c'est vrai !

On relâcha Rogers ; toutefois Smith le retint pour lui demander des explications ; sir Septimus, très effrayé par les incidents extraordinaires dont il venait d'être témoin, rentra directement chez lui sans jouer au brigde.

Smith essaya d'obtenir de Rogers quelques éclaircissements ; ce fut inutile. Le précepteur déclara ignorer comment le papyrus avait fait le voyage d'aller et retour du cabinet du chef des antiquités égyptiennes à la salle III.

Et les gardiens, convaincus que Nefert-thi était amoureuse de M. Rogers, prirent l'habitude de le désigner sous ce nom : « l'Amant de la momie ! »

Or à dater de ce moment, tous les veilleurs de nuit eurent la même hallucination ; ils prétendirent avoir vu, en faisant leur ronde, la princesse Nefert-thi se promenant dans la salle III avec le « jeune toqué ».

Naturellement, ce « jeune toqué » était l'objet de toutes les conversations à la salle de garde. Au passage, certain jour, John Smith entendit Ebenezer Phipps dire à ses camarades :

— Je sais qui est ce Rogers.

— Vraiment ? interrogea l'égyptologue, qui est-ce ?

— C'est le neveu de mon vénérable pasteur, le rév. Amos Dermott. Il devait épouser miss Effie Dermott, sa cousine. Mais la fille d'enfer ne veut pas. Le rév. Amos Dermott doit exorciser M. Rogers un de ces jours. D'ailleurs, son ami, le docteur Martins, affirme qu'il est complètement fou.

— Fou ! par Anubis ! que dites-vous là ?

— Je répète les paroles du docteur Martins.

— Eh bien, Phipps, sachez où demeure le docteur Martins, allez chez lui et priez-le de venir me voir d'urgence. Faites vite, ventre d'Horus ! Par lui je saurai à qui nous avons affaire : un habile simulateur ou un fou.

Ayant retrouvé la possibilité de se manifester à Rogers, la momie en profitait amplement. Le soir où Effie, son père et le docteur Martins vinrent chez lui, Nefert-thi était présente. Sa forme éclairait la pièce d'une lumière bleuâtre, semblable à un air lumineux. Elle s'exprimait en égyptien, que le précepteur comprenait, et qu'il parlait facilement.

— Cette barbare ! Qu'avait-elle à faire ici ? Je lui ai défendu de s'approcher de toi, Ameni ! Elle serait l'obstacle à notre réunion, l'obstacle aussi à ma vie.

» Ô Ameni ! comment as-tu pu emprunter à cette race de sauvages un corps pour loger ton âme errante ? Tu sais cependant que leurs yeux sont clos, leurs oreilles bouchées, leurs sens grossiers ; ils n'aperçoivent, n'entendent, ne touchent que la matière, et s'effrayent des forces spirituelles que nos pères savaient diriger.

» Mais je te rendrai cette science. Par l'intelligence et l'amour, tu arriveras à la gloire, et tu sauras soumettre à ta volonté les mystérieuses influences qui président à la vie. Éloigne-toi de ces aveugles, reste toujours auprès de moi.

— J'oublie auprès de toi, Nefert-thi, tout ce qui n'est pas ta beauté, ta science, ton intelligence.

— J'inscris ton serment dans mon cœur et je serai terrible si tu le violes ! Prends garde !

» Mais le temps presse, la douce jeunesse nous est mesurée avec parcimonie, et l'heure décisive doit sonner bientôt. Il faut que tu connaisses tout ce que les hommes savent de la vie et de ses mystères. La tâche est immense, et si je n'étais pas là, tu serais incapable de l'accomplir. »

Nefert-thi parlait avec volubilité. Son jeune corps resplendissait d'une lumière surnaturelle, comme si son enthousiasme eût été une flamme jetant des rayons immatériels.

Le lendemain, elle revint avec la nuit ; le précepteur était triste, sa mère l'avait chassé. L'Égyptienne fut émue ce son chagrin. Elle s'assit légèrement sur la table de travail, tout près du jeune homme, et lui mit doucement la main sur l'épaule.

— Pourquoi t'attrister, Ameni ? Je ne te dirai pas que ta mère est une étrangère pour toi, puisque c'est elle qui t'a porté dans ses flancs, et que ton sang s'est formé du sien. Mais ne vois-tu pas que sa colère est fille de son erreur ? Laisse le temps passer. Bientôt elle sera fière de t'avoir engendré ; bientôt elle bénira mon nom.

— Pardonne-moi, Nefert-thi, je devrais sourire quand tu es auprès de moi mais les reproches de ma mère ont fermé mon cœur à la joie.

— Pauvre Ameni ! dit l'ombre en entourant le cou de Rogers avec ses bras couleur d'ambre, pauvre Ameni ! Ne suis-je pas là pour prendre ma part de ta douleur ?

Le précepteur voulut embrasser le bras parfumé qui était tout près de ses lèvres : il ne sentit qu'une légère résistance, comme celle d'une brise légère qui glisse sur le visage, mais la lumière disparut et Nefert-thi s'évanouit.

Elle reparut au bout d'un instant.

— Rappelle-toi que le contact de ton corps vivant dissout la ténuité de mon apparence. Je puis te toucher, mais tu ne peux t'approcher volontairement de moi ; ta volonté est l'ouragan qui disperse les molécules légères de mon corps, fait d'un nuage subtil.

Et Nefert-thi recommença son geste affectueux, en regardant avec tendresse le visage attristé de Rogers.

— Viens, lui dit-elle, viens avec moi près de ma dépouille ; le moment est arrivé pour toi d'apprendre à diriger ton double sans le secours de la matière. Quand tu seras semblable à moi, ton contact ne me détruira pas. Étends-toi sur ton lit, ferme les yeux.

L'Anglais obéit… Il sentit un souffle frais caresser son visage, et pénétrer son corps ; peu à peu le froid gagnait ses membres, paralysait les muscles de sa poitrine, arrêtait les mouvements de son cœur. Il crut tomber dans un abîme sans fond, sans lumière, sans air. Il étouffait, et ne pouvait pas crier ; sa gorge se fermait, sa tête se perdait, et la sensation de chute infinie semblait durer des siècles.

Tout à coup, il se trouva dans sa chambre. Nefert-thi était près de lui : elle lui tenait la main, il attira doucement vers lui la jeune fille, et la pressa sur son cœur ; il sentait contre sa poitrine la résistance de sa chair. Elle n'était plus un fantôme insaisissable… à la condition qu'il devint une ombre comme elle.

Qui dira la douceur d'un premier baiser ? Nefert-thi approcha ses lèvres de celles de Rogers et leurs haleines se mêlèrent dans la joie infinie de l'exquise caresse.

— Je t'aime, Ameni ! Depuis trente fois cent ans, mon âme attend le moment de te revoir, de renouer la chaîne brisée de notre amour. Viens ! Il ne nous sera possible d'être l'un à l'autre qu'après l'heure de ma résurrection. Viens, mais auparavant, regarde !

Et Rogers, très ému, vit son corps étendu sur le lit : il était pâle, avait le nez aminci, les lèvres blanches, les yeux enfoncés.

— Ne t'effraye pas. Viens ! Aie seulement la volonté de me suivre. Qu'aucun obstacle ne t'arrête. Rien n'est infranchissable maintenant pour toi.

Rogers, tenant la main de Nefert-thi, voulut la suivre partout. Aussitôt il se trouva dans la salle du musée où il avait chaque jour l'habitude de se rendre. L'Égyptienne s'approcha de la vitrine où était sa momie.

— Voilà ce qui reste de moi, dit-elle pensivement. Qui reconnaîtrait dans cette chose noire et desséchée celle dont tu vois l'image toujours jeune ?

— Je te vois belle et fraîche, comme si le sommeil seul avait abaissé tes paupières.

— Je le sais, Ameni. C'est à ce signe que je t'ai reconnu. Tes yeux ont conservé l'empreinte ineffaçable de ma beauté d'autrefois.

— Sans doute t'ai-je moi-même reconnue, et je n'ai vu que celle dont le souvenir était encore vivant dans mon âme ignorante.

— Je te montrerai, quand l'heure sera venue, la splendeur de nos temples, et tu t'initieras, à la science secrète de nos prêtres. Cela sera nécessaire, mais je veux d'abord préparer ton âme à la réception du germe qui doit s'y développer.

» Je veux que ton cœur s'ouvre à l'amour de ton ancienne race, je veux que tu connaisses sa gloire et sa force, qui a su vaincre le temps, comme sa sagesse a vaincu la mort.

» La mort ! elle n'avait pas de secrets pour nous.

» Nos formules magiques, en rendant le corps incorruptible attachaient le kâ mystérieux à son support, et lui donnaient une existence indéfinie. C'est dans la puissance de ces formules que je puise ma force ; c'est par elle que je puis t'apparaître, séparer ton double de ton corps. Et quand mon âme fond sur mon double comme l'épervier sur sa proie, alors je suis celle que tu vois auprès de toi, pleine de force et de vie, dans le monde des esprits immortels.

» Tu sauras un jour ce qui est interdit à ma faiblesse, et tu pourras me rendre la vie, sans qu'une naissance nouvelle m'oblige à recommencer une existence ignorante de nos destins passés. Tu seras plus puissant que moi, et cependant combien de choses je puis réaliser ! »

Àce moment, le bruit des pas de Sullivan et de Brown résonna à l'entrée de la salle. La princesse et Rogers s'assirent sur une banquette.

— Je veux que ces esclaves me voient et te voient, Ameni. Bientôt il faudra que je leur apprenne à redouter ma colère.

Sullivan et Brown virent les deux ombres, qu'un simple effort de la volonté de Nefert-thi fit ensuite disparaître à leurs yeux.

Rogers se trouva sans transition dans sa chambre, après avoir eu la sensation d'un déplacement si rapide et si bref qu'il se confondait avec l'immobilité. L'Égyptienne était près de lui et le tenait par la main. Elle s'approcha du lit, où le précepteur vit ce qui lui parut être son propre cadavre.

Il se regardait, et jamais il n'avait éprouvé de plus fantastique impression. Nefert-thi se serra tendrement contre lui. Il passa son bras autour de la taille flexible de la jeune fille et la pressa d'un geste caressant contre son cœur qui battait plus vite.

— Te voilà, Ameni, aujourd'hui Rotcherssé ! Bien que tu sois né dans une race de gens au teint clair, ton âme a imprimé la couleur ancienne à ton corps nouveau. Tu dors d'un sommeil magique. N'essaye pas de t'endormir hors de ma présence, car le monde où je t'ai conduit est plein de périls que tu ne soupçonnes pas.

» Il vaut mieux, crois-moi, errer sans armes dans les marais pleins de bêtes dangereuses, que de voguer dans le monde immatériel où nous sommes. Il est plein de formes qui t'épouvanteraient, si tu les voyais sans y être préparé.

Songe que ce monde est justement celui des formes ; il est le réservoir de celles qui sont passées, comme de celles qui sont présentes et de celles qui sont encore à venir. Mais les unes se trouvent à l'orient, les autres à l'occident, près du noir Amenti. Et

cependant elles sont toutes au même endroit puisque la distance et l'heure n'existent pas ici, comme dans le monde de la matière.

Je puis écarter de ton regard ce qu'il est encore trop faible pour contempler : un jour viendra où tu devras cependant voir, connaître et dompter ces formes, car elles gardent le seuil du sanctuaire où il est écrit que tu dois pénétrer. C'est celui de la science, Ameni, de la science qui doit nous réunir pour que nos destins s'achèvent.

— Quels sont ces destins, ma bien-aimée ?

— Je ne les connais pas exactement, ami, car l'avenir ne m'est pas complètement accessible. Je puis savoir ce qui adviendra quand l'événement futur est déjà déterminé dans les choses, à la manière du lotus dont la fleur et la tige à venir sont encloses dans la graine. Mais j'ignore les choses dont la semence n'existe pas encore.

» Ma science est imparfaite, je veux pourtant que tu la partages avec moi, car tu dois me dépasser. Tu seras le bâton solide sur lequel s'appuiera mon bras. »

L'Égyptienne entraîna Rogers vers le corps endormi ; elle écouta le rythme ralenti de sa respiration, les mouvements accélérés de son cœur. Puis elle mit la main sur la poitrine de son compagnon.

— Ton cœur bat avec force, et la cadence de ses palpitations est rapide comme celle du vol des oiseaux. L'amour ancien revient vers toi, après l'oubli de l'Amenti sombre. Moi ! je ne t'ai jamais oublié, et mon âme te sera éternellement fidèle.

Elle éleva ses mains aux doigts minces vers le visage de Rogers, l'attira vers sa bouche et le baisa au front.

— L'heure de nous aimer librement n'est pas encore venue. Bien des choses doivent auparavant s'accomplir. Maintenant que tu connais assez bien la langue sacrée, il est nécessaire que tu apprennes la langue des arts magiques, celle de ma mère, la magicienne Thadukhipa.

» Le livre qu'elle m'avait donné a été enseveli avec moi. Le scribe qui est ici, et dont les yeux sont ornés de cristal et d'or, n'a même pas essayé de le déchiffrer, car les caractères en sont inconnus. C'est le langage du peuple puissant qui a balancé longtemps la fortune des pharaons, la race savante des Khêtas.

» Je t'apprendrai leur langue, Ameni, ou plutôt je t'en ferai ressouvenir, car tu la connaissais jadis, et tu la parlais avec moi. Tu traduiras le livre magique dont seul tu comprendras le sens mystérieux.

» Je veux que ton esprit, puisse soumettre à ta volonté ceux qu'elle doit dompter et asservir ; ainsi, cette forme où je vis cessera d'être une ombre impalpable et s'entourera d'os et de chair.

» Et le secret de tout cela est dans le livre… »

Nefert-thi cessa de parler, son regard se fixa sur le corps rigide de Rogers, elle le contempla, écouta sa respiration ralentie, les pulsations faiblissantes de son cœur. Elle reprit ensuite la parole :

— Il ne faut pas que ton double reste plus longtemps séparé de son support matériel, il ne pourrait plus le retrouver vivant.

Adieu ! tu vas « vouloir » rentrer dans ta chair et tu dormiras ensuite. Va, je le veux !

Le précepteur se souvient d'avoir éprouvé la même sensation de chute abyssale, la même angoisse, la même dypsnée, puis plus rien.

Il s'éveilla le lendemain matin très tard. Le soleil était déjà levé, et ses rayons décolorés éclairaient les stores jaunes des fenêtres. Il se sentait las comme s'il eût fait la veille un exercice fatigant.

Rogers demeura pensif toute la journée ; il ruminait dans sa mémoire les événements extraordinaires de la nuit, et pensait les avoir vus en songe. Il alla comme d'habitude au Museum ; il croyait y avoir travaillé chaque jour, et ne conservait, dans son état normal, qu'un souvenir indistinct des événements qui s'y étaient passés.

Il n'avait conscience de lui-même, en réalité, qu'à son arrivée et à son départ ; il demeurait dans un état de somnambulisme pendant toute la durée de sa visite, état dans lequel il pouvait, assurent les occultistes, communiquer librement avec Nefert-thi.

Celle-ci reparut vers onze heures du soir ; l'humeur de la princesse était cette fois très gaie. Elle vint s'asseoir familièrement sur la table du jeune homme ; Rogers ne travaillait pas. Il avait roulé près de la cheminée son fauteuil, et, les jambes allongées parallèlement au meuble qui lui servait de bureau, il chauffait ses souliers humides au feu de charbon de terre. Il fumait des cigarettes, pensait à la jeune Égyptienne, et sentait son cœur palpiter au souvenir de sa princesse aimée, attendue, désirée.

Aussitôt assise, Nefert-thi se pencha, le baisa au front tendrement, et appuya ses jolis pieds nus, couleur d'ambre pâle, sur les genoux du jeune homme.

Soudain un vertige s'empara de lui. Il tombait, il tombait… il tombait toujours, comme s'il eût été précipité du sommet d'une très haute montagne. Ses yeux obscurcis apercevaient vaguement la main de Nefert-thi dirigée sur son front. Il eut des sensations pénibles comme la veille, et se trouva debout à côté de la princesse ; près de lui, son corps semblait sommeiller, avec l'apparence d'un être privé de vie. Seule, sa poitrine se soulevait à intervalles réguliers et singulièrement espacés.

— Viens avec moi, Ameni ! Je veux que tu saches comment tu dois te diriger quand ton âme a repris sa liberté. Allons au musée, sais-tu comment t'y rendre ?

— Non, Nefert-thi.

— Il faut avoir la volonté d'y aller. Pense à la salle III et prends la résolution d'y être.

Rogers obéit, mais sans doute il ne savait pas vouloir comme il convient, car il se trouva suspendu dans l'air, au milieu d'une rue presque déserte ; il était à la hauteur d'un troisième étage.

Il eut une peur terrible, il s'imagina qu'il allait tomber et se briser sur le pavé, près de deux policemen dont il apercevait la forme raccourcie au-dessous de lui. Ils étaient pareils à deux nains trapus. Rogers poussa un cri, s'accrocha à Nefert-thi, qui le tenait par la main.

L'Égyptienne riait de tout son cœur.

— Rassure-toi, tu ne risques rien ! Ton corps ne pèse pas plus que ces graines légères dont le noyair, entouré de soies brillantes, vole dans l'air, entraîné par la brise. Aie donc la volonté d'être au musée. Suis ta route habituelle, en imagination, puisque tu ne sais pas encore supprimer complètement les distances.

Rogers essaya. Il lui sembla qu'il volait rapidement dans les rues de Londres, il traversa les murailles du musée et ne reprit sa tranquillité que dans la salle III.

Nefert-thi continuait à sourire en se moquant de lui.

— Ton cœur a faibli, tu as eu peur. Cela est indigne du guerrier que tu fus autrefois.

— Oui, j'ai eu peur quand je me suis vu volant comme un oiseau.

Elle s'approcha de Rogers, lui mit la main sur l'épaule et l'entraîna.

— Souviens-toi de ce que nous avons fait dans les journées passées.

— Je t'ai enseigné mon langage, Nefert-thi.

— Oui, et tu m'as tout de suite appris des mots de tendresse. Puis tu as irrité le vieux dont l'œil est cerclé d'or et cuirassé de cristal.

— Ce sont là des lunettes, Nefert-thi.

— Des lunettes ? lunettes… répéta-t-elle.

— Oui, sa vue est affaiblie par l'âge, et le cristal, taillé comme il convient, lui permet de voir les choses rapprochées.

— Les barbares sont de grands magiciens, ils savent des choses que nos prêtres ignoraient. J'ai vu dans la nuit sereine de mon pays, leurs lourds bateaux de fer, et les cylindres de métal qui lancent la mort au loin dans le feu et dans la fumée. Tu as pu apprendre les arts des Occidentaux et cette science nous servira le moment venu.

» Les événements qui changeront notre sort ne tarderont pas à s'accomplir. Le vieux aux lunettes d'or va t'interdire l'entrée du musée, mais je frapperai son âme de terreur. Il en perdra l'esprit et celui qui prendra sa place te rendra mon corps embaumé dont nous aurons besoin.

Nefert-thi conduisit son amoureux devant une armoire vitrée où se trouvaient une quantité de statuettes représentant des musiciennes jouant de la harpe. Leurs corps étaient blancs ; leurs cheveux teints en bleu, leurs grands yeux immobiles semblaient immenses, dans leurs visages grossièrement sculptés.

La princesse s'assit auprès de Rogers, elle fit quelques gestes lents, graves, comme hiératiques. Aussitôt l'armoire se remplit d'une buée lumineuse, et peu à peu douze jeunes filles aux corps blancs comme du lait, aux cheveux teints d'une couleur foncée, aux grands yeux noirs, vêtues de tuniques blanches étroites, sortirent de la vitrine.

Elles portaient des harpes allongées, aux nombreuses cordes. Elles saluèrent Nefert-thi et Rogers, puis s'accroupirent en cercle devant eux ; après quoi elles accordèrent leurs instruments et jouèrent une mélodie monotone.

— Je vais chanter, dit l'Égyptienne, vous autres jeunes filles, vous m'accompagnerez. Je dirai la chanson d'amour des bateliers

de Thèbes.

Et Nefert-thi chanta ; l'air était simple, primitif et pauvre, mais la jeune fille faisait des roulades prolongées semblables au chant des rossignols, et Rogers n'avait jamais rien entendu d'aussi doux. C'était ainsi que les bateliers thébains, il y a trois ou quatre mille ans, rythmaient la cadence de leurs rames sur le fleuve Hapi, le père. Et ils disaient la joie des lèvres qui s'entr'ouvrent aux baisers, sous la protection d'Isis la féconde, celle qui porta dans ses flancs l'immortel Horus, le soleil du printemps nourricier.

Nefert-thi s'était tue depuis longtemps, et Rogers écoutait encore la lente mélopée.

Elle frappa doucement dans ses mains, et les musiciennes s'évanouirent comme une fumée qu'emporte le vent,

— Qu'est-ce, Nefert-thi ? Quelle magie viens-tu de me montrer ?

— La magie de la pensée et de la volonté, Ameni. Les barbares qui t'ont recueilli dans leur race savent bien des choses, mais leur science est celle de la matière, non celle de l'âme. Je crois que nos prêtres, si leur sagesse n'avait pas été si grande, auraient pu savoir ce que vous savez. Mais ils voulaient donner aux hommes le bonheur, qui est dans la quiétude et la paix ; et la science de la matière est pareille à un tourbillon qui entraîne les hommes, comme l'ouragan emporte les grains de sable.

» Sache donc que l'âme humaine est une émanation de l'âme divine, de l'âme universelle dont le soleil est l'emblème.

» Notre âme est une pensée de Dieu et de même, chacune de nos pensées est une âme, moins vivante assurément que celle dont la pensée divine est la créatrice.

» Les actes qui réalisent des pensées donnent la vie rudimentaire aux objets dans lesquels ces pensées s'incorporent ; ainsi, de l'image d'une chose peut naître la chose elle-même.

» Dans les statuettes que tu as vues tout à l'heure vit la pensée du sculpteur, qui était celle de belles jeunes filles jouant de la harpe. Tant que ces statuettes dureront, cette pensée vivra par elles, et pour celui qui sait, il est facile de rendre la vie à cette pensée.

» C'est ce que tu m'as vu faire.

» Nous avons attaché une importance extrême aux rites ; le sculpteur et le peintre travaillaient rituellement, car ils savaient que leur travail était l'œuvre magique à laquelle l'observation des formules donne une puissance plus grande.

» Aussi m'est-il facile de faire revivre l'âme de ces statuettes informes, alors que je ne saurais aussi rapidement évoquer celle des statues grecques. Mais ces choses t'apparaîtront plus tard clairement. »

Ainsi Nefert-thi commença l'initiation de Rogers.

Vraies ou fausses les hallucinations du précepteur l'ont conduit à des découvertes admirables et ont développé son intelligence et sa volonté d'une manière surprenante.

Il n'hésite pas à remercier Nefert-thi de cette heureuse modification de son caractère. L'orientaliste a démontré au surplus, de-

vant quelques rares témoins, que la magie égyptienne avait un fondement expérimental.

On a beaucoup parlé dans le temps d'une scène à laquelle assistèrent trois hauts personnages, dont un est le père du monarque respecte qui règne actuellement.

Cette scène a été la reproduction de celle que je viens de raconter : l'évocation des douze musiciennes jouant de la harpe. En admettant même que Rogers ait appris en Égypte ou dans l'Inde l'art d'halluciner son entourage, il n'en reste pas moins acquis que la puissance de sa volonté est devenue assez grande pour influencer par pure suggestion mentale, à l'étal de veille, les cerveaux les plus vastes de l'Angleterre contemporaine.

Rogers subit ainsi véritablement l'empire de la momie. Mais, de même que le jeune Anglais subit l'influence de l'Égyptienne, de même celle-ci subit à son tour l'influence du premier ; sa nature autoritaire s'adoucit, sa tendresse s'épura et sa susceptibilité devint moins vive.

Les hostilités annoncées par Nefert-thi ne tardèrent pas.

Aussitôt informé des relations de son ennemi Rogers avec le clergyman Dermott et le docteur Martins, Smith se mit en rapport avec eux. Il leur raconta ses impressions et ses griefs.

L'attitude de ses deux interlocuteurs fut bien différente.

— Vous avez affaire à un jeune homme réputé pour son adresse dans tous les exercices physiques, dit le docteur Martins ; cette adresse est centuplée par le somnambulisme ; en outre je n'hésite pas à penser que dans cet état il est ventriloque.

» Par conséquent, du moment que vous admettez ces prémisses indiscutables, vous devez conclure que vous avez été le jouet d'un malade atteint de somnambulisme prestidigitato-ventriloquiste.

— C'est mon avis, cornes d'Ammon !

— Ce n'est pas le mien, déclara le révérend Amos Dermott. Vous avez grand tort de croire que la prestidigitation et la ventriloquie suffisent à expliquer tout cela. M. Smith est un homme trop avisé pour avoir été le jouet d'un malade.

— C'est vrai ! par Osiris ! On ne me tromperait pas aussi facilement. Alors ?

— Une seule conclusion s'impose. Vous êtes en présence d'une action diabolique.

Le docteur Martins haussa les épaules.

— Je ne veux pas contredire M. Dermott. J'abandonne provisoirement le côté théorique de son système pour n'envisager que l'aspect pratique des faits. Je me place au point de vue du médecin et de l'ami de Rogers. Sa santé me donne les plus vives préoccupations.

— À moi aussi, dit le révérend Amos Dermott.

— Dans ces conditions, il faut absolument l'écarter de cette sacrée momie qui trouble son imagination.

— Sans aucun doute.

— Pour cela, monsieur Smith, ne pouvez-vous pas lui interdire l'entrée du musée ?

— Je puis le faire, surtout si vous m'invitez comme médecin à refuser à M. Rogers l'entrée des collections égyptiennes, qui lui troublent la cervelle.

Le lendemain, Rogers savait que l'entrée du musée lui serait refusée. Il se présenta à la porte, mais le gardien lui déclara que son autorisation avait été retirée.

Le précepteur fut poussé par une force irrésistible à aller trouver Smith dans son antre. Le bouillant égyptologue jubilait. Le jeune « voleur » était un simple monomane somnambule prestidigitato-ventriloquiste ! Il voulut prendre sa revanche et le terrasser définitivement.

— Ah ! vous voilà encore, jeune égyptologue !

— Oui, monsieur ; on m'informe que vous m'avez retiré l'autorisation…

— En effet, votre médecin m'a écrit. Il paraît que vous avez le cerveau faible, et que votre idée fixe est de vous croire égyptologue, égyptisant égyptiquement. Par Horus !

— Le docteur Martins se trompe, monsieur. Je viens vous mettre en demeure de me rendre l'autorisation retirée.

— Non, jeune homme, non. Que Shekmet m'étouffe si je vous la rends !

— Vous vous repentirez de cette décision imprudente, monsieur.

— Par le museau d'Apis ! Vous me menacez ?

— Je vous préviens seulement.

— Allez à tous les diables, à tous les diables, à tous les cinq cent mille diables, par Seth et Shekmet !

Et Smith, au comble de l'indignation, expulsa injurieusement Rogers.

C'est à ce sujet que la momie déclara la guerre à l'administration du musée et ouvrit les hostilités par une offensive vigoureuse.

14

Le soir de l'expulsion de Rogers, les veilleurs entendirent dès leur première ronde un vacarme infernal. On eût dit que deux armées sauvages se livraient un combat acharné dans la salle III. Cependant, malgré le tapage, on distinguait les cris et les hurlements effrayants de Nefert-thi.

Brown et Green, les gardiens, de service, affirment que, dès leur arrivée au pied de l'escalier conduisant aux salles égyptiennes, ils ont entendu toutes sortes de cris et d'imprécations.

Ils ont pénétré dans les pièces d'où ce bruit paraissait provenir. Les salles I et II étaient tranquilles, et tout le vacarme semblait provenir de la salle III.

Àpeine y eurent-ils pénétré que le silence se fit, mais la salle était éclairée par cette lumière lunaire, bleuâtre et froide qu'on avait déjà remarquée.

Ils virent une jeune fille égyptienne et un jeune homme répondant à la description que Jeremiah Duncan leur avait faite de M.

Rogers : l'amant de la momie. Il était en costume européen : complet veston bleu marine. La demoiselle était vêtue d'une courte tunique blanche.

Ces deux personnages avaient l'air d'être en chair et en os.

La demoiselle a regardé les veilleurs d'un air très méchant, elle a fait des gestes, a prononcé quelques mots dans une langue inconnue, s'est levée, a frappé dans ses mains.

Alors, subitement, six hommes, nus jusqu'à la ceinture, avec des jupes blanches, comme des jupes d'highlanders, les jambes et les pieds nus, sont sortis de la vitrine LVII bis.

Ils tenaient des épées brillantes ; ils se sont lancés sur les veilleurs en poussant des cris terribles. Ceux-ci ont fui en toute hâte, croyant avoir le diable à leurs trousses.

Terrifiés, les gardiens adressèrent à John Smith un long rapport, mais suivant son habitude, Smith ne lut pas ce rapport et les malheureux veilleurs ne reçurent aucune instruction sur la conduite qu'ils avaient à tenir.

Quand Jeremiah Duncan vint prendre son service le lendemain, il fut informé par ses collègues des phénomènes effarants de la nuit précédente.

Sans hésiter, il déclara que la momie se vengeait de ce qu'on eût interdit l'entrée du musée à son amoureux. Il ajouta :

— Comme je vis dans son voisinage pendant la journée, je suis sûr qu'elle s'en prendra d'abord à moi. Je me considère comme un homme perdu !

Les pressentiments de Duncan se réalisèrent à moitié. Il était chargé du nettoyage de la salle III. Tandis qu'il balayait le plancher, il fut pris d'une sorte de vertige.

Il sortit pour aller prendre une tasse de thé, eut une distraction inexplicable, dégringola jusqu'au rez-de-chaussée, se mit la figure en sang et se donna une courbature qui le retint un mois au lit.

La nuit qui suivit fut plus épouvantable que celle qui l'avait précédée. Les veilleurs étaient sans ordres particuliers, ils tinrent conseil pour savoir s'ils devaient faire leur ronde réglementaire ; ils hésitaient à courir au-devant d'un péril surnaturel.

Cependant, ils résolurent d'accomplir leur devoir, en Anglais courageux et solides au poste.

Ils se décidèrent toutefois à faire appel au chef de l'atelier, Arthur Leslie.

Leslie constata des faits semblables à ceux dont les veilleurs avaient été témoins ; au milieu de la salle III, assise sur une banquette, se trouvaient l'Égyptienne et le jeune homme, mais ils avaient changé de costume.

La demoiselle portait une longue tunique collante, croisée sur la poitrine, dessinant la sveltesse de sa taille, le modelé de sa gorge et la forme parfaite de ses jambes. Le cou, les épaules, les bras et les pieds étaient nus.

Le jeune homme paraissait être Rogers, mais sa peau était plus bronzée, il semblait plus large d'épaules et plus musclé. Il avait le torse, les bras, les jambes nus, n'étant couvert que d'une courte tunique blanche, serrée à la taille. Il portait un collier d'or

et d'émail, avec des pendeloques faites de diverses pierres précieuses.

Il tenait de la main droite une longue lance terminée par une pointe de bronze. Sa tête s'ornait d'une coiffure à raies blanches et rouges, disposées horizontalement ; cette coiffure formait bandeau sur le front et retombait en pans rigides de chaque côté de la figure, derrière les oreilles.

Leslie semble avoir conservé plus de sang-froid que les autres : il déclare qu'il a parfaitement observé ces détails. Il prétend avoir vu Rogers faire des signes magnétiques à la suite desquels l'obscurité survint. On perçut un bruit épouvantable, des cris, des gémissements… et les gardiens furent poussés comme par une vague de tempête hors de la salle III. Projeté contre un des montants de la porte, le chef d'atelier se fit grand mal à l'épaule gauche.

Les choses parurent si graves à Leslie qu'il en informa Smith dès le lendemain matin.

— Cornes d'Ammon ! Leslie ! Va-t-on recommencer ces damnés tours ?

— À n'en pas douter, monsieur Smith. Voici la seconde nuit que les gardiens affirment être chassés de la salle III par des gens armés, ayant une attitude hostile.

— C'est bien, j'aviserai aujourd'hui même ! Je verrai sir Septimus. Mais pourquoi ne m'a-t-on pas informé des histoires d'avant-hier ?

— Elles sont signalées au rapport des veilleurs, monsieur Smith, et soulignées.

Smith ouvrit précipitamment l'enveloppe qu'il n'avait pas encore déchirée ; il parcourut les feuillets écrits d'une main malhabile.

— Par la queue du bœuf Apis, ces buffles auraient dû me prévenir tout de suite. Allez, Leslie, je vais m'occuper de tout cela ; il faut en finir.

La journée fut, encore plus que la nuit, signalée par des accidents. La première victime fut le chef d'atelier ; il avait été chargé de présider à l'ouverture d'une énorme caisse, clouée avec des pointes de grande dimension.

Ce couvercle, qui mesurait deux mètres sur trois, avait été enlevé et posé à plat sur le sol, les clous en l'air.

La caisse contenait une statue assise, de grandeur naturelle, représentant le prêtre Peteshonkh, de la sixième dynastie. C'était une œuvre précieuse, d'une belle exécution. En ôtant la paille qui calait la statue, Leslie fit un faux pas ; il déclare qu'on l'a poussé, mais tous les ouvriers affirment qu'au moment de son accident, il était à trois pas au moins de ses aides.

Quoi qu'il en soit, Leslie tomba si malheureusement qu'il s'enfonça dans la jambe, un peu plus haut que la jambe, à l'endroit où l'on s'assied, trois des longues pointes, qui pénétrèrent profondément dans sa chair. Il perdit beaucoup de sang et dut être reconduit chez lui en automobile.

On ne pouvait arrêter l'hémorragie, et on dut chercher un chirurgien ; celui-ci fut obligé de pratiquer une ligature d'une grosse branche de l'artère fémorale, qui avait été déchirée dans les muscles de la jambe supérieure.

Deux heures après, un autre accident se produisit dans l'atelier. Le mécanicien avait à faire une réparation. Il s'agissait de rogner au tour à métaux une tige d'acier. L'ouvrier se fit une blessure cruelle au bout du doigt ; en réalité, il commençait à roder son doigt au lieu d'entamer la tige d'acier.

— Je ne m'explique pas ma maladresse, déclara-t-il ensuite. J'ai réellement vu ma gouge attaquer la tige métallique, et c'était mon doigt qu'elle coupait !

Un troisième désastre marqua d'un caillou noir cette fatale journée : la science égyptologique fut frappée dans la personne de Phillimore Brand, qui reçut sur la tête la vitrine n 13, salle III.

L'illustre savant était occupé à compter les plumes figurées sur les treize globes ailés ornant différents objets récemment acquis ; un craquement se fit entendre. Brand recula, mais comme il est très gros, sa retraite manqua de rapidité.

La lourde armoire tomba sur lui. Le gardien de la salle III accourut à ses gémissements, et le trouva gisant sous les débris du meuble, couvert d'une nuée de scarabées d'agathe, de cristal, d'or, d'émail bleu, de lapis, et d'autres substances précieuses. La partie supérieure de l'armoire avait heurté le front de l'égyptologue.

Le gardien s'empressa d'extraire des décombres où il gisait Phillimore Brand, et constata avec une surprise extrême qu'il portait sur le front l'empreinte d'un globe ailé.

Smith, aussitôt prévenu, vint au secours de son collègue et demeura frappé de stupeur en voyant imprimé d'une manière sanglante l'emblème dont Brand faisait une étude spéciale.

— Que la tête me fait mal, Smith ! gémit douloureusement la victime.

— Brand ! Cornes d'Ammon ! Si vous saviez ? C'est un vrai miracle !

— J'ai mal à la tête, Smith ! Je puis à peine rassembler mes idées ! Avez-vous du brandy ?... une goutte, une simple goutte ! Pour l'amour de Dieu !

— Oui, mon vieil ami ! Shaw, allez chercher un flacon de cognac sur mon bureau et apportez-le vite.

» Qu'est-ce qui a pu vous marquer comme cela, mon pauvre Brand ? C'est une chose bizarre, merveilleuse ! Que Seth m'emporte si je comprends...

— Quoi ? Smith ? Je vais m'évanouir. Je suis tué, blessé à mort, mon ami !

Le cognac arrivait enfin. Brand en but quelques gorgées et reprit faiblement possession de lui-même. Smith se fit apporter un miroir et le présenta à son collègue de la société asiatique.

— Par les Puissances ! qu'est-ce que cela signifie ? demanda Brand, ahuri.

On trouva la cause du miracle. Le fabricant du meuble avait orné la corniche d'un découpage en cuivre ciselé représentant un globe ailé ; cette pièce avait heurté le front de Brand, et y avait marqué son empreinte en traits profonds, rouges, sanguinolents.

— Par Osiris ! Brand ! c'est une chose extraordinaire, une coïncidence phénoménale...

— C'est la momie, Smith ! Ne cherchez pas ailleurs. C'est la terrible momie qui nous a tourmentés l'autre jour.

» Je m'en vais. Envoyez chercher un fiacre. La tête me fait horriblement mal. Je ne reviendrai pas ici tant que cette momie y sera. »

On emmena Brand, qui garda quinze jours le lit, et trois mois l'empreinte du globe ailé sur son vaste front. Quant à Smith, il regagna son bureau, pensif, d'un pas moins brusque et moins rapide que de coutume.

— Tout cela est bien étrange ! Brand est un homme sérieux, un vrai savant, et cependant il craint cette damnée momie… que Shekmet l'emporte ! Il est prudent d'informer sir Septimus de tout cela.

Le chef du département égyptien se fit annoncer chez son supérieur qui continuait à dicter le chapitre X de son grand ouvrage.

— Bonjour, mon cher Smith ! Vous voilà… Est-ce pour affaire urgente ?… Je suis très occupé, en vérité, Smith, mon bon ami, très occupé. Très affecté aussi. Je viens de découvrir qu'il ne pleut presque jamais, en Égypte.

» Je suis forcé de changer le titre de mon livre et de mettre…

— Sir Septimus, j'ai des choses graves…

— Tout à l'heure, mon bon Smith, tout à l'heure. Je vais mettre comme titre : « De ce qu'aurait été, en droit égyptien, la servitude de Stillicide s'il avait plu dans ce pays. » Comme cela, mon immense travail ne sera pas perdu.

Smith rongeait son frein.

— Écoutez-moi, sir Septimus, un accident horrible… Brand…

— Brand est mort ! gémit le directeur en sursautant.

— Non… mais il a failli être tué. L'armoire XIII est tombée sur sa tête, y imprimant un globe ailé.

— Pas mal trouvé pour une armoire, Smith.

— Ne riez pas, sir Septimus ! Ce n'est pas drôle du tout. On massacre le personnel du musée. Duncan, blessé ; Leslie, blessé… Et les histoires nocturnes ! Plus horribles qu'il y a quinze jours ! Que Seth m'étouffe si je ne perds pas la tête ! Je viens prendre vos instructions.

— Mes instructions, Smith ? Mais… je ne vois rien à faire, rien… rien…

— Si ! Il faut surveiller nous-mêmes la salle III.

Ce projet déplut extrêmement au gros directeur : il se souvenait des aventures désagréables qu'il avait éprouvées dans une veillée précédente.

— Est-ce bien nécessaire, mon bon Smith ?

— Par la queue d'Apis ! En pouvez-vous douter ?

Sir Septimus Long soupira. Il fallait sacrifier sa nuit, son sommeil, son bridge, son dîner, tout ! tout !

— Soit, Smith, je viendrai. Mais c'est bien ennuyeux, bien désagréable.

Cela devait être plus ennuyeux et plus désagréable encore que ne le pensait sir Septimus ; mais Smith devait en faire seul l'expérience.

Sir Septimus mangea sans appétit, bien que le dîner fût particulièrement tentant, car il y avait un pâté d'huîtres dont il était friand. Malheureusement, la crainte de la nuit prochaine pesait sur son estomac.

Smith était partagé, entre l'ardeur et la timidité. Le docteur Martins ne l'avait pas complètement rassuré ; cependant, du moment qu'un ami du voleur représentait le jeune misérable comme un monomane, il n'y avait aucun danger surnaturel ; quant aux dangers matériels, l'égyptologue ne les redoutait pas. Mais il avait des doutes sur l'explication de Martins.

Àdix heures et demie, Smith, sir Septimus, Brown, Green et Abraham Phipps prirent place dans la salle III. Sullivan, Embers et Shaw se tinrent dans la salle II, prêts à courir au secours de l'armée principale.

Àonze trois quarts, rien ne s'était encore produit, sir Septimus ronflait comme un tuyau d'orgue, condition défavorable à l'établissement d'une embuscade adroite.

— La grosse brute, pensait Smith, Rogers l'entendra et prendra ses précautions ; nous ne le capturerons pas.

Mais à minuit moins dix, une lumière lunaire éclaira la chambre, et Green dit à voix basse :

— Monsieur Smith, les voyez-vous assis sur la banquette du milieu ?

— Non… cependant… il me semble qu'on marche.

— Ce sont eux… ils s'approchent… ils sont tout près de vous… ils vont vous toucher.

Smith se redressa, il avait la chair de poule.

— Prenez garde, monsieur Smith ! La momie va vous frapper. Comment ne la voyez-vous pas ?

— Où ? tripes d'Osiris !

— À votre droite.

— Ah ! je les vois ! C'est Rogers et quelque gypsie qui s'est travestie en momie. Vous avez votre revolver, Green ?

— Oui, monsieur Smith.

— Attention ! Armez-le…

La lumière s'éteignit brusquement ; le lourd silence ne fut troublé que par les ronflements rythmés de sir Septimus Long.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent : elles semblèrent durer un siècle à l'impétueux Smith qui écarquillait les yeux, s'efforçant de découvrir quelque chose au milieu des ténèbres : il prêtait l'oreille, essayait d'entendre les bruits qui se faisaient dans la salle, entre les sonorités périodiques dont sir Septimus était la source endormie.

Ces ronflements irritaient le chef du département des antiquités égyptiennes, ils excitaient son humeur impulsive, et remplissaient son âme de fureur.

— Le vieil éléphant ne peut pas se taire… Que Seth l'étrangle…

— Oh ! il blasphème ! dit soudain une voix de soprano.

— Il blasphème, répéta un baryton.

— Il blasphème ! redit une basse.

— Green ! Brown ! Phipps ! allumez vos lampes. Votre revolver, Green. Damnés voleurs ! Vous ne m'échapperez pas, vous pouvez faire les ventriloques, cornes d'Isis !

— Oh ! oh ! oh ! crièrent les voix.

— Qu'il soit châtié !

— À moi ! au secours ! au secours ! on m'emporte ! Allumez ! allumez donc ! Ho ! Aïe !

Les gardiens tremblaient de tous leurs membres, leurs mains maladroites se laissèrent arracher les lampes ; ils se mirent à crier au secours, tandis que des bruits étranges accompagnaient ce tumulte : le crissement d'une étoffe qu'on déchire, puis des claquements comme le choc d'une lanière de cuir sur une autre espèce de cuir, non tannée encore.

Smith poussait des cris désespérés, les gardiens parlaient tous à la fois, courant à droite et à gauche.

Seul, dans ce tumulte qui l'environnait, sir Septimus continuait à ronfler paisiblement.

Enfin, les gardiens postés dans la salle II accoururent ; ils projetèrent les rayons de leurs lampes sur les auteurs du tapage. Tout à coup ils furent bousculés, et quelque chose de noir comme une ombre humaine s'enfuit rapidement.

Shaw se mit à sa poursuite, il affirma l'avoir vu descendre à toutes jambes l'escalier et disparaître.

Embers et Sullivan constatèrent d'épouvantables choses.

Oui, ces choses sont vraiment épouvantables, et il est encore sans exemple que la science ait jamais subi pareille avanie. Je ne puis croire que Rogers ait eu la criminelle pensée d'exercer une aussi basse vengeance, je ne puis imaginer qu'il ait eu l'audace de l'exécuter.

S'il est vrai qu'un homme s'est enfui de la salle III comme l'assure Shaw, cet homme ne peut être Rogers. J'aime mieux croire, avec Phipps et Sullivan, que c'est le diable en personne ou quelque esprit malfaisant.

Car l'infortuné Smith était dans un état lamentable : il reposait, étendu par terre, sur le ventre ; ses lunettes, brisées, foulées aux pieds, gisaient près de lui, ainsi que sa calotte de velours, maculée de poussière et de boue.

Mais cela n'était rien à côté du spectacle qu'offrait l'extrémité du tronc opposée aux épaules. Le pantalon de John Smith était déchiré, sa chemise s'échappait de la large ouverture, comme le font les chemises des petits garçons qui mendient dans les villages du Tipperary, et le savant montrait une masse de chair bihémisphérique zébrée de lignes rouges.

Au même instant, sir Septimus Long s'éveillait, et le premier objet qui s'offrit à ses regards ahuris fut justement celui dont je viens de donner la description.

— Oh ! réellement, Smith, mon cher Smith ! Pourquoi montrez-vous ?... Qu'est-il arrivé ?

On relevait le chef du département des antiquités égyptiennes, dont la figure exprimait la fureur, la honte, la consternation. Il était visible que l'égyptologue étouffait de rage : il voulait parler et il n'arrivait qu'à balbutier des syllabes expressives par leur sonorité, mais incomplètes comme mots.

— Par Jupiter ! Smith, je crois qu'ils vous ont fouetté ! véritablement fouetté, mon digne et respectable ami. Quel scandale ! Si j'avais reçu…

» C'est encore un événement heureux… très heureux… relativement, bien entendu… que ce soit vous…

— Damné corbeau ! cria enfin Smith en recouvrant la parole et en ajustant les débris de son pantalon avec une prompte pudicité, vieil imbécile… on dirait que vous êtes content…

» Les canailles !… Le voleur et sa bohémienne… Il faut les arrêter, les emprisonner, les condamner à mort…

— Réellement, mon cher Smith, je suis désolé… je n'ai pas l'intention…

— Taisez-vous, Long ! J'en ai assez de vos sornettes… Quant à vous…

Et Smith brandissait une main fermée vers le fond de la salle… de l'autre il retenait celui de son pantalon.

On l'emmena chez lui, en automobile ; sir Septimus regagna son propre domicile dans un modeste hansom ; une expression de gaie tristesse éclairait le rouge visage du directeur, qui monologuait dans son fiacre :

— Pauvre Smith ! Pauvre vieux renard ! Ils l'ont fessé, positivement fessé… Mais je persiste à penser qu'il est préférable pour l'honneur du British Museum que ce soit lui et non moi… Il devrait le comprendre…

Smith garda la chambre trois ou quatre jours ; non qu'il fut malade, mais il ne pouvait s'asseoir.

Le docteur Martins, informé de l'événement déplorable que j'ai raconté, n'hésita pas à déclarer que Rogers s'était caché dans le musée et avait lui-même maltraité le savant.

Il expliquait tous les autres phénomènes par des hallucinations, ajoutant que si l'on n'y prenait pas garde, le personnel du Museum, du haut en bas de l'échelle, finirait par être contaminé.

Smith admettait le système du médecin ; mais avec une restriction indiquant déjà la perte de l'équilibre mental.

Il croyait que Rogers le mesmérisait ; il attribuait à des pratiques de magnétisme les effets regrettables de sa veillée.

Il est assez difficile de comprendre le raisonnement de John Smith, et c'est sans doute le commencement du délire qu'il manifesta peu après.

Il consulta le docteur Martins.

— C'est le somnambulisme prestidigitato-ventriloquiste de Rogers. Il n'y a là que des choses très naturelles.

— Pas de mesmérisme ?

— Non, rien que de très simple.

— Eh bien, je vais vous demander un service : accompagnez-moi chez sir Mark Brentham. Il faut absolument faire cesser ce scandale.

Le résultat de cette entrevue fut qu'on décida de recourir à la police.

Les agents se présentèrent vers trois heures du soir à Smith. Ce dernier les mit au courant de tout ce qui s'était passé ; les trois inspecteurs Bob Simpson, Thomas Burke et Isaac Burns, recueillirent aussitôt les déclarations des divers témoins, et acquirent la conviction que la présence de deux personnes, la nuit, dans la salle III, était constatée par l'enquête.

Une seule d'entre elles pouvait être identifiée, celle d'Edward Rogers, précepteur des enfants du comte de Charing. Ils sollicitèrent un ordre d'arrestation contre lui, et l'obtinrent à titre provisoire.

Quand ils se présentèrent au domicile de Rogers, celui-ci était absent. Simpson demeura près de la maison pour arrêter le prévenu lors de son retour. Burke et Burns se rendirent au Museum afin de prendre avec Smith les dispositions nécessaires. Le docteur Martins s'y trouvait, Smith l'avait appelé par téléphone.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de connaître l'installation du bureau de Smith.

C'était une grande pièce éclairée par deux fenêtres faisant face à la porte d'entrée. Les murailles étaient garnies de hautes bibliothèques. À droite de la porte, au milieu du panneau, se trouvait la cheminée ; près de la cheminée, un bureau debout.

Le fauteuil de Smith était placé de telle manière que le chef des antiquités égyptiennes tournait le dos au feu.

Les visiteurs s'assirent autour de la cheminée, en cercle, Smith au milieu d'eux. Leurs visages étaient dirigés vers le feu qui brillait dans la grille.

Ils s'entretenaient des faits qui motivaient leur réunion et la conversation était fort animée. Smith, à un moment donné, eut besoin de chercher un document ; il se leva, se retourna, fouilla dans les papiers épars sur le bureau, et tout à coup poussa une exclamation.

— Cornes d'Ammon ! le voleur est là !

Le docteur Martins et les inspecteurs se redressèrent. Smith, la figure convulsée, montrait du doigt un individu tranquillement assis à une table, près de la fenêtre la plus éloignée de la cheminée.

Martins reconnut Rogers, qui copiait paisiblement un manuscrit.

— Ne bougez pas, dit-il, je vais essayer de tirer cela au clair.

Il s'approcha de Rogers, qui semblait ne pas s'apercevoir de sa présence. Le précepteur tenait un crayon et reproduisait une écriture inconnue, tracée sur du parchemin. Rogers avait l'air d'une personne vivante.

— Que faites-vous là, Rogers ? demanda Martins.

Rogers ne répondit rien, et ne parut même pas entendre la voix du docteur ; ce dernier posa doucement la main sur son ha-

bit. Il ne sentit aucune résistance, mais au même moment Rogers se déroba rapidement vers la porte.

Les inspecteurs coururent pour lui barrer le chemin, il passa entre eux et disparut. On entendit aussitôt Jim, le garçon de bureau, pousser un cri aigu.

Les policiers sortirent en toute hâte. Ils trouvèrent Jim gémissant dans l'escalier, assis sur la première marche.

— Avez-vous vu passer quelqu'un ?

— Oui, il courait si vite que j'ai voulu lui demander des explications. Il m'a bousculé… je suis tombé. J'ai le pied cassé, pour sûr.

Jim fut embarqué dans un fiacre et reconduit chez lui.

Les autres revinrent au bureau.

— Encore un accident bizarre, dit Smith avec préoccupation. Cette fois-ci, le jeune voleur en est la cause certaine.

— Quelle heure est-il exactement ? demanda Martins.

— Cinq heures vingt.

— Il faut noter l'heure. Que pensez-vous de tout cela, messieurs les inspecteurs ?

— Nous croyons qu'Edward Rogers était ici, qu'il est sorti très rapidement et très habilement, mais qu'il a été surpris par la rencontre inopinée du garçon de bureau et l'a renversé dans sa précipitation. N'a-t-il rien volé ?

Smith courut à la table où travaillait Rogers.

— Par Isis ! Il a emporté le manuscrit !

— En êtes-vous certain ?

— Certain.

— Où le placez-vous d'habitude ?

— Dans mon tiroir.

— Vérifiez avant de dénoncer Rogers ; il ne faut pas agir avec trop de hâte.

La vérification fut faite ; le manuscrit était à sa place.

— Je n'y comprends plus rien, gémit Smith, ce mesmérisme me rend fou.

— Un fait semble démontré : M. Rogers était ici, n'est-ce pas ? dit l'inspecteur Burke. Il a disparu subitement. Allons chez lui pour avoir des éclaircissements. Nous y trouverons Simpson. À ce soir, messieurs, à neuf heures.

En arrivant chez Rogers, Borne et Burke trouvèrent Simpson en train de causer avec le prévenu.

— Depuis quand est-il rentré ? demandèrent-ils.

— Quatre heures et demie sonnaient.

— C'est impossible !

— Heure vérifiée par moi. Je m'impatientais à l'attendre et je venais de regarder l'heure quand je l'ai appréhendé. À ce moment, la demie sonnait à Saint-Paul.

— Mais il était au musée à 5 h. 20 !

— Cela n'est pas possible, camarade. Je suis sûr de mon heure, et d'ailleurs plusieurs personnes nous ont vu rentrer ensemble, la logeuse entr'autres.

Une rapide enquête confirma l'exactitude des dires de Simpson.

Il en résultait cette chose surprenante que Rogers était en même temps chez lui et au Museum — constatation qui rendit fort perplexes les trois inspecteurs de Scotland Yard.

Yavait-il deux Rogers pareils l'un à l'autre, comme deux jumeaux, et habillés de même ? Cela compliquait la question, car il fallait arrêter celui qui causait des dégâts au musée et non l'autre.

Yavait-il eu hallucination ? Dans ce cas, Smith, Martins, Burns et Burke avaient pris une ombre pour la réalité. Mais alors comment une ombre avait-elle pu bousculer Jim et le faire tomber ?

Enfin Rogers possédait-il le don d'ubiquité ? Cette hypothèse parut absurde aux policiers ; cependant ils se sentaient gênés en y pensant, tant les récits de Smith contenaient de choses étonnantes.

Ce savant homme parlait de mesmérisme. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Par extraordinaire, la veillée fut calme. À neuf heures, les inspecteurs et le docteur Martins rejoignirent Smith ; la conversation roula sur l'inexplicable événement de la journée, et le docteur Martins y trouva la confirmation de sa théorie sur l'hallucination. Il se demandait comment Rogers pouvait provoquer de pareilles illusions à distance. Il n'attacha qu'une médiocre impor-

tance à un détail qui semble au contraire en avoir beaucoup. Le voici :

Arrêté à quatre Heures et demie, Rogers était monté dans sa chambre avec Simpson. Subitement, il s'était endormi de cinq heures à cinq heures et demie environ ; l'heure n'a pu être fixée avec une précision plus grande.

Rogers passa la nuit en prison. Il avait inutilement protesté de son innocence ; il fut remis en liberté le lendemain, sur le rapport des inspecteurs qui avaient constaté visuellement sa présence au Museum, le coupable ne pouvant être Rogers et devant être un sosie.

Ce jour-là, Rogers entra dans la gloire en sortant de prison.

Le Zeitschrift, de Blitzenberger, arrivait à Londres, avec le premier mémoire du jeune homme sur les monuments littéraires et épigraphiques hittites. Ce mémoire était si long et si important, que la revue y avait consacré un numéro spécial.

L'alphabet hittite, sa valeur phonétique, la grammaire et le vocabulaire du langage ancien des Khêtas y étaient clairement exposés. Cette découverte eut un immense retentissement ; la société asiatique de Londres se réunissait à cette date, et le mémoire de Rogers fit l'objet unique des conversations et des communications.

Le document principal sur lequel s'appuyait le mémoire était le manuscrit hittite annexé à la momie LVII bis. De longs passages en étaient traduits et révélaient le sens général du livre qui était consacré à la magie. Des vérifications sommaires faites par les linguistes de la société asiatique confirmaient d'une manière

éclatante les hypothèses de Rogers, qui fut élu par acclamations membre d'honneur de l'illustre société.

Smith faillit avoir une attaque d'apoplexie. Il assistait à la séance, et voulut s'opposer à la nomination du nouveau membre d'honneur, mais il fut seul de son avis et un collègue malveillant attribua l'animosité de l'égyptologue à la correction savante que Rogers lui avait infligée en rectifiant certaines erreurs commises par le Smith susnommé.

La nouvelle de la grande découverte, qui mettait Rogers au rang des Champollion, des Lepsius, des Petrie, des Maspero, des Ebers et des grands initiateurs de l'archéologie orientale, fut propagée par les journaux : des articles rapidement composés et payés à prix d'or aux membres de la société asiatique, exposèrent les résultats des recherches de la nouvelle illustration scientifique anglaise. Rogers, à peine rentré chez lui, dut subir dix-sept interviews ; il fut photographié dix-neuf fois et cinématographié trois fois.

Les joies humaines ressemblent aux bonbons du nouvel an. Ceux-ci contiennent le germe funeste des embarras gastriques, la potentialité des tisanes et des purgatifs, la joie des hommes contient de même le germe des ennuis futurs.

Il en fut ainsi pour Rogers. Sa gloire excita la jalousie de Smith déjà un peu fêlé et l'affection languissante d'Effie, ce qui irrita la sensible Nefert-thi, et des inconvénients graves résultèrent de cette double action psychologique.

J'exposerai d'abord le cas de Smith, dont la science psychiatrique s'est longuement occupée. On est d'accord pour reconnaître que le moral de l'égyptologue avait été fortement secoué ;

les inexplicables événements dont il a été le témoin et la victime, les pertes subies par ses collections, la préférence donnée par le monde savant aux traductions de Rogers avaient agi sur son cerveau. Il désignait la force occulte qui la persécutait sous le nom vague de mesmérisme diabolique.

Comment fut-il mis en relations avec le mage Tait ? On suppose que ce spirite vint le voir à l'occasion de la brochure qu'il préparait sur la « médiumnité de la momie LVII bis ». Il raconta à Smith des choses tout à fait merveilleuses et prétendit posséder une puissance occulte capable de mettre à la raison les esprits les plus rétifs, et les fantômes les plus récalcitrants.

Il intéressa Smith, qui lui demanda de venir la nuit suivante au Museum.

Tait était un homme de haute taille, avec une longue barbe et de longs cheveux. Il voulut demeurer seul dans la salle III. Quand il en sortit, au bout d'une grande heure, il était blême. Il ne fournit aucune explication sur ce qu'il avait fait.

— Vous êtes en présence d'une force très redoutable, dit-il simplement à Smith. Je me déclare incapable d'entamer la lutte avec l'entité qui vous tourmente. Peut-être, si elle était seule, pourrais-je essayer de l'amener à la raison. Mais elle est assistée d'un homme dont la puissance dépasse la sienne, bien qu'il ne s'en doute pas !

» Si j'ai un conseil à vous donner, c'est celui-ci : débarrassez-vous sans tarder de cette momie. Elle n'est pas méchante, mais elle veut sa liberté.

— Et si je la lui refuse ?

— Le Museum brillera. Au reste, voici les propres paroles de Nefert-thi :

» — Fais savoir à ceux de qui cela dépend, ma volonté immuable, apprends-leur que de terribles infortunes les frapperont s'ils résistent à cette volonté.

» Sache que tous les accidents qui sont survenus ici sont l'effet de ma puissance Je ne puis emporter ma momie, mais je puis vous contraindre à la rendre à qui je veux.

» Si dans trois jours on n'a pas restitué ma momie à Edward Rogers, le Museum sera la proie des flammes »

Malheureusement pour Smith, il n'écouta pas les sages avis de M. Archibald Tait. Quand une intelligence est déjà assez affaiblie pour avoir recours aux charlatans, elle devient insensible à ceux qui s'expriment avec modération, hostile à ceux qui s'opposent à ses secrets desseins.

Trois jours plus tard, la momie était encore derrière sa vitrine, mais... un incendie se déclara inopinément dans la salle III, entraînant des pertes irréparables.

Smith en éprouva une telle commotion qu'il eut un accès de fièvre chaude et dut passer un mois, dans un asile, à recevoir des douches sévères.

Son successeur n'eut rien de plus pressé que de provoquer le refus de la donation de lord Charing. La paix et la tranquillité valaient mieux que toutes les momies.

Le comtéme de Charing ne voulait à aucun prix de sa redoutable trouvaille ; il la donna à Rogers, qui fit transporter Nefert-

thi dans son appartement, où habitait provisoirement la gloire.

Il était accablé d'invitations à dîner, et la tendre Effie se ressouvenait avec une admirable fidélité qu'il devait l'épouser, lui en ayant fait la promesse un soir, dans le bateau à vapeur qui les ramenait d'une excursion à Greenwich.

Et Martins crevait de jalousie et de rage.

15

Il semble que les demoiselles égyptiennes du temps d'Aménophis IV et les demoiselles anglaises du temps de notre George V soient très différentes. Il n'en est rien. Dès qu'on gratte la minuscule couche superficielle ajoutée à l'âme de celles-ci par trente petits siècles, elles n'ont pas fait de sensibles progrès et ont toujours une notion exclusive, personnelle et intolérante de l'amour ; de plus, elles confondent l'amour avec bien d'autres choses. Ceci est spécialement à l'usage des demoiselles modernes.

Effie Dermott nous en offre la preuve manifeste. Son amour pour Edward Rogers était une petite affection bien sage, bien tranquille, attendant patiemment le moment où le précepteur pourrait commuer sa peine légère de fiancé en celle beaucoup plus grave d'époux.

Elle envisageait même sans appréhension l'éventualité d'un mariage avec un autre, dans le cas où la maturité nuptiale de Rogers se ferait trop attendre.

Cette patience et ce sang-froid disparurent au moment où Rogers commença les travaux qui devaient le mener à la gloire. Ils furent remplacés par une plus active sympathie, et celle-ci devint une affection exigeante et pressée après la découverte de l'explication des textes hittites.

Effie s'ouvrit à sa mère : Mrs. Dermott n'avait pas été insensible à la gloire de son neveu et aux 500 livres d'honoraires qu'avait valus à ce neveu le Lexicon linguæ aegyptiacæ.

Elle calculait qu'à raison de deux dictionnaires par an, son neveu pourrait donner le bien-être à sa femme et même la richesse, pour peu qu'il poussât l'amour du travail jusqu'à faire cinq ou six lexicons égyptiens par an. Femme de goûts simples, elle aimait les calculs simples comme elle.

On décida de profiter de l'élection du jeune savant comme membre d'honneur de la Société asiatique, pour l'inviter à dîner ; on le réconcilierait avec sa mère qui serait également conviée, ainsi que le docteur Martins.

Effie écrivit à son cousin une lettre particulièrement affectueuse pour lui transmettre l'invitation de ses parents.

Ce même jour on avait apporté chez Rogers la caisse contenant la momie et ses biens mobiliers. On avait installé le tout dans le petit salon qui précédait sa chambre. Vers le soir, le double, ou khà, de la princesse, apparut au jeune homme et manifesta une vive satisfaction.

La fatale lettre d'Effie arriva vers sept heures. Rogers était au restaurant et il avait laissé sa compagne seule, si je puis employer un pareil langage en parlant de la momie et de son ombre. Quand

il rentra, vers neuf heures, Nefert-thi était assise dans un fauteuil et paraissait de fort méchante humeur.

Elle tenait, à la main la lettre d'Effie, la pressait dans ses doigts crispés et fronçait ses noirs sourcils sur ses yeux sombres où pétillaient des étincelles.

— La barbare te poursuit, Améni ! Elle t'écrit de venir prendre un repas chez elle, auprès de son père et de sa mère ; je te défends d'y aller.

— Mais tu n'y songes pas. Nefert-thi ! Je ne puis refuser l'invitation de mon oncle.

— Tu n'iras pas ; je te le défends.

— Réfléchis, ma bien-aimée, je manquerais de respect à ma mère et à mes parents. Tu me demandes une chose à laquelle je ne puis consentir.

Quoiqu'elle ne fût qu'une ombre, Nefert-thi frappa du pied avec impatience.

— Je ne veux pas que tu ailles retrouver cette petite étrangère, qui s'imagine avoir des droits sur toi.

Rogers était fort ennuyé de l'exigence imprévue de la momie. Il ne pouvait, sans offenser sa mère, son oncle Amos, sa tante Jacinthe et sa cousine Effie refuser le dîner de famille donné en son honneur. Il essaya de persuader l'Égyptienne.

— Chère Nefert-thi, je t'en supplie, laisse-moi accomplir ce devoir. Je le jure, tu m'entends, je te jure que je n'aime que toi !

Il s'agenouilla gentiment devant la jolie païenne, mais il ne la toucha pas, sachant très bien qu'il la réduirait aussitôt en vapeur invisible.

Nefert-thi eut alors recours à un moyen généralement irrésistible ; elle leva ses beaux yeux sur Rogers, et le jeune amoureux s'aperçut que des gouttelettes claires comme des perles de cristal se suspendaient aux longs cils de soie.

— Ne pleure pas, ma bien-aimée ; tes larmes me font mal.

— C'est que je ne suis qu'une ombre impalpable, Améni ! Je sens mon infériorité à ce point de vue. La jeune barbare est vivante, sa chair est gonflée de sang rouge et sa peau blanche se tend sans rides sur ses os.

» Tandis que moi je suis moins que le zéphyr qui courbe les tiges de lotus !

— Mais puisque je n'aime que toi !

— Sans doute, tu m'aimes, Améni ; mais comment résisteras-tu aux caresses de cette fille, puisque je ne puis offrir à tes lèvres qu'un simulacre de lèvres, alors qu'elle te présentera la fraîcheur réelle de sa bouche ? Ah ! si j'avais eu le temps de reprendre mon corps vivant et jeune, ma beauté ne craindrait pas la sienne !

— Tu es pour moi la seule femme désirée !

Nefert-thi sécha ses larmes, un joli sourire éclaira sa figure brune, et elle appuya la main sur la tête de Rogers.

— Alors tu n'iras pas, Améni ?

Les femmes, même lorsqu'elles sont déduites à l'état de spectre, semblent conserver l'entêtement délicieux de leur sexe volontaire.

Rogers n'avait aucune connaissance pratique de la psychologie féminine ; ce qui eût semblé parfaitement naturel à un homme expérimenté, lui parut la marque d'une obstination condamnable.

— Tu n'es pas raisonnable, dit-il avec une pointe d'humeur, tu me demandes l'impossible.

— Eh bien ! vas-y ! vas-y ! mais que Shekmet te fasse mourir, toi, et tous ces barbares !

Rogers ne savait quelle contenance prendre. Jusqu'ici, ses relations avec Nefert-thi avaient conservé un caractère plus intellectuel que passionné. La momie, ou son double, s'était montrée, sans doute, tendre et caressante, mais elle avait surtout témoigné de l'empressement à instruire son amoureux.

Elle n'avait manifesté la violence africaine de ses sentiments qu'en maltraitant l'innocente Effie ; toutefois, Rogers n'avait pas été le témoin de cette scène véhémente et brutale. Le désespoir et la fureur de Nefert-thi lui parurent en conséquence extraordinaires.

— Nefert-thi, voyons ! Sois raisonnable.

— Non ! tu n'es qu'un ingrat. Je te déteste ! Je regrette de t'avoir appris toutes les choses qui t'ont rendu illustre ! Je regrette de t'avoir montré mon amour ! Va-t'en ! Tu me fais horreur !

Et l'Égyptienne disparut brusquement, elle alla sans doute s'abriter dans sa momie, car elle poussa toute la nuit des gémissements qui empêchèrent Rogers de dormir ; son insomnie lui parut d'autant plus cruelle qu'il se désespérait d'avoir fait de la peine à sa chère Nefert-thi.

Le lendemain de la discussion, à sept heures du soir, la momie boudait encore et avait repris ses gémissements, dès que l'ombre était venue. Cela irritait Rogers, qui avait inutilement supplié Nefert-thi de se montrer, de causer avec lui et d'entendre raison.

L'Égyptienne s'obstinant dans sa rigueur, avait refusé d'apparaître et s'était conduite exactement comme une enfant gâtée aux caprices de laquelle on résiste.

Àsept heures et demie, Rogers partit pour aller au dîner de famille que le Rev. Amos Dermott donnait en son honneur. Il était préoccupé, pensait uniquement à Nefert-thi, et se reprochait d'avoir tenu bon. De tristes pressentiments roulaient leurs nuages noirs dans son esprit inquiet. Hélas ! ils étaient semblables aux lourds cumulus qui annoncent l'ouragan prochain.

Mrs. Rogers accueillait son fils comme si elle eût oublié les paroles sévères qu'elle lui avait naguère adressées. Le Rev. Amos Dermott et sa femme furent cordiaux. Effie fut presque tendre.

— Heureux de vous recevoir, mon neveu ! s'écria le clergyman. J'ai vu avec plaisir que vous aviez trouvé le moyen de lire une langue encore inconnue.

— Oui, oncle Amos, mais je n'y ai pas eu grand mal.

— Vraiment ? dit Mrs. Dermott.

— Oui, tante Jacintha, on m'a aidé.

Mr. Dermott se hâta de changer le cours de la conversation.

— Nous n'attendons plus que votre vieil ami, le docteur Martins.

Rogers fronça les sourcils. Il en voulait à Martins à cause des souvenirs qu'il avait gardés, comme de rêves, de sa visite nocturne et accidentée dans les salles égyptiennes du Museum.

Rogers alla s'asseoir à côté de sa mère ; Effie se plaça près de lui et prit part à leur conversation. Enfin Martins arriva, il se mordit les lèvres en voyant Effie familièrement assise auprès de Rogers, qu'il salua d'un ton ironique.

— Ah ! vous voilà Rogers, mon vieux ! Vous vous mettez maintenant à dénicher de vieilles langues oubliées dans les galetas de l'histoire ?

— Oui, Martins, mais cela ne doit pas vous intéresser beaucoup.

— Vous savez, mon cher linguiste, que vous m'intéressez à d'autres points de vue.

Rogers ne répondit pas, et Amos Dermott reprit son rôle de tampon.

— Quelles nouvelles de lord Charing et de sa famille, docteur ?

— Ils sont bien ; enchantés surtout d'être débarrassés de leur momie.

Martins décidément n'avait aucun tact.

On annonça le dîner : il se passa sans encombre, grâce à l'intervention de Mrs. Dermott, qui accapara Martins, ce qui acheva de le mettre de mauvaise humeur.

Car Effie faisait positivement les yeux doux à cette canaille de Rogers ! Elle lui parlait bas, se montrait prévenante et veillait à ce que son verre de sherry fût toujours plein. Ce spectacle contribuait à exaspérer le docteur qui conservait l'espoir de remplacer son ami dans le cœur de la gentille Effie.

De retour au salon, miss Dermott, envers qui le jeune savant avait été d'une amabilité distraite, se résolut à le mettre au pied du mur.

— À quoi songez-vous donc ? dit-elle ; vous avez l'air d'être dans la lune.

Poussé par son vilain sentiment de jalousie, Martins s'était rapproché des deux jeunes gens.

— Vous demandez à quoi il songe ? interrogea-t-il sans souci des convenances, à sa momie, parbleu !

L'intervention du docteur Martins mit fin à la rêverie du jeune homme, qui prit soudain conscience de la situation ; il se rendit compte de la portée des attentions d'Effie. Il était réellement engagé avec elle. Ses engagements étaient écrits et aucun tribunal n'aurait hésité à lui infliger une forte indemnité pour rupture de promesse de mariage.

Et cependant il ne pouvait sérieusement penser à épouser sa cousine, maintenant qu'il connaissait Nefert-thi et qu'il avait goûté dans des rêves étranges la douceur de ses baisers.

Les circonstances étaient cruelles pour l'honnête garçon. Il ne voulait pas faire le moindre chagrin à sa cousine, qu'il aimait bien ; mais il ne pouvait pourtant l'épouser la tête et le cœur pleins d'une autre image, chimérique peut-être, mais qu'il chérissait uniquement.

Et il ressassait ces choses si contradictoirement affligeantes.

— Il est à cent lieues de nous, miss Dermott ! Il est sans doute dans quelque temple égyptien, avec l'ombre de sa momie !

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire, Martins ?

— Cela m'intéresse énormément, mon cher Rogers, comme je vous l'ai dit tout à l'heure. Cela m'intéresse… médicalement.

— Vous me portez sur les nerfs, Martins ; mêlez-vous de ce qui vous regarde, mon bonhomme.

— Votre santé me regarde, mon vieux, et je constate avec peine que vous n'avez pas suivi mes conseils.

— Vous m'embêtez !

— Rudoyer le médecin est un des symptômes les plus connus de la maladie qui vous pend au nez. Laissez-là votre hittite et faites une saison dans les montagnes.

— Laissez-nous, Martins, pour l'amour de Dieu, ou je vous mets mon pied quelque part.

— Bien, mon ami, Bien ! Je vais vous prescrire une potion calmante.

Dès que Martins eut été rejoindre à la table de bridge Mrs. Rogers et les parents d'Effie Dermott, celle-ci reprit :

— Puisque nous sommes en mesure de fixer la date de notre mariage, ne pensez-vous pas qu'il convient de choisir le jour dès à présent ?

— Mais, Effie… laissez-moi réfléchir…

— Vous n'êtes guère aimable, mon cousin…

— Eh bien, là, franchement ! Effie, ma chère, je ne me sens pas digne d'être votre mari… Je craindrais de ne pas vous rendre heureuse…

— Chassez cette crainte. Edward, je suis persuadée que vous ferez un excellent mari.

— Non vraiment ! je serai un mauvais mari.

— Pas du tout ! Je vous connais assez pour être complètement rassurée. Répondez à ma question. Quand notre mariage ?

— Très sincèrement, je ne puis pas me marier avec vous.

— Pourquoi cela ? dit la jeune fille offensée.

— Parce que… parce que… eh bien, parce que j'en aime une autre…

— Et qui donc ? Votre momie peut-être ? fit miss Dermott sur le ton d'ironie méprisante qui convenait aux circonstances.

— Elle-même, ma chère cousine.

Effie se mit à fondre en larmes. Sa mère, qui la surveillait du coin de l'œil, fut tellement impressionnée par le chagrin de sa fille qu'elle coupa toutes les cartes maîtresses de son partenaire.

Elle vint ensuite auprès des jeunes gens ; Effie avait son mouchoir sur les yeux et Rogers l'air bête, selon l'expression concise du docteur Martins.

— Qu'avez-vous fait à Effie, Edward ? dit vivement tante Jacintha.

— Oh ! mère ! Il ne veut pas se marier avec moi ! gémit Effie.

— Amos ! Margaret ! s'écria Mrs. Dermott en s'adressant à son mari et à sa belle-sœur, entendez-vous ce que dit Effie ? Ce vilain garçon ne veut plus l'épouser ! Il refuse sans motif !

— Il m'a dit qu'il aimait la momie, mère !

Mrs. Rogers s'était approchée, et avait entendu.

— Quoi ! mon fils ! Avez-vous encore cette folie diabolique dans la tête ? Allez-vous faire à Effie l'injure de lui manquer de parole ?

— Mère, je ne voudrais pas lui causer de la peine, mais… en ce moment, dans les circonstances actuelles…

— Edward, mon garçon, cela est très grave. Vous offensez non seulement Effie, mais sa mère et moi, barytonna le clergyman.

— Et moi-même, mon fils, ajouta sévèrement Mrs. Rogers. Si vous aviez écouté mes conseils, vous ne seriez pas devenu la proie du démon !

Rogers, qui ne voulait pas céder, mais qui redoutait de dire une parole blessante, se leva brusquement, s'excusa en balbutiant des mots inintelligibles, et prit la porte.

Il revint rapidement chez lui et entra dans son appartement ; tout heureux de se rapprocher de Nefert-thi, il espérait que son accès de jalousie serait passé, et qu'elle se montrerait joyeuse d'apprendre, si elle ne la connaissait déjà, sa rupture avec Effie.

Il traversa son petit salon, sans allumer l'électricité et ouvrit la porte de sa chambre. Son cœur battait, sa main tremblait, et il éprouvait les effets désordonnés de l'amour dans l'incohérence de ses pensées, dans l'agitation de ses systèmes nerveux, respiratoire et circulatoire.

Peut-être Nefert-thi était-elle déjà là, gracieuse apparition, délicate forme de lumière, messagère de joie ; Rogers jeta un rapide regard dans la chambre obscure : l'Égyptienne n'y était pas !

Il revint dans le salon, dont le sarcophage était l'ornement le plus précieux. Il tourna le commutateur…

Était-ce une illusion ? Non ! La place où devait se trouver le sarcophage était vide. Il fit des perquisitions complètes dans l'appartement : le cercueil, la momie et ses bijoux avaient disparu.

Il se précipita comme un fou chez sa logeuse. La bonne dame dormait. Aux appels frénétiques de Rogers, elle se leva, croyant que le feu était dans la maison ; elle se vêtit toutefois décemment, la pudeur étant chez elle plus forte que l'instinct de la conservation, à cause de l'habitude ancienne et de l'exercice répété de cette vertu digne de respect.

— Qu'y a-t-il ? demanda Mrs. Townshend en montrant sa figure coiffée d'un bonnet de nuit dans l'entre-bâillement de la porte.

— Ma momie ! mistress Townshend.

— Eh. bien quoi ? Votre momie ?

— Elle a disparu !

— Disparu ! Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Volée !...

— Volée, monsieur Rogers ! Vous n'y pensez pas ! On ne vole pas chez moi...

— Volée, Mrs. Townshend ! volée, vous dis-je.

— Allez tout de suite au bureau de police.

— Vous n'avez rien entendu ?

— Rien absolument.

Rogers, sortit sans pardessus et sans chapeau, il se mit à courir vers le bureau de police, rencontra deux agents, leur fit sa déclaration.

Conduit par eux au poste, il la renouvela devant le fonctionnaire compétent qui refusa d'aller faire au milieu de la nuit les constatations légales et les remit au lendemain.

Je n'ai pas besoin de dire au lecteur que le jeune orientaliste ne se coucha pas. Je dois à la vérité d'ajouter qu'il donna des signes du plus violent désespoir.

Rogers avait perdu Nefert-thi ! La lumineuse présence de la jolie Égyptienne ne viendrait plus éclairer sa vie, réchauffer son cœur, donner des forces à son intelligence.

Encore Rogers ne pensait-il guère à ses travaux scientifiques ni à l'aide que lui prêtait l'ombre, il n'était sensible qu'à la perte

cruelle dont son cœur était frappé.

Je surprendrais beaucoup le lecteur intelligent et réfléchi si je lui affirmais que l'enquête de la police donna d'excellents résultats. Je ne me permettrai pas dans un récit où je m'efforce de ne pas imposer à sa crédulité des efforts difficiles, de lui dire des choses par trop invraisemblables.

Non, malgré mon respect pour la police, malgré mon admiration en général pour le courage et le dévouement de tous les agents et mon estime en particulier pour ceux que je connais, le souci de la vérité m'oblige à confesser que la Sûreté ne vit que du feu dans le vol de la momie.

On constata que le précieux objet, avec tous ses accessoires, avait dû être enlevé :

1 Entre dix heures et dix heures et demie du soir ;

2 Par deux ou plusieurs personnes ;

3 À l'aide de fausses clefs ;

4 Dans une maison habitée, et enfin que :

5 Ce coffre avait dû être descendu par la fenêtre.

La précision de ces constatations causa une grande satisfaction à l'autorité qui les considéra comme un succès véritable, l'identité des voleurs et la reprise de l'objet volé étant choses secondaires.

Et Rogers resta seul.

Son désespoir était navrant. Le coup qui le frappait était si imprévu, si soudain, si cruel pour son imagination amoureuse, qu'il

demeura plusieurs jours sans pouvoir réunir ses idées.

Il ne mangeait plus et ne dormait plus, ruminant sans cesse dans son esprit désolé le souvenir des heures exquises passées dans l'intimité de l'ombre, et l'amer regret de leur disparition.

Plus rien ne réussissait à Rogers, il était incapable de travailler, et il dut renoncer à écrire, pour le moment, les différents articles qui lui avaient été commandés.

En même temps ses économies, déjà entamées, furent englouties dans une catastrophe financière ; il avait cru bien faire en prenant des actions d'une société fondée pour l'exploitation des mines d'émeraudes de la baie d'Hudson ; cette société fut mise en faillite.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis la mystérieuse disparition de Nefert-thi que Rogers se trouvait dans la plus complète misère ; il ne pouvait exercer une profession manuelle et devait conserver son rang social.

Il chercha une situation, et sur le conseil d'un ami, il offrit ses services à l'école Primrose : le directeur de cet établissement ne put l'engager comme professeur de conversation en hittite ou en égyptien ancien, mais l'agréa en qualité de professeur d'anglais.

Pour rien au monde, il n'aurait consenti à solliciter des secours de sa mère irritée où de sa famille offensée. Il acceptait la lutte qu'engageait la malechance contre lui, résolu à ne pas plier devant elle, à opposer son énergie intelligente à la force brutale des choses, et déterminé à en triompher avec Nefert-thi retrouvée, ou à succomber dans la bataille sans amener son pavillon cloué au mât.

Il fallait d'abord vivre, et la vie intelligente n'était possible que grâce aux appointements que lui offrait l'école Primrose.

Il dut quitter Londres, ayant été attaché à l'école de Paris, où M. Primrose pensait qu'un orientaliste en renom serait un élément de prestige, ce qui est utile dans l'aimable capitale de nos voisins d'outre-Manche.

Et l'amoureux désolé de l'Égyptienne arriva un matin à Paris, avec ses hardes, son estomac creux et ses idées noires.

Il n'emportait qu'un trésor apparent, le manuscrit hittite, mais il avait en lui d'autres trésors cachés, plus précieux encore : sa jeunesse, sœur de l'espoir, et son énergie, mère du succès.

Il alla loger dans un hôtel réservé aux étudiants pauvres, en plein quartier latin, près de l'Odéon, ami des poètes et du Luxembourg, où s'abrite la sagesse de la nation française, et il commença aussitôt ses leçons.

Dans la détente forcée de son intelligence, qui travaillait par routine, comme un cheval attelé à un manège de pompe, Rogers reprenait conscience de sa force latente, et les leçons de Nefertthi, troublées par la douleur des premiers jours, revenaient à sa mémoire.

Le jeune, homme médita les paroles de l'Égyptienne. Comment avait-elle brusquement cessé de se manifester à lui ? Deux causes étaient également acceptables pour expliquer ce malheur. Ou elle ne voulait plus le revoir, ou elle ne pouvait plus se mettre en rapports avec lui.

Il écarta résolument la première hypothèse. Il avait foi en la demoiselle égyptienne, or la foi ne se raisonne pas, elle s'impose

à notre conscience comme une donnée indiscutable ; elle est l'œuvre du sentiment qui nous domine et non du jugement qui est dirigé par notre raison.

Donc, puisque Nefert-thi ne pouvait plus venir vers Rogers, il devait aller vers elle, à l'aide de ces procédés mystérieux qu'elle avait commencé à lui révéler, mais il savait que ces procédés étaient périlleux.

La jolie magicienne immatérielle lui avait souvent répété ses conseils de prudence : « Ne t'aventure pas sans moi dans le royaume des ombres, il est plein de dangers terribles. »

Et Rogers, déterminé à retrouver Nefert-thi, ne voulait, parcourir ce royaume semé de chausse-trapes qu'avec la certitude de pouvoir déjouer toutes les embûches. Son éducation mystique était assez avancée pour qu'il pût savoir que le danger était réel, bien qu'il n'en connût pas exactement la nature.

Un guide, par conséquent, était nécessaire à son inexpérience : ce guide, il le trouverait à Paris. La capitale de la sceptique France n'était-elle pas l'asile préféré de tous les représentants les plus autorisés de la magie moderne : spirites, thaumaturges ou initiés de haut grade ? C'est à ces gens-là que Rogers résolut de demander la science qui lui manquait.

Mais comment se renseigner ? Il parlait encore assez mal le français et n'avait à Paris aucune relation ; il vivait dans l'isolement et dans la mélancolie ; il ne sortait jamais le soir, sauf pour aller donner des leçons à l'école, et une fois rentré, il se consacrait à l'étude du manuscrit hittite.

Ce manuscrit avait pour lui un attrait extraordinaire : car Rogers avait l'intuition qu'il contenait la révélation des secrets qu'il cherchait à deviner, mais le voile dont l'auteur anonyme avait entouré ses idées demeurait impénétrable.

Le pauvre garçon avait beau pâlir des nuits entières sur son manuscrit ; privé de l'aide précieuse de sa chère princesse, il n'aboutissait à rien.

Son cœur était en proie à un navrement infini ; il l'appelait dans le silence nocturne ; il la conjurait de reparaître, de renouer le lien, la douce chaîne de leurs existences. Peine perdue, Nefertthi ne répondait pas !

16

Un matin, comme Rogers sortait de sa chambre, il se heurta contre un grand jeune homme pâle et mince, qu'il avait déjà rencontré plusieurs fois, et qu'il savait être son voisin de mansarde.

Ce jeune homme avait une physionomie intelligente et fine. Blond, imberbe, il paraissait tout au plus vingt-cinq ans. Sa mise était celle d'un étudiant pauvre.

D'ordinaire il se contentait de saluer silencieusement l'Anglais ; mais cette fois, debout sur le palier, il semblait guetter sa sortie.

— Pardon, monsieur, fit poliment Rogers en se découvrant.

L'autre ne s'effaça pas. Il rendit le salut, et dit :

— Je voudrais vous parler. J'ai quelque chose à vous apprendre, quelque chose qui vous intéressera, je crois.

— C'est que je suis pressé.

— Autorisez-moi à vous accompagner. Nous causerons chemin faisant. Ainsi vous ne perdrez pas une minute, et vous saurez ce que vous devez savoir.

Intrigué, Rogers examina plus attentivement celui qui lui parlait. Son air de franchise le rassura.

— Soit, monsieur !

— Permettez d'abord que je me présente. Louis Pierron, bijoutier de profession, actuellement sans travail et brouillé avec sa famille.

L'Anglais eut un vague sourire en répondant.

— Edward Rogers, professeur d'anglais à l'école Primrose. Beaucoup de travail, mais très peu d'argent. Je suis aussi brouillé avec ma famille… Curieux rapprochement, n'est-ce pas ?

— Je passe la plupart de mes soirées chez moi… Je veille fort tard, vous aussi. Les cloisons sont minces et…

— Et ? répéta Rogers.

— Et je vous entends… Vous avez de la peine… Vous la manifestez à voix haute… Surtout ne m'en veuillez pas de paraître vous épier. Je vous assure que je n'y mets aucune indiscrétion.

» Si je vous parle aujourd'hui, c'est qu'il le faut, il le faut absolument. »

L'Anglais convint en hochant la tête :

— Je reconnais, j'avoue que ma situation est très triste…

— Laissons de côté les choses, matérielles. Je sais ce qui vous fait souffrir. Vous pleurez une… un être que vous avez perdu, et que vous voudriez retrouver.

Àces mots Rogers fit un haut-le-corps et s'arrêta net au milieu de la rue ; il demanda d'une voix altérée.

— Comment savez-vous cela ?

— Croyez-vous aux sciences occultes ?

— Jamais je ne m'en suis occupé.

— Vraiment ? Alors vous seriez dans l'ignorance des pouvoirs merveilleux que vous possédez ? C'est étrange, je n'y puis croire ! Je vous ai vu tout blanc, environné de lumière…

— Veuillez vous expliquer monsieur ; je ne comprends rien à vos paroles.

— J'ai toujours eu du goût pour le mystérieux ; une sorte d'attirance, de fascination invincible.

» Quelle chose surprenante que, doué comme vous l'êtes, vous n'ayez jamais cherché à utiliser vos dons.

— J'ignore en quoi ils consistent.

— Peut-être ne voulez-vous pas en convenir devant un étranger… Après tout cela vous regarde. Il suffit que j'accomplisse ma mission. Si je vous parais bizarre, ça ne fait rien, je suis sûr de

vous rendre service, car c'est pour vous rendre service que je vous ai abordé tout à l'heure.

— Vraiment ? Je me demande…

— Figurez-vous qu'après avoir bien étudié dans les livres, l'idée m'est venue de passer à la pratique. Je suis parvenu à des résultats assez intéressants. J'ai développé ma sensitivité, ma clairvoyance. Je peux psychométrer avec succès, et je fais à volonté des sorties en astral.

— Que signifie : sortie en astral ?

— Vous dégagez votre corps éthérique du corps physique et tandis que celui-ci repose comme mort dans votre chambre, l'esprit va où il veut, pénètre où il lui plaît.

» Il y a les sorties volontaires et les sorties faites en rêve. »

Le précepteur tressaillit. Il venait de se rappeler soudain ses voyages nocturnes au Museum, en compagnie de Nefert-thi. Comme elle le guidait avec sollicitude, comme elle poursuivait intelligemment son initiation !

— Quand je veux aller en astral, je prends soin, pour aider à mon dégagement et augmenter ma lucidité, de fumer une pipe de feuilles d'eucalyptus en mangeant six noix.

— Six noix ?

— Pas une de plus, pas une de moins. L'effet est prodigieux. La recette m'a été donnée par une vieille dame que j'ai connue à l'école hermétique dont je suis élève. Tout d'abord je la croyais timbrée ; mais un jour j'eus la curiosité d'essayer et… je continue.

» Maintenant j'en arrive à vous. Plusieurs nuits de suite, troublé par vos plaintes, je voulais frapper contre la cloison. Quelque chose, quoi ? je l'ignore, m'en a empêché. J'ai senti que je devais voir de moi-même ce que vous aviez, et qu'il fallait chercher.

» Alors hier au soir, après m'être préparé par un jeûne de vingt-quatre heures — ce qui, vu l'état de mes finances, ne m'a pas fait réaliser de grosses économies — hier donc, j'effectuai une « sortie en astral ».

» J'ai traversé le mur qui sépare nos deux mansardes, je vous ai vu en proie à un cauchemar pénible ; j'ai vu votre double errant dans l'espace à la recherche de quelqu'un. »

D'un mouvement impulsif, Rogers saisit le bras de son compagnon.

— Vous dites ?

— Je répète que j'ai vu votre double errant à la recherche de quelqu'un. Ce quelqu'un est une femme… Morte ? Vivante ? On ne m'a pas permis de le savoir.

» Quand je me suis trouvé de l'autre côté, près de votre double, une voix m'a dit : « Aide-le à redescendre et aide-le à retrouver celle qu'il a perdue. »

» Et je vous ai soutenu, et nous sommes revenus ensemble auprès de votre corps. Il y avait de grosses larmes figées sur vos joues pâles.

» Au moment de la réintégration, j'aperçus, à demi dissimulée derrière un brouillard de vapeurs rougeâtres, une femme qui vous tendait les bras d'un geste désespéré. Elle semblait prison-

nière. Quelque chose l'empêche de revenir vers vous, et cependant elle vous appelle… il faut que vous la retrouviez, il le faut.

» Et la même voix m'a dit : « Répète-lui tout cela demain. » J'obéis. J'obéis parce que j'ai conscience d'accomplir un acte nécessaire. Jugez-moi maintenant comme il vous plaira.

— Monsieur, murmura Rogers, tellement ému qu'il en désapprenait le français et devait chercher ses mots, monsieur, je ne saurais assez vous remercier. Tout ce que vous venez de me dire est exact.

» En effet, j'ai perdu une créature adorable et adorée… Mes efforts pour la retrouver, pour la revoir sont restés vains jusqu'à ce jour. Elle était ma joie et ma chance. Avec elle sont parties ma joie et ma chance.

» Si vous pouviez véritablement m'aider… ah ! si vous pouviez, que de reconnaissance ! »

— Je ferai l'impossible pour cela, n'en doutez pas.

On arrivait devant l'école Primrose. Louis Pierron ajouta :

— N'avez-vous rien d'elle ?

— Non… Si, si, s'écria-t-il, se souvenant tout à coup du manuscrit hittite qui si longtemps avait dormi sur la dépouille de sa chère princesse, si, je possède un objet très précieux…

— Eh bien, voulez-vous que je vous donne ce soir une séance de psychométrie 7 Les actes sont préférables aux paroles. De longues explications ne vaudront pas une démonstration pratique.

» Peut-être avec cet objet trouverai-je le conducteur qui doit vous mener jusqu'à « elle ».

Rogers accepta d'enthousiasme, cela va sans dire. Les deux voisins prirent rendez-vous pour le soir, à sept heures, dans un petit café de la rue Saint-Jacques.

Et le jeune Anglais donna ses leçons avec une ardeur inaccoutumée. Il semblait galvanisé. Ses élèves ne reconnaissaient plus en lui le professeur taciturne et morose des jours précédents. C'est que, bien petite et bien faible, mais brillante néanmoins, une lueur éclairait sa nuit. Il ne se débattait plus au milieu de ténèbres visqueuses, il avait un flambeau. L'espérance le visitait et son découragement de naguère était dissipé.

Inutile de dire que Rogers fut exact au rendez-vous. Assis devant un grand verre d'eau glacée, Louis Pierron l'attendait. Il expliqua que pour être plus clairvoyant, mieux valait s'abstenir d'aliments et de boissons fermentées.

Il y avait chez le précepteur un vieux fauteuil Voltaire de faux acajou et de reps autrefois grenat qui, après avoir connu les honneurs des chambres du premier étage, s'était insensiblement vu reléguer jusqu'aux combles,

C'est dans ce fauteuil que Pierron s'installa après leur léger repas. L'Anglais mit entre ses mains le manuscrit hittite.

— Bien, ne m'interrogez que quand j'aurai commencé à voir. Peut-être même ne sera-t-il pas nécessaire que vous m'interrogiez. Je vais me concentrer un moment jusqu'à ce qu'une vision se précise. Si la vision était fausse, interrompez-moi. Est-ce compris ?

— C'est compris.

Le Parisien ferma les yeux et s'accota dans le fauteuil, comme s'il voulait faire un somme. Il pressait dans ses mains croisées le papyrus ; de temps à autre, une sorte de frisson le parcourait. Il crispait ses doigts, il pétrissait fortement le manuscrit en pinçant les lèvres ; son nez, qui était long et mince, semblait s'allonger encore. Sa pâleur uniforme lui donnait l'apparence d'une cire.

Le silence se prolongea quelques instants, enfin sans faire un geste, sans ouvrir les yeux, le jeune homme se mit à parler. Les mots étaient articulés péniblement, la voix restait sans inflexion, et Rogers, qui prêtait l'oreille avec l'avidité que l'on devine, Rogers entendit ce qui suit :

— Oh ! oh ! comme on me fait aller loin ! Je vois des palmiers, des dunes de sable, des villes dont les habitants ont la peau bronzée, et portent des robes. Il y a des rayures sur l'étoffe de ces robes.

» Quelle lumière, quel soleil ! Ce n'est pas l'Asie, pourtant… On me montre un A… je sens que c'est le nom de la contrée.

» Atlantide ?… Non, les Atlantes étaient rouges… Alors, Afrique ? Oui, c'est cela : Afrique, je suis en Afrique !

» Ah ! mon Dieu ! du sang ! une femme que l'on égorge… j'ai peur… Maintenant je suis dans la nuit… on dirait une cave… il y a des peintures sur les murailles, et au milieu de la cave, un cercueil…

» C'est là-dedans qu'était l'objet que vous m'avez donné… il se rapporte à une femme… celle que j'ai vu égorger. Le fil conducteur n'est pas assez long, je puis bien remonter dans le passé,

mais il m'est impossible d'aller dans l'avenir jusqu'à elle… je la sens, je la devine, je ne la vois pas…

— Alors vous ne pouvez rien me dire, ni me donner aucun conseil ?

— Attendez un peu !

Le jeune homme parut s'enfoncer plus profondément dans sa méditation. Puis il parla, toujours de la même voix lointaine.

— J'ai la sensation qu'une femme doit vous conduire auprès de cette morte.

» Tâchez de me comprendre, car je ne me souviendrai plus de ce que je vous aurai dit. C'est une… une vivante qui vous guidera jusqu'à l'autre…

— Comment la découvrir ?

— Je ne sais pas. Il faut chercher… il faut avoir beaucoup de patience et de persévérance… ne vous laissez rebuter par aucune déception. On a voulu, pour empêcher l'accomplissement d'une œuvre que je ne puis distinguer, vous séparer à jamais de celle… de celle… que vous aimez…

— Qui, on ?

— Des forces, des forces puissantes et malfaisantes. Mais il existe sur terre une créature qui renouera le lien. Elle seule en est capable.

» Je m'épuise, assez ! Retirez la chose de mes mains pour que je ne sente plus l'influence. Puis laissez-moi revenir de moi-même. »

Rogers fit ce qu'on lui demandait. Il prit le papyrus ; Pierron tressaillit. Au bout de peu de temps, il ouvrit les yeux, sa figure redevint vivante, et de son accent ordinaire il interrogea :

— Est-ce que j'ai pu voir quelque chose ?

— Oui, seulement je me trouve plus embarrassé et plus perplexe qu'auparavant peut-être.

— Comment cela ?

— Parce que je ne parviens pas à démêler le sens caché de vos conseils.

Jusqu'alors, Rogers n'avait voulu livrer à âme qui vive son secret ; mais à cette heure, captivé par le jeune ouvrier, mis en confiance, il dégonfla son cœur trop lourd, et raconta dans tous ses détails l'histoire de la momie jusqu'au moment tragique de la séparation.

— Tout cela est très grave, dit Pierron, et je ne me sens pas de taille à supprimer les obstacles dont vous êtes entouré.

» Je ne suis qu'un novice, un humble étudiant en occultisme, et j'ignore beaucoup de choses. Mais j'ai le grand désir de vous être utile.

— Merci. Malheureusement, vous le reconnaissez vous-même, les difficultés sont énormes. Comment faire pour vaincre les forces hostiles ? Comment faire surtout pour rencontrer celle qui doit me conduire jusqu'à Nefert-thi ?

— Rien ne prouve que je ne me sois pas trompé. Il me semble que vous devriez d'abord vous entourer de conseils plus autorisés que les miens.

» Je connais un homme qui pourra peut-être vous tirer d'affaire. C'est un bouquiniste du quai Malaquais. Si vous voulez, nous irons le voir demain. »

Rogers accepta, et le lendemain, à l'heure fixée, ils se retrouvaient devant la boutique du libraire.

Sur les planches brutes s'alignaient des ouvrages neufs portant des titres bizarres, à terre gisaient des ballots de brochures et de revues, bleues, vertes, roses, revues d'astrologie, d'hermétisme, de spiritisme, de cosmogonie occulte dont Balaruc était l'éditeur et qui ne devaient pas, d'après la quantité de « bouillons », être lues par un nombreux public.

Àce jeu, Balaruc ne s'enrichissait guère. Il vivotait chichement de la vente des vieux livres occultes dont sa bibliothèque était abondamment fournie.

Tous les collectionneurs d'éditions princeps, tous les fervents bouquinistes du quartier des Écoles fréquentent assidûment sa maison, puisent dans ses « réserves », fouillent parmi les anciennes reliures et y font parfois de précieuses trouvailles.

Balaruc est un vieillard jovial, ami de ses clients, qui s'attardent volontiers chez lui en d'interminables causeries, car sous ses dehors simples, il cache un homme très savant que l'on peut consulter avec fruit sur les sujets les plus divers.

Pierron entra en habitué de la maison, il présenta son camarade et la conversation prit bientôt une tournure intéressante pour le jeune Anglais, car elle roula sur l'occultisme.

Le vieux libraire savait beaucoup de choses : il intéressa Rogers par l'exposé de ses théories sur la vie, la mort, la réincarna-

tion à laquelle il croyait fermement.

— M. Rogers désire vous demander quelque chose, déclara Pierron lorsqu'il vit que Balaruc et l'Anglais sympathisaient.

— De quoi s'agit-il ?

Edward raconta son histoire, et tout en l'écoutant le vieillard posait sur son interlocuteur ce regard étrange qu'il avait parfois lorsque son esprit voyait plus clairement que ses yeux.

— Je ne puis aujourd'hui vous dire que ceci : attendez… attendez que sonne l'heure favorable. Cette épreuve était nécessaire, mais elle va finir, je le sens.

» Revenez, il faut que je tâche de bien comprendre. »

Rogers devint un des fidèles de Balaruc, et ce fut ainsi que le hasard ou la cause inconnue qu'il représente pour nous, se chargea de mettre Edward en présence de celle dont dépendait sa destinée.

Un soir, en pénétrant chez le vieux bouquiniste, il vit une jeune femme brune, mince et pale qui feuilletait des livres devant la grande table encombrée. Au bruit que fit l'arrivant elle se retourna… et Rogers sentit que l'inévitable venait au-devant de lui.

La boutique de Balaruc, quoique sombre, lui parut soudainement illuminée comme pour une fête.

Car cette femme qu'il venait de reconnaître d'un regard, c'était Magda… c'était celle qu'il avait rencontrée un jour à Londres, devant la momie de Nefert-thi.

C'était celle qui devait venir et c'était aussi Nefert-thi, une Nefert-thi moderne, vêtue comme une élégante personne du XX siècle, car cette belle jeune fille inconnue ressemblait étonnamment à la princesse pharaonique.

Rogers n'analysa pas ces choses en détail, elles se présentèrent à son esprit soudainement ; il les devina, il en eut l'intuition foudroyante dans l'instant même où, incliné très bas, il saluait la jeune femme.

Celle-ci semblait aussi émue qu'Edward. Une impulsion douce et violente lui fit tendre la main à Rogers comme si elle retrouvait en lui une ancienne connaissance.

— Vous habitez donc Paris ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, depuis plusieurs mois. Daignez permettre que je me présente.

Il se nomma, il déclina ses qualités. Une expression de joyeuse surprise se peignit sur les traits purs de Magda.

— M. Edward Rogers l'orientaliste, c'est vous ?... Mon père sera ravi de vous recevoir, car il s'intéresse passionnément à l'histoire d'Égypte. Il a lu votre grand ouvrage, il en est enthousiaste.

Et dans un léger rire la jeune fille ajouta :

— Continuons les formalités nécessaires. À mon tour de me présenter. Je suis Magda Roberty, je vis seule avec mon père qui s'occupe fort d'archéologie...

Comme si elle se fût aperçue seulement alors de la bizarrerie de leur situation, Magda poursuivit en enveloppant le jeune

homme de son regard lumineux :

— La vie est singulière, n'est-ce pas ? Elle ménage à chacun de nous, au moment le plus inattendu, d'étranges surprises.

» Nous nous sommes vus deux ou trois fois dans un endroit public, nous avons échangé quelques paroles à peine… Ce même hasard nous remet en présence ici, et il semble que nous sommes déjà de vieux amis. »

Quelle influence occulte subissait donc la sérieuse Magda pour qu'elle osât s'exprimer de la sorte, elle si fière et si réservée ? Rogers était mis presque pauvrement, n'ayant gardé que quelques vestiges de son élégance passée ; il avait cependant l'air d'un gentleman ; n'importe, si M. Roberty eût été présent, quelle surprise attristée n'eût-il point ressentie ?

Rogers d'ailleurs se conduisait avec la même inconséquence que Magda. Sur-le-champ, il accepta son invitation de passer la soirée du surlendemain à l'hôtel Roberty. Il mit la jeune fille en voiture, lui baisa la main, et resta debout sur le trottoir tant que l'auto n'eut pas disparu.

Accotée dans un angle de la limousine, Magda se ressaisissait péniblement ; on eût dit que les vapeurs de l'ivresse bizarre à laquelle elle venait de céder se dissipaient peu à peu.

Elle se rappela les paroles imprudentes prononcées, l'impulsion irrésistible, l'invitation faite… Et à qui ? à un inconnu ! Quelle aberration ! quelle folie ! Qu'allait dire son père ?

Heureusement, le nom du jeune égyptologue était familier à M. Roberty. Il ne verrait dans l'acte inconsidéré de Magda qu'un accès de spontanéité juvénile, le désir d'être agréable à son cher

père en lui faisant connaître de près l'auteur du Lexicon linguæ ægyptiacæ.

Et puis, et puis… quoi que pensât M. Roberty, quelques remontrances qu'il pût adresser à sa fille, le mal, si mal y avait, était réparable. On recevrait une fois ce jeune homme et s'il ne plaisait pas au savant, on en serait quitte pour ne pas renouveler l'invitation.

Pendant que Magda réfléchissait de la sorte, l'auto gagnait la demeure paternelle. M. Roberty travaillait encore. Il posa sa plume en voyant entrer la chère enfant qui vint l'embrasser.

— As-tu trouvé le livre que je désire Magda ?

— Oui, père, chez Balaruc, quai Malaquais. Une très vieille édition en fort bon état. On livrera demain matin. Mais que je te dise qui j'ai rencontré là-bas. Le jeune homme de Londres, tu sais bien ?

Le savant parut chercher sans succès dans sa mémoire.

— Quel jeune homme de Londres ?

— Celui qui m'a parlé avec un air si drôle et qui… au British Museum, devant la fameuse momie… Te souviens-tu comme je fus étonnée de ses façons ?

Magda se garda bien d'ajouter quelle impression persistante et pleine de trouble elle avait conservée de ce bel Anglais et qu'il avait occupé son esprit au point de la faire aller consulter à son sujet un diseur de bonne aventure.

— Ah oui ! fit M. Roberty, une espèce de fou.

— Mais non, père… rétorqua vivement la jeune fille, au contraire, c'est un des plus grands savants de notre époque et tu l'admires sans le connaître, c'est M. Edward Rogers, l'auteur du Lexicon.

— Pas possible ! Comment le sais-tu ?

— Il me l'a dit tout à l'heure chez Balaruc. Car, figure-toi, la chose est des plus amusantes, nous nous sommes salués et présentés nous-mêmes.

» Sachant combien tu admires son œuvre, j'ai pensé qu'il te serait agréable de causer avec M. Rogers, qui est vraiment un gentleman bien sympathique. Aussi je l'ai invité ; il viendra après-demain soir. »

Du coin de l'œil Magda examinait quelle figure faisait son père. Il laissa échapper un mouvement de surprise, mais ne parut pas contrarié. Bien, mieux il sourit en disant à sa fille :

— Voilà un trait qui m'étonne de ma sauvage Magda. D'ordinaire elle ne se lie pas avec cette facilité.

— En effet, père, mais l'invitation est partie sans que j'y songe, oui, ma foi, je n'ai réfléchi qu'ensuite, il était trop tard. Alors je me suis dit qu'une mauvaise soirée est somme toute assez vite passée, et que si M Edward Rogers te déplaisait, nous en serions quittes pour ne pas récidiver.

Le savant baisa avec tendresse les cheveux noirs de sa fille.

— Je recevrai avec plaisir M. Edward Rogers, puisque tu l'as jugé digne d'être de nos amis ; j'ai pleine confiance en ton sentiment.

M. Roberty dit tout à coup a sa fille :

— J'ai une idée, Magda, je montrerai à M. Rogers la communication égyptienne obtenue par Mme Lalande. Il est plus ferré que moi, il verra si des fautes ont été commises ou si le langage est pur.

La jeune fille ébaucha un mouvement de protestation, elle rougit et ressentit un émoi singulier.

Une soudaine lueur éclairait les événements qui s'accomplissaient et qui jusqu'alors lui avaient paru incompréhensibles. Mais elle n'acheva pas le geste, car elle eut l'impression d'une fatalité contre laquelle la volonté humaine resterait impuissante.

Ce qui devait être serait… On l'avait avertie… L'être annoncé entrait dans sa destinée…les temps étaient venus.

Ce destin, quel serait-il ? Joyeux ou misérable ? Qu'importe, puisqu'elle ne pouvait le changer. Elle acceptait la vie, elle acceptait la peine, elle acceptait tout, sachant combien la lutte serait inutile.

17

Edward se présenta le surlendemain vers neuf heures du soir. M. Roberty et sa fille le reçurent dans la bibliothèque. Avec la cordiale simplicité qui lui était coutumière, le savant conquit aussitôt la sympathie du jeune Anglais. De même celui-ci fit la conquête du père de Magda par sa vaste érudition jointe à sa modestie.

Si bien que les heures passèrent, rapides comme des minutes, et qu'on se sépara à minuit, enchantés les uns des autres.

Naturellement le père de Magda pria l'Anglais de revenir. Et comme Rogers s'excusait, craignant de commettre une indiscrétion, M. Roberty insista avec tant de bonne grâce qu'Edward dut accepter. La semaine suivante il était invité à dîner.

Il n'avait pas fallu longtemps à M. Roberty, ainsi qu'à sa fille pour deviner, malgré la correction de sa mise — vestige des temps heureux — que Rogers était pauvre.

Du reste il n'en rougissait pas, et, prenant les devants, avait tenu à dire qu'il n'était plus qu'un simple professeur d'anglais à l'école Primrose, situation aussi modeste que précaire ; il avait dû l'accepter faute de mieux, en attendant que la chance revint.

Comme il prononça ce mot « chance » avec une intonation singulière, Magda leva sur Edward un regard surpris.

— Seriez-vous fataliste, monsieur ? interrogea-t-elle, croiriez-vous à la chance et à la malechance ?

— Oui, mademoiselle, et pour cause ! Je suis à cette heure victime d'une malechance persistante, j'ai vu le fruit de mes travaux perdus, ma carrière entravée par suite d'un concours de circonstances malheureuses, imputables à… la perte d'un objet qui était pour moi synonyme de bonheur et de réussite.

— Si j'osais vous demander ?

Rogers, sans se faire prier davantage, raconta que le destin s'acharnait sur lui depuis qu'on lui avait volé le cercueil contenant la momie d'une princesse égyptienne.

— The haunting mummy ! celle que nous avons vue ! et dont la presse des deux mondes s'est un moment préoccupée ?

— Oui, mademoiselle. Les phénomènes qu'elle a produits affirmaient sa volonté d'être enlevée du Museum, de ne plus servir de pâture à la curiosité malséante d'une foule de badauds.

— Voyons, voyons, jeune homme, intervint M. Roberty. Il y aurait eu, selon vous, de véritables manifestations ? Tout cela ne se bornerait point à des phénomènes d'autosuggestion pour les uns et d'hystérie pour les autres ?

— Nullement, monsieur, répliqua gravement Rogers. L'âme de Nefert-thi, pour des raisons d'elle seule connues, veut que sa dépouille terrestre soit ramenée sur le sol natal et qu'on la dépose dans sa sépulture profanée pour l'y laisser dormir éternellement. (Cette explication semblait à Rogers très simple à la fois et plus aisément acceptable que la vraie.)

» C'est moi qu'elle a choisi comme l'instrument de la réparation exigée, c'est à moi que lord Charing a fait cadeau du cercueil et de la momie, lorsque la direction du Museum refusa cette donation.

» À ce moment la chance me favorisait, le succès venait à moi comme l'eau d'une source généreuse, mais un jour la momie me fut volée… Malgré mes efforts et ceux de la police on ne put découvrir les malfaiteurs. Qu'advint-il ? Je perdis ma petite fortune, j'eus des dissentiments graves avec ma famille, un autre précepteur avait pris ma place chez lord Charing, bref, je connus presque la misère et je vis depuis six mois à Paris, gagnant bien juste de quoi ne pas mourir de faim.

» Il en sera ainsi tant que je n'aurai pas retrouvé la dépouille de Nefert-thi.

— Comment expliquez-vous que cette momie soit néfaste à tout le monde et bénéfique pour vous ?

— Le plus simplement du monde, monsieur. J'ai une mission à remplir envers Nefert-thi.

Le savant enveloppa Rogers d'un regard perplexe. Mais il n'osa manifester ses impressions. Quant à Magda, elle demeurait silencieuse ; assise dans un angle obscur de la bibliothèque, elle s'absorbait en des méditations sans fin.

Lorsque l'heure fut venue pour Edward de prendre congé et que M. Roberty se retrouva seul avec sa fille, celle-ci lui dit :

— Je pense, cher père, que nous ferons bien de ne pas montrer à M. Rogers cette communication égyptienne obtenue par Mme Lalande. Il y verrait, étant données ses convictions, un lien étroit entre son aventure et notre rapprochement

» Enfin je commence à m'expliquer le langage nébuleux du messager anonyme… Il prévoyait sans doute les malheurs dont serait frappé Ce jeune homme et annonçait que mon intervention devrait lui apporter l'aide nécessaire. »

Prenant dans un tiroir la feuille par lui conservée, Roberty relut à voix haute :

« Jeune fille, je t'ai reconnue, ton heure va sonner, prépare-toi. Ta destinée marche devant tes pas, tu ne peux la voir encore, mais le flambeau brillera bientôt.

» Sois docile sur le chemin sur lequel va jaillir la lumière. »

— Tu vois, père, l'indication est nette. De même que M. Rogers doit ramener à sa sépulture le corps de la princesse Neferthi, de même je devais venir en aide à ce jeune homme afin qu'il puisse accomplir sa mission.

» Ce n'est point par hasard qu'il a été placé de nouveau en ma présence. Je suis prête !

— Quel ton grave et solennel ! Tu jouerais ta propre existence que tu ne serais pas plus sérieuse !

Magda s'étonnait elle-même, intérieurement, d'avoir ainsi parlé. Mais elle n'avoua rien de ses secrètes pensées. Elle se contenta de dire :

— J'aiderai M. Rogers sans blesser sa susceptibilité. Tu postules une mission en Égypte pour y effectuer des recherches archéologiques et nécessairement je t'accompagnerai.

» La connaissance de l'égyptien me sera très utile. Je prierai M. Rogers de me donner des leçons et… tu les payeras en conséquence. Voilà pour le présent. Ensuite nous verrons. »

Le savant accepta. Il écrivit dès le lendemain à Edward, et trois jours plus tard le jeune professeur donnait à Magda sa première leçon.

Afin de ne pas le déranger dans la journée, on le recevait le soir. Il dînait avec ses nouveaux amis, puis la soirée était employée mi-partie au travail, mi-partie en conversations intéressantes.

Àl'instigation de sa fille, M. Roberty pensait sérieusement s'attacher le jeune égyptologue en qualité de secrétaire ; toutefois,

avant de formuler des offres précises, il attendait un peu : il ne fallait pas non plus avoir l'air de se jeter à sa tête !

La leçon fut interrompue un soir par l'intempestive arrivée d'un vieux médecin, grand ami du père de Magda.

Le docteur Fréjus remplissait les loisirs que lui laissait sa profession par des recherches d'un ordre particulièrement captivant.

Ayant fréquenté de nombreux groupes spirites et pratiqué lui-même quantité d'expériences, non en homme convaincu, mais en chercheur, impartial, il s'était rendu compte que toute créature douée de facultés d'ordre psychique, autrement dit, tout médium en puissance de phénomènes supranormaux porte une marque spéciale : une ou plusieurs taches apparaissent nettement dans l'iris.

C'est ainsi que le médecin, après les lieux communs obligatoires, se trouva ramené au sujet qui lui tenait à cœur.

Il parla d'une femme avec laquelle il faisait des études intéressantes et qui portait du côté gauche de la pupille trois superbes points noirs en forme de triangle.

De là à vouloir examiner les yeux de Rogers il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Sous la vive lueur d'une lampe électrique que tenait Magda, le docteur Fréjus examina longuement les prunelles du jeune homme.

— Oh ! oh ! s'exclama-t-il avec une satisfaction évidente, voilà les plus beaux signes qu'il m'ait été donné de voir jusqu'à ce jour. L'iris gauche porte quatre points ronds dessinant une patte de crapaud, les signes classiques de la médianité.

Comme il parlait en tenant les mains de Rogers et en le regardant fixement, celui-ci frissonna tout à coup et battit des paupières pour finir par fermer les yeux et se renverser sur le dossier de son fauteuil.

— Ah bah ! dit le médecin, il s'est endormi. Ce doit être un sujet d'une sensibilité étonnante.

Il fit quelques passes, les bras de Rogers devenus plus pesants s'abandonnèrent sur ses genoux. Préoccupé de savoir si le sommeil magnétique était profond, le docteur Fréjus piqua la main de Rogers ; il approcha de sa peau le feu de son cigare, l'autre ne bougea pas ; il lui souleva les paupières et s'aperçut que la pupille n'était plus visible, l'œil était complètement révulsé.

Magda et son père suivaient avec un intérêt très vif ces diverses expériences.

— Si vous essayiez de l'interroger, docteur ? insinua la jeune fille.

— Je veux bien.

Et il posa la question traditionnelle :

— Dormez-vous ?

Après quelques sons vagues et inarticulés, Edward finit par dire :

— Oui, je dors !

— Consentez-vous à me répondre ?

— Cela dépend de ce que vous me demanderez.

— Oh ! rien d'indiscret rassurez-vous ! Je désire seulement savoir comment vous vous sentez, et où vous êtes.

— Je suis bien, j'ai l'impression d'être au-dessus de mon corps et de me balancer comme si j'étais suspendu à un fil. Je voudrais… je devrais m'en aller plus loin, mais ce n'est pas vous qui pourrez m'aider.

— Qui donc ?

« Qui ?… » Rogers parut chercher un moment. Il pencha la tête comme s'il écoutait une voix perceptible à ses sens seuls, puis il approuva et dit tout haut :

— Elle… Magda. J'ai besoin de son influence ; c'est elle seule qui pourra renouer le lien et me permettre d'arriver où il faut que j'aille.

— Me permettez-vous de vous interroger là-dessus ?

— Vous désirez savoir où je veux aller ?

— En effet.

— Je vais vous le dire. Vous le répéterez à Magda. Je pressens, dans l'état où je me trouve, que si elle y consent elle me guidera vers l'objet de mes recherches.

» Qu'elle m'endorme et me commande de me souvenir au réveil de ce que j'aurai fait et vu.

— Pourquoi Mlle Roberty et non une autre personne ?… Moi, par exemple ?

— Parce que… impossible de vous le révéler. Destinée, prédestination… Réveillez-moi.

Cela ne faisait pas l'affaire du docteur, qui eût donné beaucoup pour continuer l'aventure. Mais, homme consciencieux avant tout, il se résigne, puisqu'il le fallait.

Bientôt Rogers reprenait possession de lui-même et on lui racontait ce qui venait de se passer.

— Que Mlle Roberty m'endorme ! pria-t-il, du moins… si elle daigne y consentir.

La jeune fille paraissait un peu gênée.

— Si cela doit vous être utile, je suis prête. Mais je n'ai aucune expérience de ces phénomènes et je redoute quelque imprudence capable de vous rendre malade, monsieur Rogers.

» Endormir ne suffit pas. Il faut savoir réveiller, dégager complètement.

— Il faut surtout, dit le docteur Fréjus, une complète possession de soi et un calme absolu. D'après ce que je crois comprendre, il s'agit d'une chose qui vous tient fort à cœur, monsieur.

» Si, vous y consentez, j'assisterai Mlle Magda de ma présence, de ma présence uniquement, et ce, afin d'apaiser ses scrupules. Je vous promets de rester à côté de M. Roberty, de ne pas prononcer une syllabe et d'être aussi immobile qu'un roc.

— Comme cela, je veux bien, fit Magda.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain soir, qui était un samedi. Rogers et le médecin quittèrent ensemble l'avenue du Trocadéro, laissant Magda fortement préoccupée.

Afin de se préparer mieux à l'expérience grave qu'il allait tenter, Rogers passa la journée sans prendre d'autre nourriture qu'un peu de lait. Il s'abstint aussi de fumer.

Dès huit heures et demie, le lendemain soir, il sonnait chez les Roberty.

On l'introduisit directement dans la bibliothèque, où l'attendaient le père, la fille et le docteur Fréjus. Sans perdre de temps, Rogers alla s'installer dans un confortable fauteuil. On éteignit plusieurs lampes, de façon à diminuer la lumière, puis Magda s'assit en face du jeune homme.

— Soyez calmes, très calmes, tous deux, recommanda le médecin.

— Oh ! ne craignez rien, dit Rogers, je suis aussi tranquille que possible.

— Moi j'ai un peu peur, je l'avoue, convint la jeune fille.

— Il ne faut pas. Vous réagiriez sur le sujet. Dites-vous que je suis là et qu'il n'arrivera aucun accident.

» Tenez les mains de M. Rogers, regardez-le droit dans les yeux, et pensez fortement que vous voulez qu'il s'extériorise et aille où il doit aller.

» Quand il dormira, laissez-le tranquille, jusqu'à ce que les prodromes du réveil se manifestent. Est-ce cela, monsieur ?

— Oui, il me semble…

Après quelques hésitations, Magda se rendit aux prières de Fréjus et aux conseils de son père, que la tentative intéressait vi-

vement. Elle s'assit devant Rogers, elle lui prit les mains.

Mlle Roberty avait déjà remarqué la sensation particulière qu'elle éprouvait quand elle touchait la main du professeur ; cette sensation était agréable, mais elle avait quelque chose de si étrange que la jeune fille redoutait de la ressentir.

Cette fois, impossible de l'éviter. À peine avait-elle touché les poignets de Rogers qu'elle s'imagina être transformée en une sorte de pile électrique chargée d'effluves puissants.

Un courant rapide parcourait son bras, en faisait tressaillir les muscles et semblait jaillir de tous les pores de sa main, de toutes les extrémités de ses doigts.

En même temps qu'elle croyait infuser ce courant dans les veines de l'Anglais, elle pensait chasser hors de son corps une substance subtile que remplaçait celle dont elle le saturait.

Les yeux du jeune homme se fermèrent bientôt, emprisonnant l'image de la jolie Magda. Mais cette image, qui palpitait dans l'esprit du professeur, sembla grandir.

Sa ressemblance avec Nefert-thi s'accusa, ses prunelles devinrent plus brillantes, plus énergiques, les bras firent un geste de commandement.

— Partez ! murmura la bouche volontaire.

Soudain Rogers se sentit devenir plus léger qu'un flocon de neige. Un brouillard lumineux l'entourait, au travers duquel il apercevait son corps affaissé dans le fauteuil, Magda lui tenant les mains, les assistants groupés autour d'eux dans une attitude recueillie et curieuse.

Un besoin irrésistible de déplacement s'empara de lui ; il vit une sorte de fil lumineux qui l'attirait comme une corde élastique, il ne résista pas et il partit, brusquement entraîné.

En un clin d'œil il avait franchi les maisons de Paris, les bois, les prairies, les rivières, d'autres villes plus petites, un bras de mer, des campagnes vertes et boisées, puis d'autres villes, enfin une cité immense : Londres !

Le fil lumineux l'attire encore, il sait que ce fil rejoint Nefert-thi au manuscrit qui a été enseveli avec elle et qu'il a pris soin de mettre sur son cœur ; il se laisse aller plus lentement, il reconnaît la Tamise, les quais, il s'engage dans une rue perpendiculaire au fleuve, pénètre dans une boutique dont les volets sont clos, gravit des escaliers, entre comme un souffle d'air dans un grenier, et là, assise sur son sarcophage, il aperçoit Nefert-thi…

— Enfin, tu es venu, Améni ! Mais prends garde ! Prononce les paroles sacrées qui feront autour de toi un rempart !… Je ne m'en souviens plus ! Je ne m'en souviens plus !

Au même moment il semble qu'une fumée asphyxiante remplit la pièce ; dans ces ténèbres visqueuses se meuvent des formes rampantes, des oiseaux monstrueux battent des ailes, des dragons jettent des flammes par leur bouche armée de dents crochues… Rogers ne connaît pas cependant la peur, il allonge ses bras en avant, il tend les doigts en un énergique effort de volonté, et de l'extrémité de ses phalanges raidies, des jets de feu jaillissent semblables à l'éclair qui foudroie.

Les animaux immondes s'enfuient alors, les ténèbres se dissipent et Nefert-thi, joyeuse, se lève, vient à lui… Il la saisit, la presse sur son cœur.

— Chère bien-aimée, je te retrouve enfin !

— Améni ! Améni ! tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert ! Maudite soit l'heure où j'ai douté de toi ! Mais te voici…

— Rien ne nous séparera désormais. Je reviendrai te chercher et je ne te quitterai plus. Comment as-tu disparu ?

— On m'a volée, Améni.

Et Nefert-thi fit le récit suivant, que mes informations particulières me permettent de compléter.

Il existe à Londres une société composée de gens fort respectables ayant l'apparence de membres honnêtes de la classe moyenne. Cette société est « la Dawson's Burglar's Society Ltd ».

Elle est au capital de mille actions de deux livres sterling ; inutile d'ajouter que ces actions sont inconnues au Stock Exchange.

La société est due à l'initiative intelligente et hardie de Bill Dawson, le célèbre cambrioleur.

Cet industriel a réussi à syndiquer les meilleurs rossignols et pinces monseigneur de Londres et du Royaume-Uni ; la société fondée par Dawson dispose de capitaux suffisants pour préparer les coups les plus hardis et les plus difficiles ; elle a de nombreux receleurs et des affiliés si bien placés qu'elle est en mesure d'écouler même les titres au porteur.

Dawson avait appris l'existence de la momie, la richesse de ses bijoux ainsi que leur valeur artistique et archéologique unique au monde.

Il sut que, rendue à lord Charing, elle avait été donnée au jeune orientaliste Rogers. Ce dernier demeurait dans une maison garnie ; Dawson se renseigna et vit qu'il serait facile de cambrioler la précieuse momie et ses annexes.

Un de ses affiliés loua un appartement au-dessus de celui du propriétaire de ces objets.

Le soir où Rogers alla dîner chez son oncle Amos, Dawson fut immédiatement prévenu.

Il vint avec une escouade de vigoureux et distingués gentlemen cambrioleurs, pénétra chez sa victime et emporta la momie.

Il décida prudemment de ne l'expédier aux États-Unis qu'après deux ou trois ans, quand l'attention publique serait distraite et le propriétaire habitué à sa perte. Il fallait de plus trouver un acquéreur capable du payer le prix considérable qu'exigerait Dawson, expert en antiquités.

L'Amérique du Nord était indiquée ; pour une pareille opération.

En attendant, Nefert-thi était demeurée prisonnière dans un grenier, n'ayant pour se consoler que le souvenir des heures de joie passées auprès d'Améni perdu.

Elle y avait pensé nuit et jour autant que l'on peut parler de jour et de nuit dans l'existence des ombres ; elle ne regrettait pas sa puissance évanouie, elle pleurait seulement l'ami dont elle était séparée.

Elle constatait les graves inconvénients de la jalousie, trop tard malheureusement, ainsi qu'il est coutume, cette mauvaise

passion avait dépouillé la jolie Égyptienne de son pouvoir occulte et l'avait livrée sans défense aux influences hostiles à sa résurrection.

Sa volonté ne se tendait plus vers la conquête de la force spirituelle, elle se consumait dans l'inutile désir, fils de l'amour malheureux.

L'amour n'est un élément générateur d'énergie qu'à la condition d'être soumis à la volonté ; dans le cas contraire il est une cause de faiblesse.

Or les femmes, aussi bien celles de l'Égypte d'Aménophis que celles de l'Angleterre du bon roi George, sont au fond dirigées par leurs sentiments et ne les dirigent pas.

Rogers, heureusement pour Nefert-thi, était mieux trempé. Il écouta le récit de sa bien-aimée, et sa résolution d'agir avec énergie et promptitude s'affermit.

— Je t'aime, Nefert-thi, mais le moment n'est pas venu encore où je pourrai m'abandonner à ma tendresse. Nos ennemis savent que je t'ai retrouvée, ils ne vont pas tarder à faire des efforts pour t'arracher à moi.

» Il faut que je rentre dans mon corps, mais demain, tu me reverras ; aie confiance.

— Prends garde ! les adversaires vont essayer d'empêcher ton retour vers ton corps. Sois prudent.

— Je ne les redoute plus. Attends-moi avec patience.

Rogers attira l'ombre plus près de lui. Il entoura ses épaules du cercle de ses bras et lui baisa longuement les lèvres.

Il voulut ensuite revenir, mais le fil qu'il avait suivi à l'aller semblait avoir disparu ; il ne se troubla pas, il fixa sa volonté vers le but qu'il se proposait, et il se sentit projeté comme un boulet de canon.

Il traversa, avec la rapidité de l'éclair, des choses monstrueuses, des êtres hideux, des murailles qui semblaient infranchissables ; sa volonté tendue était toute-puissante ; en un clin d'œil il rentrait dans son corps et reprenait sa conscience ordinaire ; il s'éveilla, poussa un soupir…

Son extase avait duré plus d'une heure ; il était resté immobile, et Magda avait senti la peau tiède du jeune Anglais devenir peu à peu glacée, tandis que sa respiration se ralentissait.

Elle ne put retenir une exclamation de joie en voyant la poitrine du professeur se gonfler pour une aspiration profonde et sa joue se colorer de rose.

— Dieu ! que j'ai été inquiète !

Elle eut honte de la vivacité qu'elle avait mise dans ces mots et rougit.

Le jeune Anglais la regarda attentivement, une sorte de confusion obnubilait son esprit, et il ne savait pas s'il voyait Mlle Roberty ou Nefert-thi, tant leur ressemblance lui paraissait extraordinaire : c'était la même profondeur du regard, le même éclat noir des yeux, les mêmes lèvres rouges.

Il se rendit peu à peu compte de son illusion, mais avant que la lumière eût éclairé son esprit, il avait déjà parlé, comme si sa voix eût été commandée par une autre volonté que la sienne.

— Oui, Nefert-thi, prends patience ; bientôt nous serons réunis…

» Oh ! pardon, mademoiselle, je suis encore troublé par les choses que j'ai vues dans le sommeil… Je vous confondais avec la momie… que je quitte.

— Vous l'avez enfin trouvée ! s'exclama M. Roberty.

— Oui, monsieur, il faut que je parte demain à la première heure pour Londres…

Lorsque l'Anglais fut complètement remis de son voyage astral, Magda sonna pour le thé, et tout en le servant, tandis que le médecin causait avec Edward, elle appela M. Roberty.

— Écoute, père, je crains que M. Rogers ne possède pas la somme nécessaire, à son déplacement. Tu devrais la lui offrir sans froisser sa délicatesse.

— Tu as raison, Magda, toujours raison. Voilà une bonne pensée, et elle ne m'était pas venue. Je vais arranger ça.

La jeune fille apporta une tasse de thé au médecin et le chambra dans un coin de la bibliothèque. Pendant ce temps, M. Roberty prenait le bras de Rogers et lui disait en confidence :

— Ainsi vous partez demain… Vous ne ferez qu'aller et venir. Vous êtes certain de retrouver votre précieuse momie ?

— Absolument certain, monsieur.

— Vraiment, je suis curieux de voir comment l'aventure tournera ! Mais je me demande si vous n'allez pas avoir quelques difficultés pour aller à Londres ?

S'il aurait des difficultés ! Rogers ne pensait qu'à cela. Il touchait 150 francs par mois à l'école Primrose et ne possédait pas la moindre économie. Il était résolu à vendre sa montre, bien qu'il y tint beaucoup car elle lui venait de son père défunt.

Mais il subordonnait tout à son désir de retrouver l'Égyptienne.

Il devina la sollicitude affectueuse de son interlocuteur et lui répondit avec franchise.

— Hélas ! oui, monsieur, j'aurai quelques difficultés à partir pour Londres.

— Difficultés matérielles ?

— Parfaitement.

— Voulez-vous me permettre de vous aider à les vaincre ? Si vous acceptiez ma participation à votre entreprise de rescousse, je serais très heureux de m'y associer.

— J'accepterai un prêt, monsieur, quoique je ne puisse vous dire quand je pourrai m'acquitter envers vous.

» Si je retrouve la momie, je mourrai de faim plutôt que de vendre la moindre chose lui appartenant Toutefois, avec elle, le succès reviendra, surtout quand la mission dont elle m'a chargé sera remplie.

» Si je ne réussis pas, je vous la léguerai par testament.

— Nous avons le temps de songer à cela. Aurez-vous assez avec 500 francs ?

— Oui, monsieur, et soyez remercié de votre générosité.

L'express du lendemain amenait Rogers à Londres. Son premier soin fut de courir à Scotland Yard.

— Je sais où est la momie qui m'a été

volée, dit-il à l'inspecteur qui le reçut.

— En vérité ?

— Oui, monsieur. Si vous le voulez bien, nous irons la chercher tout de suite.

Rogers donna l'adresse de l'antiquaire. En entendant cette adresse, l'inspecteur asséna un coup de poing sur son bureau.

— Par Jupiter ! Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper ?

— Certain.

L'inspecteur se leva avec promptitude, saisit le téléphone et commanda quatre agents résolus, ainsi qu'une automobile.

— Venez, dit-il à Rogers ; si vous ne vous trompez pas, vous nous aurez rendu grand service. Cet antiquaire nous est signalé depuis longtemps comme le principal receleur de la bande Dawson.

» Mais pourquoi diable Dawson a-t-il été voler une momie ? Elle est donc bien précieuse ?

— Elle a sur elle pour plus de quatre mille guinées de bijoux.

— Tout s'explique ! Allons vite.

L'automobile emporta rapidement l'inspecteur, Rogers et les agents. Il était six heures du soir environ, mais il faisait grand

jour. L'antiquaire ne manifesta aucun trouble en voyant la descente de police qui se faisait chez lui.

— Monsieur Rogers ici présent assure que vous détenez une momie qui lui a été volée.

— Non, monsieur.

— Cette momie, dit Rogers est dans un grenier, sous des toiles, des papiers et un tas d'objets hors d'usage.

— C'est la première nouvelle que j'en ai.

— Consentez-vous à une perquisition ?

— Je pourrais refuser, mais puisque vous y tenez, faites !

Sans hésitation, Rogers grimpa au grenier, courut vers un tas de choses innommables, jeta à droite et à gauche des toiles d'emballage, des vieux papiers, des tapis en loques.

Quelques souris s'échappèrent en criant, de grosses araignées s'enfuirent, une poussière âcre s'éleva dans la pièce mal éclairée.

— Voici la momie, dit enfin Rogers, en montrant le cercueil enluminé.

— C'est elle ! avoua Tompkins stupéfait.

— De qui la tenez-vous ?

— De monsieur, dit l'antiquaire en montrant Rogers.

— De moi ? Menteur !

Et le professeur revint sur Tompkins, dardant sur lui un regard effrayant.

— Non, de Dawson ! de Dawson ! hurla Tompkins épouvanté. Reprenez cette damnée momie et cessez de me regarder.

… Et le lendemain, à neuf heures, Rogers mort de fatigue, mais l'esprit allégé, réintégrait Paris en compagnie de sa chère princesse.

Avec elle revint la chance.

Sous la pression de l'opinion publique, le gouvernement britannique lui offrit une situation avantageuse dans un établissement d'enseignement supérieur ; Rogers, qui ne voulait pas aliéner sa liberté, refusa, mais il demanda et obtint des fonds pour opérer des recherches archéologiques en Égypte. Un crédit de 1 000 livres lui fut alloué.

Il avait mis Magda et son père au courant des offres qui lui étaient faites par le Board of Education. M. Roberty lui conseillait d'accepter la chaire qui lui était proposée ; Magda, plus hardie que son père, obéissant aussi peut-être à des sentiments moins facilement avouables, approuva le refus de son professeur d'égyptien ; elle battit des mains quand elle sut que la mission sollicitée par Rogers lui était accordée.

M. Roberty qui préparait, de son côté, une exploration des ruines de la vallée du Nil, proposa à Rogers de se joindre à lui ; sur un regard de Magda, le jeune Anglais accepta, et vers la fin d'octobre, il s'embarquait avec M. Roberty, sa fille et la momie. Une courte traversée les conduisit à Alexandrie et de là au village fellah d'El-Amarna, qui étale ses maisons de pisé surmontées de terrasses plates, et ses bouquets de grêles palmiers près des ruines dévastées de l'antique Khounaten.

18

Une extraordinaire impression avait envahi l'âme du jeune Anglais dès qu'il avait respiré l'air de la vallée du Nil ; un monde d'images bizarres se présentait à sa pensée, et il ne savait pas s'il voyait des choses nouvelles ou des choses anciennes, qui ne ressemblaient plus à ce qu'elles étaient jadis.

Il avait hâte de se trouver au milieu des ruines, en face du passé qui l'étreignait. Alexandrie, le Caire et les Pyramides lui causèrent une insurmontable tristesse, les Pyramides surtout, que la barbarie a dépouillées presque complètement de leur revêtement de pierres polies. Il s'imaginait revoir dans leur vieillesse des gens qu'il avait autrefois connus jeunes et pleins de fraîcheur.

À El-Amarna, il loua la maison d'un paysan aisé, il put disposer de quatre pièces qui ouvraient sur une petite cour intérieure et de hangars faits de terre et de roseaux. Dans les hangars, il abriterait ses trouvailles et celles de M. Roberty ; trois pièces serviraient de chambre à coucher, une quatrième de salon, où les Européens pourraient se réunir, prendre leurs repas et travailler.

Ainsi Rogers s'installa dans le voisinage de la ville où avait vécu Nefert-thi ; il en contempla le site, sur la rive droite du Nil, dans le cirque de hautes collines rocheuses qui l'entoure.

La splendeur de la ville du soleil avait disparu, et ses ruines éparses se voyaient à peine. Seules des routes bordées de trottoirs en pierres, quelques bornes, des amoncellements de sable marquaient l'emplacement de l'antique cité. Sa vie éphémère avait duré moins d'un demi-siècle, et l'abandon des rois avait été suivi de l'abandon des hommes.

La paix éternelle était descendue sur la ville morte, endormant jusqu'à son souvenir ; mais la vie avait succédé à la mort comme le jour succède à la nuit.

Les végétaux poussaient leurs racines dans la poussière des œuvres humaines et la brique s'était transformée en une terre nourricière où vivaient les arbres élevés, les maigres arbustes et les petites plantes que l'été précoce dessèche et brûle.

Jamais la double existence de Rogers n'avait été aussi intense ; à peine l'obscurité venue, Nefert-thi lui apparaissait et ne le quittait plus de la nuit : elle semblait si vivante au jeune homme qu'il était véritablement gêné par la présence de cette jolie ombre de femme dans sa chambre à coucher.

— Dors, lui disait l'Égyptienne. Déshabille-toi.

— Bien-aimée, je n'oserais pas me déshabiller devant toi.

— Pourquoi, cher Ameni ?

Rogers était fort embarrassé pour expliquer à l'ombre ses scrupules, dont elle ne paraissait avoir aucune idée.

— Je craindrais d'offenser tes yeux en me déshabillant.

— Offenser mes yeux, Ameni ? Comment cela ?

— Blesser ta pudeur, chère Nefert-thi.

— Blesser ma pudeur ? Veux-tu dire que tu es atteint de quelque infirmité horrible à voir ?

» Je suis certaine du contraire, ami aimé, car je t'ai souvent admiré dans le palais de campagne du seigneur barbare, quand,

tu faisais ta toilette alors que tu ne savais pas encore m'apercevoir.

— Et tu me regardais, mon amour ?

Rogers hésitait entre le sentiment d'approbation qu'il éprouvait pour le goût éclairé de son admiratrice et celui de blâme qu'il ressentait à l'idée du peu de réserve dont elle témoignait.

— Mais certainement, Ameni ; seuls, les gens disgraciés de la nature ont à rougir de leur corps et doivent le cacher pour ne pas choquer les regards des autres.

— Nous ne considérons pas les choses au même point de vue, ma jolie Nefert-thi ; nos coutumes sont plus sévères pour la décence.

Et il regarda la jeune fille dont la tunique transparente laissait voir les formes gracieuses, aux seins arrondis, aux hanches minces et aux jambes nerveuses. Et il éprouva un sentiment de gêne plus marqué encore que d'habitude.

— J'ignore les usages des barbares au milieu desquels tu as souvent vécu ; mais je les apprendrai et m'y conformerai. Si mes regards t'offensent, je détournerai les yeux.

» Écoute, ami, le danger est grave, chaque minute le rend plus redoutable. Je ne veux pas que les adversaires te surprennent dans ton sommeil, ici, où leur puissance est cent fois plus grande que là-bas, au delà des mers, vers le septentrion, d'où nous venons. »

Rogers essayait de rassurer son amie, mais elle ne cessait de lui répéter qu'un grand danger était suspendu sur leur tête.

— Tu ignores la science des barbares, chère Nefert-thi. Tu verras un jour qu'elle surpasse celle des anciens sages de ton pays. N'aie donc aucune crainte, je saurai et je pourrai te défendre.

Les paroles de Rogers ne ramenaient pas le calme dans l'âme de Nefert-thi et l'ombre se serrait contre lui, palpitante et troublée.

Elle lui parlait constamment des secrets contenus dans le manuscrit hittite et l'incitait à en découvrir le sens caché.

Elle n'avait voulu être ramenée sur sa terre natale que pour l'accomplissement des rites magiques qui devaient la ressusciter, et l'œuvre était symboliquement décrite dans le manuscrit avec lequel elle avait été ensevelie.

Edward sentait une résolution implacable se cristalliser en lui ; il attendait toutefois que la tension de sa volonté fût assez forte pour aborder l'épreuve redoutable.

Mlle Roberty eut une grande influence sur révolution psychique de Rogers.

Le rôle de cette jeune fille a été très diversement apprécié : le docteur Martins, par exemple, soutient que les aventures merveilleuses de son illustre parent sont dues à une fraude impudente dont elle s'est rendue coupable ; mais cela n'est pas prouvé et il est fort possible que le médecin, après son mariage avec Effie Dermott, ait subi l'influence de sa femme ; celle-ci en effet n'a jamais pardonné à Rogers son indifférence, ce qui n'est pas étonnant de la part d'une fiancée laissée pour compte.

D'ailleurs, admettons encore une fois que les aventures de Rogers et de la momie puissent s'expliquer par le somnambulisme

et la fraude, qu'en résulterait-il ?

Que Magda a suffisamment aimé le jeune Anglais pour risquer sa réputation et sa vie à son bénéfice. Quel est l'homme qui oserait la condamner ? Quelle est la femme amoureuse qui hésiterait à l'absoudre ?

Les premières journées du Français et de sa fille furent employées à leur installation. Au bout de cinq ou six jours, les deux savants et la jeune fille prirent des habitudes régulières.

Roberty et Rogers surveillaient les fouilles dans la journée ; le dîner réunissait les trois Européens à sept heures et demie ; une longue causerie suivait le repas et chacun regagnait sa chambre vers dix heures du soir.

Entre ces trois personnes qui se connaissaient, s'estimaient et s'appréciaient, l'intimité la plus familière ne tarda pas à s'établir. Magda cessa bientôt de faire toilette pour le dîner auquel son père et le jeune Anglais assistaient en costume de voyage.

Elle ne voulut pas cependant renoncer aux agréments des corsages bas fort appréciables dans un climat aussi chaud que celui de l'Égypte moyenne ; elle adopta des jupes de toile et des blouses un peu décolletées, qui dégageaient son cou et ses épaules, en laissant voir les lignes gracieuses de leurs attaches ; de courtes manches montraient ses bras délicats aux teintes d'ivoire rosé.

Quoique impropres à l'alimentation, ces jolies choses excitaient dans l'âme de Rogers des sentiments que les psychologues nomment des appétits, et les appétits du jeune homme étaient d'autant plus vifs que nous connaissons le régime essentielle-

ment apéritif auquel Nefert-thi soumettait son amoureux platonique.

L'orientaliste avait d'ailleurs une excuse, il retrouvait dans la physionomie de Magda des traits qui rappelaient étrangement ceux de Nefert-thi ; leurs cheveux noirs bouclés, leurs lèvres charnues, leur nez mince, leur figure ovale étaient semblables.

Les yeux différaient un peu ; ceux de l'Égyptienne étaient noirs comme du jais, ceux de la Française paraissaient violets ; mais la différence n'était pas grande, car la nuance de l'iris était si foncée chez celle-ci qu'elle se confondait avec le noir ; cette nuance violette était comme un reflet lumineux qui éclairait un peu leur teinte de jais.

Mlle Roberty ne se bornait pas à être pour la table des savants un ornement gracieux, elle travaillait aussi pour son père, examinant, déterminant et classant les nombreux échantillons de l'art égyptien qu'il trouvait dans ses fouilles.

La tâche était ardue pour la jeune fille, et sa science se trouvait souvent en défaut ; elle s'adressait ordinairement à son père, mais M. Roberty ne possédait que des notions imparfaites en matière d'architecture.

Magda consulta un soir Rogers et s'aperçut qu'il était plus instruit que son père ; bientôt la jeune fille trouva plus commode de soumettre directement à l'Anglais les cas douteux qui l'embarrassaient.

Le nombre de ces cas augmenta chaque jour et la jolie Parisienne éprouvait de plus en plus fréquemment le besoin d'être

conseillée, phénomène qui ne s'était jamais manifesté lorsqu'elle avait recours à son père.

Le sentiment auquel elle obéissait, sans que sa conscience en fût avertie, avait son origine au fond d'elle-même dans les couches les plus éloignées de sa personnalité ; cet attrait lui semblait n'être que de la sympathie, il n'éveillait pas la vigilance de son attention et quand elle en découvrit la véritable nature, il était trop tard pour lutter victorieusement contre sa force.

L'incendie commençait à dévorer le cœur innocent de Mlle Roberty, qui ne s'en apercevait pas ; on doit reconnaître au surplus que la nature mystique de cette jeune fille était un élément favorable à la rapide propagation des flammes et à l'extension du sinistre.

Or, depuis que Magda se trouvait à El-Amarna, son imagination se livrait aux courses les plus folles. Ne se figurait-elle pas qu'elle avait déjà vécu dans l'étroite plaine entourée de collines rocheuses ?

L'idée de la réincarnation était familière à la jeune fille ; cette idée forme la substance de toutes les sectes mystiques contemporaines, sur le continent tout au moins, et il faut reconnaître qu'elle s'accommode à merveille des théories scientifiques actuelles.

Mlle Roberty n'ajoutait aucune foi à ces créations de sa fantaisie, mais elle s'en amusait comme d'un joli rêve et elle se plaisait à broder mille arabesques sur cette trame subtile.

Elle avait été princesse, ou grande dame, elle avait vu les splendeurs évanouies du Temple, contemplé la pompe des céré-

monies religieuses, parcouru les routes du nôme réservé au soleil, goûté la fraîcheur des nuits sur les terrasses de son palais.

Un jour, elle fut amenée à faire à Rogers la confidence des caprices de son imagination.

Elle avait réussi à trier un certain nombre de fragments de terre émaillée et à reconstituer le motif qu'ils formaient : une oie sauvage prenant son vol au milieu des roseaux. Le dessin était incomplet, mais il se voyait avec une netteté suffisante.

Rogers complimenta Magda quand elle lui montra son œuvre.

— Vous avez joué au puzzle, lui dit-il, et vous avez eu d'autant plus de mérite à refaire votre dessin que vous n'aviez aucun modèle.

— J'en avais un.

L'Anglais fixa son œil clair sur sa compagne.

— Un modèle ? Vous avez donc trouvé un fragment complet ?

— Non.

— Alors ?

— Je me suis imaginé que je connaissais ce dessin pour l'avoir vu autrefois dans sa fraîcheur : un pavement de stuc peint, avec de l'eau et des poissons au milieu, et comme bordure des oies sauvages s'envolant.

— Oui, reprit alors rêveusement Rogers, c'était autrefois dans la salle d'honneur.

— Des colonnes en supportaient le plafond.

— Il y en avait en effet vingt-quatre.

— Et la pièce était éclairée par de larges baies rectangulaires ouvertes sur son pourtour, près au plafond, qui était en bois peint ?

— C'est cela.

— Bleu, avec des étoiles d'or.

— C'est exact, dit Rogers après un instant de silence. Votre intuition ne vous a pas trompée.

— Comment le savez-vous ?

Cette question sembla troubler Rogers qui eut l'air de s'éveiller d'une profonde rêverie.

— Il serait trop long de vous expliquer comment je le sais ; en réalité, c'est peut-être mon imagination qui est d'accord avec la vôtre.

» Mais, ajouta-t-il avec hésitation, j'ai la même impression que vous et je rêve quelquefois que j'ai vécu ici, à l'époque où Khounaten était une ville prospère.

— C'est bien la sensation que j'éprouve souvent. Le site me paraît familier et la seule chose qui m'étonne, c'est de ne plus voir la ville à laquelle mes yeux étaient habitués.

Magda regardait Rogers, et celui-ci était incapable de voir autre chose que ses prunelles noires entourées de leur iris couleur d'améthyste sombre ; le jeune homme ressentait une impression étrange semblable sans doute à celle qu'éprouve un oiseau fasciné.

— Croyez-vous que cela soit possible ? reprit la jolie Française.

Il était obligé de lui répondre avec franchise ; la vérité devait sortir de ses lèvres, sans réticence, sans atténuation, quelque chose l'y forçait et sa volonté, comme inspirée par une divinité, y consentait.

— Oui mademoiselle, je crois cela possible. J'irai plus loin, je crois cela certain.

» Il y a en nous un principe d'énergie vivante que la mort ne rend pas impropre à de nouveaux efforts, à de nouveaux travaux. Elle le détache simplement d'un corps devenu inutile, qu'il soit dégradé par l'usage, c'est la vieillesse, ou qu'il soit détérioré par un accident avant que le temps ait accompli son œuvre.

» Tenez, ajouta-t-il, vous savez que la momie retrouvée grâce à vous est celle d'une habitante de l'antique Khounaten ?

— Oui.

— Eh bien ! je la revois souvent, c'est elle qui m'a… qui m'a inspiré sans doute mes découvertes. Je suis persuadé que son âme est auprès de nous.

La voix de M. Roberty mit brusquement fin à l'entretien des deux jeunes gens, le dîner était servi et l'archéologue à table. Il se sentait heureux et avait faim, ayant trouvé six morceaux d'un vase de Canope en faïence bleue.

C'était la première fois que Rogers parlait à Magda de ses visions ; elle n'ignorait pas les bruits malveillants qui avaient couru sur l'état mental de son compagnon. M. Roberty avait beaucoup d'amis en Angleterre et les égyptologues ne sont pas tendres pour

ceux d'entre eux qui font des découvertes importantes, les confrères anglais du jeune homme, en écrivant au savant français, n'avaient pas fait d'exception à la règle.

Magda pouvait cependant apprécier ces accusations à leur juste valeur ; elle savait que Rogers n'était pas fou.

Et pourtant, il lui avait sérieusement dit qu'il revoyait l'âme de la momie !

L'esprit des demoiselles françaises est aussi obscur que celui de leurs congénères anglaises. Tout homme de bon sens aurait jugé Rogers un peu timbré à la suite d'une pareille confidence, mais Mlle Roberty pensa d'une manière toute différente.

Loin de diminuer, sa sympathie pour l'Anglais augmenta : il avait donc de l'imagination comme elle, il éprouvait des impressions étranges, comme elle encore.

Et cette similitude psychologique causa à la gentille, archéologue une satisfaction infinie, hors de toute proportion, en vérité, avec l'événement absurde et insignifiant qui la provoquait.

Ce ne fut pas la seule conséquence de cet incident ridicule. Magda devint curieuse de savoir exactement quand, où, comment Rogers avait vu la momie.

Profitant d'une promenade après dîner, elle interrogea Rogers qui l'escortait :

— Vous me disiez l'autre jour que vous aviez revu l'Égyptienne dont vous possédez la momie ?

— Oui, mademoiselle.

— Lui avez-vous parlé ?

— Oui… C'est-à-dire non… J'ai échangé des pensées avec elle.

— Et que dit-elle de… la réincarnation ?

— Elle y croit.

— Et vous, personnellement, que pensez-vous ?

— Ce que je pense ? Il m'est bien difficile de vous le dire. Je ne crois pas que la nature gaspille ses forces inutilement ; or, comme je crois que la vie individuelle est une réalité ; plus certaine que la vie universelle, puisque nous n'observons la vie que chez des êtres individualisés, je suis disposé à penser que l'individu a une existence réelle ; c'est lui qui est le substratum de la vie, la force qui lui sert de point d'appui.

» Or je ne conçois pas des forces individuelles qui naissent et disparaissent sans nécessité ; il me semble au contraire certain que les individualités qui ont permis à la vie de se manifester sont aussi permanentes que la vie elle-même.

» C'est l'âme qui façonne le corps, elle doit le faire et le refaire des milliers de fois afin d'arriver graduellement à des formes de plus en plus parfaites.

Elle doit se créer d'abord des organes propres à la vie matérielle, aptes à l'assimilation, à la circulation, à la respiration ; que de millions d'années a-t-il fallu aux âmes les plus habiles pour constituer l'appareil digestif, les systèmes circulatoire et respiratoire, tout ce qui maintient la vie animale ? On ne le saura jamais.

» La vie intellectuelle supérieure n'est possible que si les fonctions animales s'exercent mécaniquement, sans l'intervention de

la conscience et de la volonté ; voilà pourquoi nous vivons, nous respirons, nous faisons courir le sang dans nos veines sans effort ; ces fonctions sont devenues inconscientes et automatiques pour laisser le champ libre à notre intelligence.

— Mais le progrès ?

— Vous me posez là un problème bien délicat à résoudre.

» Le progrès n'est possible que par l'association. Il est probable que l'âme n'est pas une entité unique, mais une synthèse, c'est-à-dire que toute âme d'ordre supérieur, avancée dans l'évolution, est une association d'âmes inférieures qui se sont fondues en quelque sorte pour devenir une nouvelle unité.

» Dans leur soif de progrès, les âmes se cherchent, afin de trouver celles qui les compléteront et qui pourront fusionner avec elles. C'est là le principe de l'amour qui tend à l'unité supérieure, tandis que son opposé, la haine, exprime la dissociation et le recul.

» L'amour est l'expression du besoin de l'union des âmes, celle des corps n'est qu'un symbole, et ce symbole devient concret dans le monde matériel. La loi du progrès est une loi d'amour. »

Et Magda n'osa pas interroger davantage le jeune homme ; son mysticisme savant et raffiné lui plaisait ; elle s'était inconsciemment rapprochée de Rogers, avait pris son bras et s'appuyait sur lui, tandis qu'ils causaient en marchant le long du fleuve, près des hautes touffes de roseaux, sur la terre fendillée par la chaleur du jour.

Le silence permettait à la jolie Française d'écouter encore la voix de son compagnon, qui sonnait doucement à ses oreilles,

donnant aux mots français une légère accentuation anglaise, capricieuse et charmante.

Et Magda trouvait très douce la promenade qu'elle faisait au bras de l'orientaliste, dans la nuit claire de l'Égypte, sous le ciel où brillaient les étoiles, près du vieux fleuve qui coulait sans bruit ; elle éprouvait un singulier bien-être à se serrer contre Rogers, à se suspendre à son bras, comme s'il eût été exquis d'être à lui, d'être sa chose, entièrement soumise à sa volonté ; les sensations qu'elle ressentait auprès de Rogers étaient délicieuses, mais troublantes.

Elle cessa de lui donner le bras et dit d'une voix qui tremblait un peu.

— Rentrons, il est temps.

Et Rogers la suivit, continuant une rêverie commencée, dans laquelle l'image de Nefert-thi se confondait avec celle de Magda.

Il prit congé de la jeune fille, qui s'enferma dans sa chambre, pensive et désorientée ; son cœur vierge venait, pour la seconde fois, d'être touché par la chaude haleine de l'amour, et il semblait qu'il fût devenu très gros et très lourd ; il l'étouffait.

Et sans savoir pourquoi, elle appuya son front sur ses mains et se mit à pleurer ; chose étrange, elle pleurait et n'avait aucun chagrin, ses larmes coulaient comme un torrent et elle les trouvait douces.

En pénétrant dans sa chambre, qui faisait vis-à-vis à celle de Magda, Rogers n'avait pas la conscience tranquille ; il se reprochait d'avoir goûté trop de plaisir dans la compagnie de la jeune

fille, et il craignait que la susceptible Nefert-thi n'en prît ombrage.

Aussi fut-il agréablement surpris en voyant l'ombre venir vers lui toute souriante.

— Tu as fait une longue promenade auprès de notre père Hapi avec la fille brune ?

— Oui, chère Nefert-thi.

— Te plaît-elle ?

— Oui, ma bien-aimée, parce qu'elle te ressemble un peu.

— Cette jeune fille est belle. Je la reconnais.

— Tu la reconnais ?

— Oui, c'est Merytaten ; elle portait le même nom qu'une de mes sœurs. Elle était la fille de Rameses qui gouverna Thèbes alors que mon père n'avait pas encore quitté cette ville infestée par les prêtres de Râ.

» Elle fut consacrée à Aten et attachée au Temple. Tu l'as connue, Améni.

— Moi !

— Ne te souviens-tu pas de la jeune fille qui veillait auprès de nous quand tu venais me voir ?

— Non, chère Nefert-thi, pas du tout.

— As-tu donc pu perdre la mémoire de ces choses ? Si tu ne te souviens pas de cela, comment te souviendras-tu des paroles sacrées qu'il faut prononcer suivant l'intonation et le rythme pres-

crits ? Comment te laisserai-je affronter la lutte contre les ennemis si tu ne possèdes pas le secret des mots magiques ?

Il y avait quelque chose de changé dans l'Égyptienne. Pourquoi était-elle si calme, si indifférente, alors que Rogers sentait au fond de sa conscience une voix accusatrice, une voix qui lui disait : « Tu as pris trop de plaisir auprès d'une autre que la bien-aimée. »

Mais Nefert-thi était dans un état d'esprit fort éloigné de la jalousie.

— Il faudra que tu amènes ici la fille brune, Améni. Je veux la voir.

— Tu n'y songes pas.

— Au contraire. J'y songe, sérieusement. D'ailleurs elle viendra d'elle-même, comme le chacal va vers la viande dont le chasseur fait un appât. Elle t'aime, Améni.

— Tu es folle !

— Elle t'aime… et toi-même… Mais je ne suis pas jalouse parce que j'ai des projets sur la jeune barbare ; je veux lui rappeler qu'elle doit m'obéir et m'aider.

» C'est une fille de ma race qui a oublié son origine dans l'Amenti n'ayant pas su atteindre la maison éternelle d'Aten ; l'engrenage des vies l'a reprise, comme il t'a repris. Mais elle viendra te retrouver ici, dans la nuit. Je l'amènerai.

— Oh ! non ! non !

— Pourquoi non ? Tu pourras en faire ta seconde épouse, Ameni.

— Cela ne nous est pas permis maintenant.

— Que dis-tu ? Alors les hommes de ton pays ne peuvent avoir qu'une seule épouse ? Que font-ils si elle est stérile ?

— Tant pis pour eux.

— Et quand elle est vieille et ridée… il faut… c'est impossible !

— Cela est pourtant.

Nefert-thi se mit à rire.

— Les hommes ont alors beaucoup changé depuis ma mort, s'ils peuvent se contenter d'une femme. Nous ne sommes pas jalouses de ce que tu crois, nous sommes jalouses seulement de nos droits de première épouse et nous voulons être maîtresses chez nous.

» La fille blonde du pays dont nous venons était une ambitieuse, mais je connais Merytaten, et je sais qu'elle me sera soumise ; j'en aurai peut-être besoin.

La conversation des deux amoureux devint alors plus tendre. Nefert-thi s'assit auprès de Rogers, en lui chantant une vieille chanson égyptienne : il s'alanguissait, bercé par la voix mélodieuse de l'ombre.

Le doux sommeil fuyait Magda ; son esprit ne pouvait s'abstraire des propos échangés avec le compagnon qu'elle venait de quitter. Les heures passaient, la nuit précipitait sa course…

Suffoquée par la chaleur, Mlle Roberty demeurait étendue sur son lit, rêveuse, troublée, assaillie d'une angoisse imprécise, lorsque des bruits confus frappèrent son oreille ; elle écouta, le bruit devenait plus distinct dans le silence ouaté de la nuit, c'était le son de voix différentes ; l'une grave, l'autre plus aiguë.

Àne pas s'y méprendre, c'était une voix de femme, et aussitôt le cœur de Magda se serra comme si un invisible étau l'eût comprimé dans ses mâchoires de fer.

Il y avait une femme chez M. Rogers !

Mlle Roberty éprouva un violent chagrin. Et la pauvre demoiselle apprit ainsi que l'amour est une cause de douleur, même dans ses joies ; elle pleura longtemps, puis frissonna, elle était glacée, elle tremblait de froid, ses dents claquaient ; elle sentait naître dans son cœur une haine terrible contre cette femme inconnue ; en même temps, elle jugeait la conduite du jeune Anglais avec une sévérité draconienne.

En recevant ainsi chez lui une femme de mauvaise vie, il manquait de respect à ses compagnons et il l'outrageait, elle, Magda, personnellement ; elle saurait bien le lui faire sentir.

Un désir fou de savoir qui était cette femme s'empara d'elle. Sa conscience mit bas les armes et la jeune fille, tremblante mais résolue, ouvrit doucement sa porte.

Elle regarda prudemment à droite et à gauche. La petite cour était solitaire ; quatre ou cinq pas la séparaient de la chambre du jeune Anglais. Elle releva son peignoir, avança doucement ses petits pieds chaussés de mules, et se dirigea silencieusement vers la porte qui cachait le mystère.

Elle retint sa respiration qui se précipitait ; elle se pencha vers l'angle disjoint d'un panneau ; elle regarda vite…

Oui ! il y avait avec Rogers une femme ! Une Égyptienne évidemment, et une Égyptienne impudique, dont les seins étaient nus, dont le corps transparaissait sous une sorte de gaze.

Mais était-ce une fellahine ? Sans doute Rogers lui avait donné les bijoux de sa momie, car ils ornaient son cou, ses épaules, ses bras et ses jambes aux fines attaches. Magda eut le cœur bien gros, car l'Égyptienne était d'une merveilleuse beauté et elle aimait certainement le jeune Anglais, car elle était assise sur ses genoux et lui parlait tendrement.

La jeune fille écouta encore : elle distinguait mieux les voix. Elle prêta l'oreille avec plus d'attention. Était-ce possible ? La femme parlait correctement l'anglais, avec une légère prononciation étrangère.

Mais alors ! Ce n'était pas une paysanne, sûrement non ! Ses expressions étaient choisies, le ton était élégant. Que disait-elle ?

Comme pour répondre au secret désir de Magda, la voix féminine devint plus claire et plus sonore.

— La tristesse m'envahit le cœur, Améni. Les signes qui annoncent l'heure de l'épreuve finale se sont montrés, J'ai peur.

Le silence se fit ensuite et Mlle Roberty eut beau se donner mal à la tête en tendant toute son attention sur les impressions de son ouïe, elle n'entendit plus rien.

On aurait juré qu'un démon malin lui avait permis de surprendre ces mots pour donner un nouvel aliment à sa curiosité.

Magda en effet souffrait physiquement à force d'être intriguée.

Elle eut la patience de surveiller toute la nuit, comme un détective l'unique entrée de la chambre du jeune Anglais et ne vit personne sortir.

Àl'aube, Rogers parut, vêtu de son uniforme de travail ; il ne ferma pas sa porte à clef et sortit, accompagné de M. Roberty.

Magda ruminait dans sa mémoire les mots entendus. Pourquoi cette femme avait-elle prononcé le nom étrange d'Améni ? Qui appelait-elle ainsi ? Que voulait-elle dire en parlant d'une épreuve finale ?

Enfin la jeune fille n'y tint plus ; tremblante, mais bien décidée à tout savoir, elle se dirigea vers la chambre de l'Anglais, y entra… Le jour éclaira la pièce sans fenêtres ; il n'y avait personne.

Elle regarda sous le lit de camp, souleva la moustiquaire, visita les vêtements pendus le long du mur. Rien !

Et soudain, un soupçon surgit dans son âme. Améni ! Comment n'y avait-elle pas songé ? Elle avait vu quelque part ce nom. N'était-ce pas celui que donnait à M. Rogers la momie ?

Alors ? Aurait-elle entendu la voix de Nefert-thi ? À cette idée, elle fut secouée par un frisson glacial. Elle commença à penser qu'elle avait été en contact avec le mystère.

La curiosité est une maladie qui se caractérise par des accès d'une acuité extraordinaire ; la crise dont Magda était atteinte fut si forte qu'elle ne put demeurer seule pendant l'après-midi ; elle voulut accompagner son père et Edward sur les chantiers.

Le soir venu, elle prit le bras de l'Anglais pour revenir. Le soleil se couchait de l'autre côté du Nil, derrière les collines lointaines de l'Occident. Elle pensa que l'heure était propice aux allusions et montrant le couchant qui se teintait de rouge et d'or :

— Là-bas est le pays des Ombres, n'est-ce pas ? l'Amenti redoutable.

— Oui, mademoiselle.

— Le pays d'où l'on ne revient pas ?

— Peut-être !

Magda dressa l'oreille ; son piège allait-il réussir ? Elle insista.

— Pourquoi dites-vous peut-être ? Avez-vous des raisons de croire au retour des voyageurs embarqués pour ce funèbre pays ?

Rogers répondit gravement.

— Oui, j'en ai.

— Lesquelles ?

— Ah ! mademoiselle, je ne puis vous les dire encore. Plus tard, si on me le permet, je parlerai.

— Qui, on ?

— Quelqu'un que je ne puis pas nommer.

— Un revenant, alors ?

— Je vous assure, chère mademoiselle Magda, que si je me croyais autorisé à vous faire des confidences, je ne vous cacherais rien, car je voudrais vous satisfaire, même dans vos fantaisies les

plus irréalisables. Mais il m'est impossible de vous dire ce qui n'est pas mon secret.

— Je le connais, votre secret.

Rogers tressaillit et Magda comprit qu'elle avait dépassé les limites convenables ; elle se tut, regardant de temps en temps la belle figure énergique et pensive de son compagnon de route. Une gravité soudaine avait donné de la rigidité à ses traits, accentué le pli volontaire de ses lèvres.

Le dîner fut silencieux. M. Roberty se retira aussitôt après, et Magda suivit l'exemple de son père.

Enfermée dans sa chambre, elle étouffait ; d'ailleurs la chaleur, ce soir-là ; était torride, car le vent du sud soufflait, transformant la plaine d'El-Amarna en une véritable fournaise.

Elle se dévêtit, ne gardant qu'un léger peignoir de soie et des babouches, puis s'étendit dans un fauteuil oscillant ; elle s'éventait tout en donnant au rocking-chair un rapide mouvement de va-et-vient, et en se balançant elle songeait.

Elle songeait que les réponses de l'Anglais étaient claires : la visiteuse qui causait avec lui n'appartenait pas au monde des vivants… Et Magda regrettait maintenant de ne l'avoir pas plus longtemps examinée… les occasions de voir un fantôme authentique sont si rares aujourd'hui !

— Magda ! Magda !

La jeune fille interrompit le balancement du fauteuil. Rêvait-elle ? L'avait-on appelée ?

— Madga !

Aucun doute n'était possible. On l'appelait. Elle se leva.

— Magda ! reprit impérieusement la voix.

Mlle Roberty ouvrit la porte de sa chambre ; en face d'elle, à l'entrée de l'appartement de Rogers, une forme lumineuse se tenait debout : c'était la visiteuse inconnue.

— Magda ! dit-elle, Magda, Merytaten !

Merytaten ! Elle reconnaissait ce nom ; c'était aussi le sien ! Et elle reconnaissait la voix impérieuse qui l'appelait.

L'impression intense d'avoir vécu au temps de la splendeur de la ville ruinée lui revint avec une vivacité nouvelle.

— Merytaten ! Viens !

Elle avait l'habitude d'obéir à cette voix, elle ne pouvait résister à son commandement. Comme dans un rêve, Magda marcha vers Nefert-thi et la suivit dans la chambre de Rogers.

Ce dernier, debout près de sa table de travail, regardait d'un air atterré la jeune Française qui entrait, laissant voir au travers de son léger vêtement la beauté délicate de son corps gracieux, et il eut honte de l'abus que Nefert-thi faisait de sa puissance.

— Mademoiselle Magda, allez-vous-en. Je vous conjure de rentrer chez vous.

Mais la fille de l'archéologue ne l'écoutait pas : son regard était fixé sur Nefert-thi qui levait le doigt vers son front.

Et Rogers vit Magda se prosterner aux pieds de l'Ombre et lui dire dans le plus pur égyptien :

— Commande, Nefert-thi. À toi vie, santé, force. Commande et j'obéirai.

— Relève-toi, Merytaten, dit doucement la momie, ou son double, relève-toi et écoute-moi. Rappelle-toi l'amitié de jadis et souviens-toi de tes serments dont la mort n'a pu te délier.

» J'ai besoin de toi. Es-tu prête à me servir ?

— Je suis entre tes mains, princesse. Ton esclave t'écoute.

Rogers, qui a vu des choses fort extraordinaires dans sa vie, déclare qu'il n'a jamais assisté à une scène plus impressionnante que celle-là.

Nefert-thi s'assit sur le lit, Magda s'accroupit sur le plancher, en face d'elle et l'ombre désignant de la main l'orientaliste, prononça :

— Tu reconnais cet homme, Merytaten ?

— Oui, Nefert-thi, je le reconnais. C'est Améni, le conducteur du char royal.

— Es-tu prête à le servir comme autrefois ?

— Je suis prête.

— Aten a voulu que l'heure de la vengeance et de la réparation fût venue : Sais-tu encore, ô Merytaten, voir les choses qui sont cachées aux yeux des mortels ?

— Essaye, prêtresse.

Nefert-thi fit alors des passes sur la tête de Magda ; celle-ci ferma les yeux et sembla s'endormir profondément. Pendant

quelques minutes, l'Égyptienne tint ses mains étendues, les doigts dirigés vers la poitrine de la jeune fille qui poussa un profond soupir et dit lentement :

— Je vois ce que tu désires et ce que tu redoutes. Je te servirai et je le servirai.

— Vois-tu ce qu'il faut faire ?

— Oui, Ameni ne peut deviner le secret que ta mère Tadukhipa a enfermé dans le papyrus enseveli avec toi.

» Essayez de retrouver Tadukhipa.

— Mais comment ? demanda Edward.

— Remonte dans le Temps. Retourne à Khounaten, que ta volonté fera revivre telle qu'elle était dans sa splendeur. Va au palais, interroge l'ombre maternelle que ton désir évoquera. Peut-être te répondra-t-elle. Mais les adversaires s'y opposeront sans doute.

» Tu sais qu'ils veulent conserver, immuable dans son éternité spirituelle, l'Égypte ancienne, et qu'ils écartent de la vie matérielle les âmes de ses habitants. À leurs yeux, Ameni et moi sommes des renégats et des traîtres, puisque nous avons consenti à renaître dans une race étrangère au lieu d'attendre le retour du temps où revivra l'Égypte de Râ.

» Hélas ! tes ennemis méditent notre destruction.

— Nous braverons leurs attaques, répondit Rogers.

— Tu connais, Merytaten, le danger auquel tu t'exposes avec nous ? ajouta Nefert-thi.

— Oui, je sais que je périrai probablement Mais telle est la volonté d'Aten.

Rogers était incapable d'intervenir dans cette étrange scène ; il avait la sensation d'être paralysé, et mille sentiments contraires se heurtaient dans son âme agitée.

Des idées anciennes se choquaient à des idées nouvelles.

Tantôt la soumission de Merytaten à Nefert-thi lui paraissait naturelle et conforme à l'ordonnance des choses ; tantôt sa mentalité moderne se révoltait à voir Magda dans sa chambre, au milieu de la nuit, presque nue.

La conversation des deux jeunes filles continuait cependant.

— Si tu péris, Merytaten, nous périrons avec toi.

— Non, Nefert-thi. Je périrai seule, ou du moins une partie de moi-même s'en ira pour te laisser la place, si l'œuvre ne réussit pas.

» Mais mon âme retrouvera bientôt un asile, et c'est ma chair devenue ta chair qui l'abritera.

— Merci, fille de notre père tout-puissant, Aten ! Réveille-toi maintenant, car tu dois te souvenir de ce que tu as vu et de ce que tu as dit ; il faut que Magda et Merytaten connaissent leur identité. L'une ne doit rien ignorer des promesses et des actes de l'autre.

Et Nefert-thi promena ses mains aux doigts allongés sur le front et la poitrine de Magda, allant de gauche à droite et de droite à gauche. Bientôt la française soupira, ouvrit les yeux et regarda autour d'elle.

— Où suis-je ? dit-elle comme en s'éveillant d'un songe. Nefert-thi ! reprit-elle, je te revois enfin, après les longs siècles écoulés. Ameni, c'est toi ! Vous voilà réunis.

Aussitôt une vive rougeur colora le visage de Mlle Roberty, qui se leva brusquement, ramena le léger peignoir de soie sur sa poitrine nue et s'éloigna du lit.

— Monsieur Rogers !

Le trouble des idées de Magda était tel qu'elle n'arrivait pas encore à se rendre compte de l'extraordinaire situation où elle se trouvait.

Elle éprouvait cette impression d'irréalité qui s'empare de nous au moment où nous revenons à la vie consciente, au milieu d'un songe qui dure encore malgré notre réveil.

Mais bientôt le sentiment de l'inconvenance de sa présence dans la chambre de l'Anglais fut le plus puissant ; elle cacha son visage dans ses mains.

Nefert-thi se mit à rire.

— Souviens-toi, souviens-toi, Merytaten.

Magda sembla reprendre possession d'elle-même. Elle revint auprès de l'Égyptienne et s'assit à ses côtés, en s'entourant de son vêtement.

— Je me souviens, Nefert-thi.

— Tu as gardé la mémoire des promesses consenties tout à l'heure ?

— Oui.

— Les tiendras-tu ?

— Oui !

— Alors, à demain ! Viens ici et endors Ameni, comme tu l'as endormi quand il m'a délivrée à Londres.

— Je viendrai.

L'ombre disparut aussitôt après avoir fait le simulacre d'embrasser tendrement Magda-Merytaten, mais celle-ci ne sentit que le contact d'une chose subtile comme un souffle, et elle se trouva seule avec Edward.

Les sentiments sont plus rebelles au changement que les idées ; l'éducation elle-même est ordinairement impuissante à les modifier, car ils représentent probablement le fond héréditaire de notre nature, les bases ancestrales sur lesquelles repose la fragile superstructure qu'est notre personnalité.

La pudeur est un de ces sentiments, particulièrement chez la femme, car l'homme s'est attaché à la développer, à en faire le patrimoine atavique de sa compagne.

Les formes qu'elle revêt sont conventionnelles ; mais le sentiment qui en fait la force est presque immuable. Aussi Magda fut-elle dans un état psychologique lamentable en se trouvant, à minuit, vêtue d'un déshabillé dont elle connaissait les irrémédiables indiscrétions, dans la chambre de Rogers, en tête à tête avec le propriétaire d'icelle.

Elle gémit les paroles que les dames de tout rang et de toute catégorie ont accoutumé de gémir en pareille occasion, car elles

traduisent un sentiment qui leur est commun, et elles expriment un état d'âme nécessaire.

— Qu'allez-vous penser de moi, monsieur ! Je ne sais pas pourquoi je suis ici, ni comment j'y suis venue.

— Je le sais, mademoiselle, rassurez-vous. Il n'y a pas de ma faute.

— C'est Nefer-thi qui m'a contrainte à venir. Je me souviens maintenant.

Magda passa lentement la main sur son front, regardant autour d'elle, ses yeux rencontrèrent ceux d'Edward ; elle rougit.

— Excusez-moi, je vous en prie… c'est incompréhensible… Demain…

Elle ne savait que dire, elle succombait sous le fardeau de sa confusion. Les inévitables larmes jaillirent abondamment sous ses paupières frangées de longs cils.

Rogers s'approcha timidement ; son cœur battait très vite, ses oreilles tintaient comme si elles eussent été pleines de clochettes d'argent, un brouillard léger voilait sa vue troublée.

— Mademoiselle Magda, dit-il d'une voix tremblante… mademoiselle Magda, ne pleurez pas… Vous savez que je suis pour vous un ami dévoué… Ne pleurez pas… vous me faites mal.

Encore un pas hésitant, et il fut très près de la jeune fille : d'un geste timide et maladroit, il entoura sa taille, il sentit dans sa main la fermeté d'une chair vivante et la souple rondeur d'une taille bien prise.

Malgré son émotion, il ne put s'empêcher de penser que ces choses étaient vraiment substantielles et supérieures en cela aux charmes de l'immatérielle Nefert-thi ; sa chair se cabra sous l'aiguillon du brutal désir.

Mais Rogers était un honnête homme, incapable d'abuser d'une situation équivoque : sa volonté dompta la bête révoltée.

— Rentrez chez vous, mademoiselle Magda, rentrez. Demain, nous causerons des événements étranges auxquels vous avez assisté. Rentrez et soyez assurée que personne ne vous aime et ne vous respecte plus que moi.

Et il pressa tendrement le corps délicat qui palpitait dans ses bras.

— Merci, monsieur, excusez encore une fois ma visite… vous savez que ma volonté y est étrangère…

Elle se dégagea doucement, tendit la main à Rogers, et la laissa dans celle de son compagnon un instant, comme si elle la lui abandonnait

La chaste caresse volontaire fit sur le jeune Anglais une impression plus forte que toutes les choses dont ses yeux avaient dérobé le gracieux spectacle.

Était-ce la réaction de leur organisme brisé par ces émotions ? Était-ce un effet de la secrète influence de Nefert-thi ? Je l'ignore. En tout cas, les jeunes gens dormirent tous deux d'un profond sommeil. M. Roberty dut aller réveiller Rogers pour l'entraîner à la chasse des débris de tablettes d'écriture cunéiforme.

L'archéologue trouva l'orientaliste singulièrement distrait : c'était chose fort compréhensible, car il ne pouvait penser qu'aux incidents surprenants de la nuit ; son imagination lui représentait Magda dans un costume négligé qui montrait toute sa beauté, et il en était obsédé ; il tardait au jeune Anglais d'être à l'heure du déjeuner pour revoir celle qui occupait ainsi ses pensées.

Il ne songeait guère à Nefert-thi, car les hommes sont d'un naturel inconstant et d'un tempérament sur lequel les choses matérielles agissent, dans certaines circonstances, plus énergiquement que les spirituelles.

Enfin le lent soleil gravit la pente de l'Orient, et envoya des rayons insupportables parce qu'ils étaient plus voisins de la perpendiculaire. M. Roberty s'arracha aux douceurs de ses fouilles, et Rogers l'entraîna d'un pas exceptionnellement rapide.

— Pas si vite, mon jeune ami ! pas si vite, murmurait l'archéologue, qui suait et soufflait.

Bientôt la maison basse, aux murs de pisé, ouvrit sa porte, et Rogers, après une courte toilette, courut vers la salle à manger ; Madga l'attendait, dans le coin le plus obscur de la pièce assombrie.

Les pensées de la jeune fille, depuis son réveil, avaient été fort nombreuses et d'une rare complexité. Elle avait gardé un souvenir exact de son inconvenante visite, de sa conversation avec la momie et des engagements que celle-ci lui avait demandé de prendre.

Elle les comprenait moins, maintenant qu'elle n'avait plus la lucidité de son sommeil magnétique ; mais sa volonté les ratifiait

Elle suivrait Edward jusqu'au bout ! Et s'il fallait succomber avec lui, ou pour lui, soit ! Elle périrait heureuse ; elle trouvait douce l'idée de se sacrifier pour le jeune homme.

Toutefois, à mesure que l'heure où elle devait le revoir devenait plus prochaine, une sorte de malaise s'emparait d'elle, et le sentiment de la honte dominait son âme ; c'est pour éviter les premiers regards de l'Anglais qu'elle rendit la salle à manger plus sombre que de coutume, et qu'elle se réfugia dans son coin le plus obscur.

— Bonjours, mademoiselle Magda !

— Bonjour, monsieur Rogers.

Les voix tremblaient un peu, et les mains restèrent unies plus qu'il n'était nécessaire.

— Qu'il fait noir ici, mon enfant ! s'écria M. Roberty en embrassant sa fille.

— C'est pour avoir quelque fraîcheur, papa. La chaleur est si forte !

— Donne-nous un peu de lumière tout de même.

Magda écarta le rideau qui pendait à la porte d'entrée, seule ouverture de la petite chambre, et Rogers put contempler à son aise le joli visage aux grands yeux violets. Et sous l'acuité de son regard, les joues se coloraient de rose et les yeux se faisaient suppliants.

Par un accord tacite, les jeunes gens demeurèrent dans la salle à manger, tandis que M. Roberty allait faire sa sieste. Quand ils

se trouvèrent seuls, un silence embarrassant immobilisa leur pensée. Rogers enfin fit un effort et parla.

— Mademoiselle Magda, comment êtes-vous, ce matin ?

— Très bien, monsieur Edward.

C'est la première fois qu'elle appelait ainsi Rogers, et le jeune homme trouva que le prénom sonnait plus doucement à l'oreille que le nom.

— Vous n'êtes pas fatiguée ? Vous avez bien dormi ? reprit-il, avec hésitation.

— J'ai très bien dormi. Et vous ?

— Moi aussi.

Il comprenait que ces phrases insignifiantes n'étaient que des prétextes pour retarder l'explication attendue. Ce fut encore Rogers qui aborda directement la question.

— Vous souvenez-vous de ce qui nous est arrivé ? demanda-t-il gravement.

— Oui.

— Une chose me préoccupe. Avez-vous gardé la mémoire de votre conversation avec Nefert-thi ?

— Oui. Je me souviens très exactement de ce que nous avons dit.

Et Magda pensa en elle-même que Rogers aurait bien dû se souvenir et se préoccuper d'autre chose encore ; mais elle n'en avoua rien.

— Je crains que vous n'ayez été amenée à consentir certaines promesses sous une influence plus forte que votre volonté.

— Ces promesses sont faites, cependant.

— Écoutez mon histoire, mademoiselle, avant de les ratifier, car vous ignorez la vérité.

Rogers raconta toutes ses aventures à la jeune fille ; il lui peignit son chagrin quand il avait été séparé de Nefert-thi, et instinctivement, comme pour marquer sa sympathie, Magda tendit sa petite main à Edward, qui la garda dans les siennes sans que sa propriétaire songeât à la retirer.

Quand il eut terminé, ces confidences avaient noué, entre les deux jeunes gens, un lien subtil, qui créait une intimité plus grande. Rogers tenait toujours la main de Mlle Roberty et la pressait affectueusement.

Il expliqua ensuite ses projets. Il savait que des influences ennemies s'acharneraient sur Nefert-thi et sur lui, ainsi que sur la troisième personne de leur trinité, sur Merytaten-Magda.

— Le danger que nous courons est mortel, chère mademoiselle Magda. J'en sais assez pour ne me faire aucune illusion sur sa réalité. Je ne veux pas que vous y soyez exposée.

« Je crois qu'il y a un moyen de rendre la vie aux corps embaumés : la fable du Phénix renaissant de ses cendres est une allégorie dont le sens mystique est vrai.

« Je vous conjure de ne pas vous joindre à nous, je ne veux pas engager ma responsabilité dans une entreprise où votre raison, votre vie peut-être, seraient en jeu. »

Mais Magda reprit, avec une impressionnante fermeté :

— Merytaten a pris la place de Magda, et la vassale de Nefert-thi fera ce qu'a commandé sa maîtresse. Elle sera avec vous, Améni, et si vous périssez, elle doit périr comme vous.

Rogers éprouva une joie profonde en écoutant les mots que modulait la douce voix. Toutefois il insista encore, mais la jeune fille ne voulait rien entendre, et quand M. Roberty survint, appelant l'Anglais au travail, ce fut Merytaten qui serra longuement la main d'Améni en lui disant :

— À cette nuit !

Le sort était jeté.

Les grandes décisions qui modifient profondément le cours de l'existence sont souvent prises avec une rapidité extrême, presque sans réflexion.

Plus tard, quand on examine les conséquences de ces décisions, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, on a l'impression qu'elles ont été nécessaires et qu'il n'y avait aucun moyen d'en prendre d'autres ; elles sont l'expression de la fatalité.

Curieuse et mystique, Magda était attirée par le mystère dans lequel elle avait pénétré. D'un autre côté, elle éprouvait pour Rogers des sentiments sur la nature desquels aucun doute n'était possible ; il est fort probable que l'amour fut le mauvais conseiller qui lui persuada sournoisement d'associer son sort à celui du jeune Anglais.

Voilà pourquoi, lorsque la nuit eut plongé le bon archéologue dans un sommeil profond, Magda, plus décemment vêtue que la

veille, entra dans la chambre de Rogers, où l'appelait la voix résolue de Nefert-thi.

— Salut, Merytaten ! Salut et prospérité pour toi.

— Salut, Nefert-thi ! À toi la vie, la santé et la force !

— Je te remercie d'être venue ; es-tu prête ?

— Je suis prête, princesse, fille du Soleil.

— Tu parles bien, Merytaten, et je te retrouve telle que je t'ai connue. Endors Améni pour que nous allions ensemble où nous devons aller.

Rogers s'allongea sur le lit de camp. Merytaten appuya ses mains sur son cœur et sur son front. Bientôt le double se dégagea et s'approcha de Magda.

— À ton tour, Merytaten, dit l'ombre de l'Anglais.

Magda s'étendit auprès du corps semblable à un cadavre, et puis, pensant à sa mort possible, elle appuya brusquement ses lèvres sur celles de son ami, et se recoucha.

— Tu prends tes précautions, Merytaten, remarqua Nefert-thi en riant.

Mais ses sourcils s'étaient involontairement froncés.

Magda s'engourdissait, quelque fluide emportait avec lui la vie de la jeune fille, comme par une large blessure ouverte dans la poitrine.

Elle reprit connaissance et ouvrit les yeux : elle était à côté de Nefert-thi et de Rogers ; son corps reposait auprès de celui de

l'Anglais, mais, par inadvertance sans doute, ses bras entouraient le cou de son voisin, et deux paraissaient être morts.

— C'est, assure Mlle Roberty, une impression très attristante. Se voir le corps d'un côté et l'âme de l'autre est une source d'émotions pénibles, alors surtout que l'on a perdu tout sentiment de la pesanteur et que l'on obéit au moindre désir de mouvement que se représente l'intelligence.

C'est ainsi que la jeune fille ayant pensé à son père se trouva immédiatement transportée dans la chambre où l'archéologue dormait d'un sommeil peuplé de rêves cunéiformes.

Rogers dut ramener à lui l'ombre de Magda.

— Demeure auprès de nous, chère Merytaten, et ne t'éloigne pas. Imite Nefert-thi.

Celle-ci s'était placée à la droite de son amoureux. Magda se mit à sa gauche.

— Maintenant, dit Rogers, nous allons remonter le fleuve du Temps, afin de revoir la ville où nous avons vécu.

Et leur volonté unie les entraîna dans le Temps, qui est le pays où vit le reflet des choses mortes.

Tous trois se trouvèrent en un clin d'œil devant l'antique Khounaten, telle qu'elle était trois mille ans auparavant. Mais aux portes du palais, ils rencontrèrent les ennemis redoutés : ombres hostiles et malfaisantes, des prêtres thébains. Minamoun était à leur tête et leur nombre semblait immense.

Rogers et ses compagnes entendirent leur pensée.

— Arrêtez-vous, renégats ! Tu vois devant toi, Ameni, tes compatriotes d'autrefois, les prêtres du dieu Râ, qui a fait la force et la gloire de l'Égypte. Tant que la terre de Hapi a été fidèle à son dieu, celui-ci l'a protégée. Il l'a abandonnée lorsque la foi de son peuple s'est perdue.

» Nous sommes réunis ici pour nous opposer à ta funeste et criminelle entreprise ! Tu ne peux douter de notre science, puisque tu nous trouves en ce lieu, dans ce monde où nos âmes immortelles attendent l'heure de la résurrection, et où vivants, nous savions déjà pénétrer.

» Ta défaite est certaine si tu persistes dans une œuvre que nous condamnons. Nous vous détruirons, et vos âmes erreront pendant des milliers de siècles dans l'Amenti ! Car notre cause est celle du Dieu unique, de Râ la Force Vivifiante et Une de l'Univers.

» Quant à toi, Nefert-thi, orgueilleuse fille de l'impie, pourquoi as-tu retrouvé Ameni ? Pourquoi as-tu rallumé dans son esprit la flamme téméraire qui le dévorera ? Pourquoi as-tu soufflé dans son cœur l'amour impur de ta beauté et le désir coupable de te rendre à la vie pour te posséder à son contentement ?

» Ce sont des crimes contre l'Esprit de ta race, contre la pureté de son sang, contre la sainteté de sa mission. Sois maudite, toi qui veux délivrer avant l'heure les âmes que nous réservons pour la renaissance de la terre de Râ. »

Rogers sentit l'Égyptienne s'affaisser sous la malédiction terrible ; il la soutint, la pressa tendrement contre son cœur…

Il dirigea sa pensée sur ceux qui s'opposaient à lui et ils l'entendirent à leur tour.

— Minamoun ! tes compagnons et toi, vous êtes dans les ténèbres et dans la nuit d'Amenti ! Vous en êtes demeurés, à la conception du monde telle que vos pères vous l'ont apprise, telle que vous l'avez transmise sans changements à vos fils.

» Les hommes doivent mourir et renaître pour redevenir meilleurs. Ainsi l'eau du Nil court dans la vallée dont elle fait germer les moissons, et tombe dans la mer salée, où les rayons d'Aten la transforment en nuages et en pluie, et elle retombe sur les montagnes où le fleuve prend sa source et redescend pour féconder encore le travail des laboureurs.

» Et ce mouvement incessant est l'Amour : amour du soleil pour la vapeur qui s'élève vers lui, amour de l'eau pour la terre vers laquelle elle retombe. De ce double amour naît, la pluie qui vivifie le sol, et le nuage est le lit nuptial où le soleil s'unit à la terre.

» Ainsi Merytaten, Nefert-thi et moi, qui voulons le mouvement, nous sommes l'Amour et nous obéissons à Râ-Aten ! Tantôt il brille au ciel, tantôt il descend sous la terre ; ainsi nous voulons tantôt vivre et tantôt mourir pour ne pas demeurer semblables à nous-mêmes, mais pour devenir meilleurs et plus savants à chaque vie nouvelle, qui est un jour nouveau.

» Je te vaincrai, Minamoun. Tu vois maintenant la cause de ton ignorance, et dans ton intérêt je vais la faire cesser.

» Je te détruirai toi et les tiens, c'est-à-dire que je détruirai seulement ce qui s'oppose à ta marche vers la lumière, je détrui-

rai vos momies où vos rites ont enchaîné vos âmes. »

La consternation se peignit sur le visage des prêtres de Râ ; ils firent des gestes suppliants, ils se jetèrent aux genoux des trois ombres qui lisaient leurs prières, mais ils ne purent fléchir Ameni qui discernait leur bien, et le voulait malgré eux.

— Allez ! disait sa pensée sans colère, vous me remercierez bientôt.

Et les ombres aveugles se dissipèrent en poussant des gémissements funèbres.

S'adressant alors à ses compagnes, Rogers leur dit :

— Ne demeurons pas plus longtemps loin de nos corps, car je n'ai pu que momentanément chasser nos ennemis, et nous ne serons en sécurité qu'après la destruction de leurs momies, support de leur existence magique.

« Elles sont à Thèbes. Je les anéantirai demain. »

Edward se réveilla presque aussitôt. Nefert-thi avait disparu ; il était seul aux côtés de Merytaten. Lorsqu'il eut soufflé doucement sur ses beaux yeux, elle reprit lentement conscience.

Alors, l'attirant contre son cœur angoissé par d'inexplicables pressentiments, il la baisa au front avec une tendre pitié.

— Le jour vient ; regagnez votre chambre. Reposez-vous, car la journée de demain sera rude.

Magda n'avait pas encore repris une complète possession d'elle-même ; titubant comme une personne ivre, elle obéit cependant et s'éloigna…

Et quand il eut pris un peu de repos, Rogers se leva afin de préparer l'expédition qu'il comptait faire en cette même journée aux ruines de Thèbes.

L'épisode de ce voyage ne comporte aucune description spéciale. L'attitude du jeune Anglais fut celle d'un homme qui concentre toutes ses forces intellectuelles sur un seul point.

M. Roberty n'avait pas hésité à se joindre à lui, Rogers lui ayant affirmé qu'on allait découvrir des tombes inviolées. Magda fit, naturellement, partie de l'expédition.

Quatre ouvriers musulmans, relativement sûrs, suivirent les voyageurs qui arrivèrent à Louqsor dans la soirée et organisèrent aussitôt leur expédition secrète.

Ils partirent dans la nuit, guidés par Rogers qui semblait en état de demi-somnambulisme. Sans une erreur de direction, sans une hésitation, l'Anglais conduisit la petite caravane au sein des montagnes libyques, et après deux heures et demie de marche, on s'arrêta devant une falaise éboulée.

Les ouvriers dégagèrent aussitôt les pierres sur un espace soigneusement indiqué par l'orientaliste et mirent à nu un pan de rocher ; Rogers le fit attaquer à la pioche, et la muraille, artificielle sans doute, céda au bout de peu de temps.

Une ouverture assez grande pour que les voyageurs pussent passer fut faite. On prit les précautions habituelles afin d'aérer la caverne et l'Anglais, suivi de ses compagnons, y entra.

Un couloir, grossièrement taillé, les conduisit à une salle creusée dans le roc ; salle de quatre mètres de diamètre environ, avec un passage ouvert à droite sur le couloir d'entrée.

Mais Rogers dédaigna ce passage, qu'explora sans succès M. Roberty ; il menait à une crypte funéraire contenant un sarcophage vide. L'archéologue revint vers son ami.

— La tombe a déjà été pillée, dit-il.

— Non, fit Edward, en désignant aux ouvriers une porte murée, habilement cachée par des débris, c'est un subterfuge ; ils sont là !

En effet, la muraille fut bientôt jetée bas, et un nouveau corridor apparut ; des sarcophages s'y alignaient. À l'extrémité de ce couloir, les explorateurs découvrirent une salle assez grande, supportée par huit colonnes mal équarries.

Là reposaient onze cercueils, plus richement ornés que ceux dont le corridor était plein.

Les Arabes tenaient des torches, les Européens des lampes électriques, et le contraste était violent entre ces indigènes vêtus de leur costume semblable encore à ceux des prêtres de l'antiquité, munis de torches pareilles à celles dont se servaient leurs aïeux, et les étrangers habillés de culottes et de blouses, coiffés de casques blancs.

Rogers paraissait grave, ses lèvres se serraient, les plis volontaires de son front s'accentuaient. Il retint M. Roberty qui voulait se précipiter vers les sarcophages dorés.

— Arrêtez, monsieur, il y a peut-être du danger.

— Lequel ?

— Je ne sais, soyez prudent

Àla même minute, un vent violent se mit à souffler et les torches s'éteignirent une à une, mais les appareils électriques résistèrent.

— Ah ! Minamoun, tes ressources sont trop faibles pour lutter contre les nôtres : tu ne peux éteindre la lumière que je fais briller !

Magda avait assez d'expérience pour comprendre le sens des paroles prononcées par l'Anglais. Mais son père les trouvait étranges et il s'imagina que le plaisir de la découverte faisait délirer Rogers. Il alla vers lui et alors…

Ici nous avons le témoignage de M. Roberty lui-même. On a beau dire que l'archéologue est un homme dont les déclarations sont suspectes, parce qu'il a participé à des séances spirites, il n'en est pas moins vrai que c'est un savant estimé dont l'intelligence et la sincérité ne sauraient être mises en doute.

Or M. Roberty déclare positivement qu'il lui fut impossible de faire un pas. Il eut soudain le sentiment de la présence d'une foule d'être invisibles, animés des intentions les plus perverses, les plus haineuses, les plus malfaisantes.

Il ne voyait personne, il n'entendait que les échos de l'apostrophe de Rogers, et cependant il savait qu'il y avait là des hommes qui cherchaient à le massacrer, lui, sa fille, son ami, ses ouvriers.

Rien n'est plus poignant que ce sentiment indéfini ; il entraîne avec lui l'esprit dans un tourbillon de terreur folle.

M. Roberty eut peur, il chancela, comme si ces genoux fussent devenus des paquets d'ouate. Il recula, tourna le dos à la Pré-

sence et s'enfuit à la suite des Arabes, cherchant à entraîner sa fille.

Mais elle résista, elle ne voulait pas que Rogers restât seul.

Magda, toutefois, avait éprouvé la même horreur et la même épouvante que son père ; s'apercevant que le jeune Anglais faisait tête au péril, elle sentit se décupler ses forces et vint se placer auprès de celui qu'elle aimait, préférant courir tous les dangers avec lui que d'y échapper sans lui.

Rogers continuait à parler, mais cette fois il prononçait des incantations égyptiennes.

— Merytaten, dit-il, éclaire-moi pour que j'accomplisse mon œuvre.

Il ouvrit avec précaution un des grands sarcophages.

Àce moment, M. Roberty reparaissait ; sa terreur s'était évanouie, et l'ardeur de l'archéologue la remplaçait. Un à un, les Arabes revenaient également, rassurés par le courage des Européens.

Ils aidèrent Rogers à dégager la momie de son cercueil, et la placèrent sur le sable sec de la chambre souterraine.

Successivement, les onze grands prêtres, dont deux portaient des titres royaux, furent extraits de leurs bières et rangés auprès de la momie de Minamoun ; les vingt autres cercueils furent vidés de la même manière.

— Je vais brûler ces momies, déclara Rogers.

— Quoi ? s'exclama M. Roberty, vous êtes fou ! ce sont des spécimens splendides ! Cette découverte va illustrer nos noms, et vous voulez que nous détruisions ces momies de nos propres mains ?

« Je m'y refuse absolument ; d'ailleurs le gouvernement nous poursuivrait. »

Rogers ne voulait rien entendre ; mais son interlocuteur le supplia avec tant d'insistance, lui représenta avec tant d'éloquence le danger des poursuites criminelles auxquelles il s'exposait qu'il finit par céder.

— Soit, monsieur Roberty, je ne brûlerai pas les corps. Je vous avertis cependant que nous commettons une faute grave et que nous courons des risques bien redoutables ; la justice égyptienne me semble moins à craindre que…

— Que ?

— Que leur haine et leur vengeance, dit-il tout bas, en montrant les momies solennelles dans leurs bandelettes jaunies par les siècles.

« Il faut cependant annihiler leur puissance malfaisante. Je vais essayer de briser la force des liens funéraires qui relient leur double à leur corps desséché.

— Mais…

— Laissez-moi faire, monsieur, c'est plus sérieux que vous ne pensez.

L'orientaliste prit de la terre, de l'eau, et pétrit une sorte de pâte ; il fit dégager le visage des momies et frotta leur front avec

ce mélange. Puis il dit en égyptien :

— Ceci est le symbole de la corruption. Minamoun, ton corps est, par ma volonté, mangé des vers ; il devient semblable à cette terre et ton kâ ira là où il doit aller.

Il répéta la même cérémonie et les mêmes paroles sur chaque momie, en ayant soin de prononcer le nom exact du défunt.

Scène macabre s'il en fut jamais ! Les cadavres empilés dans la salle et dans le couloir semblaient comprendre la désécration qui brisait leurs liens avec le dernier vestige de la vie d'autrefois ; leur rictus paraissait plus horrible, et leurs yeux séchés au fond des orbites affaissées semblaient jeter des flammes, dans la lumière tremblante des torches et des lampes.

On s'occupa ensuite d'inventorier les richesses du tombeau. Des pectoraux émaillés, de petites statues d'or, des bagues, des colliers, des pierres gravées furent trouvés sur les momies des onze grands prêtres ; les autres, quoique munies d'objets précieux, possédaient un mobilier funéraire moins splendide.

Tout le monde savant est au courant de cette trouvaille, qui valut enfin à M. Roberty le siège convoité par lui à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; la réputation de Rogers, véritable auteur de la découverte, ne fit que grandir.

Après avoir remis aux autorités compétentes le précieux butin et accompli des formalités à dégoûter tout archéologue de faire des explorations en Égypte, les voyageurs purent rentrer à El-Amarna ; Rogers, toujours préoccupé de l'œuvre suprême qu'il allait tenter, Magda triste et inquiète de voir son ami soucieux.

Seul le savant exultait ; il se retira dans sa chambre pour relire la dépêche de six cent quatre-vingts mots, adressée par lui à l'institut de France et préparer le rapport qu'il voulait envoyer sans retard à l'illustre Compagnie.

Magda et Rogers n'avaient pas pu se rencontrer seuls au cours du voyage. Pour la première fois depuis trente-six heures, ils étaient en présence, sans témoins.

Le jeune Anglais éprouvait un trouble pénible : d'un côté il était sollicité par l'attrait qui l'entraînait vers la jeune fille ; de l'autre, il songeait à Nefert-thi, à la possibilité de lui rendre la vie et à la douceur espérée de son amour.

Mieux préparé que Magda aux épreuves finales, Rogers se rendait compte du péril et cherchait à l'éviter ; mais la beauté de la jeune fille était comme un appât tentateur masquant l'hameçon du pêcheur ; l'amour causait assez de ravages en lui pour troubler les claires perceptions de son âme ; un brouillard l'enveloppait, ne montrant que le contour imprécis des choses dont la vision distincte eût été nécessaire.

Magda, moins avancée dans la science mystique, ne pressentait le danger que d'une manière confuse et obscure ; elle devinait que ce danger menaçait Rogers et la menaçait aussi ; elle éprouvait dans sa passion exclusive le besoin de se serrer contre celui qu'elle aimait, de ne faire qu'un avec lui, afin de partager sa destinée et de n'échapper à aucune des blessures qui l'atteindraient.

La jeune fille observait l'Anglais, dont la figure expressive était marquée de l'empreinte que la réflexion et le souci creusent sur les visages humains ; elle avait essayé de fixer son regard, mais ce

regard allait plus loin qu'elle et voyait des choses que les yeux ordinaires n'aperçoivent pas.

Elle lui prit alors la main, et rompit, le lourd silence qui s'était appesanti sur eux :

— Vous êtes pensif, monsieur Edward ; depuis l'autre nuit, vous parlez à peine et vous paraissez triste.

— Chère Merytaten, je ne vois pas l'avenir sans angoisse. Je crains que nous n'avons commis une grande faute en laissant subsister ces momies, source de la force de nos adversaires. Sans doute je l'ai diminuée, mais j'appréhende de ne l'avoir pas anéantie.

« Et cette nuit ! Que ne feront-ils pas ?

— Pourquoi voulez-vous les provoquer encore ?

— Il le faut. Nefert-thi doit renaître, Merytaten, ou je disparaîtrai avec elle.

Magda ne voyait pas cette nécessité. Nefert-thi était bien là où elle était. Depuis trois mille cinq cents ans, elle devait s'être accoutumée à son genre particulier d'existence et n'avoir pas besoin d'en changer.

D'ailleurs, que venait faire l'Égyptienne entre elle et Rogers ?

Un sentiment hostile, dont Mlle Roberty avait déjà senti plusieurs fois la morsure s'éveillait en son cœur.

Si Nefert-thi n'existait pas, rien n'empêcherait Rogers d'appartenir uniquement à Magda. Et le désir de l'inexistence de la momie se précisa dans l'esprit de la jeune fille.

Elle reprit :

— Est-ce aussi nécessaire que vous le pensez ? Nefert-thi n'a pas besoin des trente ou quarante années d'existence que nous pouvons lui donner. Qu'est-ce pour elle ? Rien, à peine un grain de sable dans un océan !

» Bientôt nous irons la rejoindre. Pourquoi ne pas attendre ? Pourquoi l'exposer et nous exposer avec elle à un échec qui présente, d'après vous, des dangers pires que la mort ?

» Ne tentons pas Dieu, Ameni, et obéissons aux lois qui interdisent à l'homme l'accès des sources de la vie. »

L'orientaliste paraissait plus absorbé que jamais dans sa contemplation des choses de l'au-delà. Sa vote était comme l'écho d'une voix lointaine quand il répondit :

— Merytaten, la science de la vie est celle que nous devons maintenant connaître. Sans doute, si nous échouons, nous serons frappés par l'épée flamboyante de celui qui écarte les indignes, mais l'épreuve doit être subie tôt ou tard.

» Notre destin est de la tenter aujourd'hui et nous serions plus coupables de la fuir quand nous sommes appelés, que d'échouer dans notre entreprise. »

L'amour qui l'avait domptée parla enfin, Magda n'était plus Merytaten, l'esclave de Nefert-thi, mais une femme qui défendait son bonheur.

Elle se laissa glisser aux genoux d'Edward et leva vers lui ses yeux qui devenaient humides.

— Attends encore, Ameni, attends, je t'en conjure. La vie peut nous offrir tant de joies !

» N'as-tu pas des devoirs vis-à-vis des hommes ? Accomplis-les d'abord, enseigne-leur ce que tu sais, et quand ta mission sera remplie, alors tu penseras à toi.

— Chère Merytaten ! Ne me tente pas ! Tu ignores la puissance de ta voix, sirène ! Ne m'empêche pas de faire ce que j'ai résolu.

— Songe à moi ! D'horribles pressentiments m'assaillent quand je pense à ta témérité. Si tu veux accomplir la tâche que le sort t'a donnée, ne sacrifie pas mon amour et ma vie à ta chimère.

» Laisse-moi goûter auprès de toi quelques années de bonheur, et quand nos enfants seront grands, alors nous tenterons l'épreuve suprême, certains d'être continués par nos fils. »

Rogers caressait les boucles brunes et contemplait le joli visage pâle aux grands yeux violets. Il secoua doucement la tête.

— La fatalité l'ordonne, je lui obéirai. Mais toi, reste ici, puisque tu hésites. Ta faiblesse, d'ailleurs, serait pour nous un péril de plus.

— Rien ne t'arrêtera donc ?

— Rien ! Ma destinée va s'accomplir !

— Eh bien, je ne te laisserai pas seul, quoi qu'il advienne !

— Suis moi donc, Merytaten !

Et baisant le front de Magda, il l'entraîna dans sa chambre : l'ombre de Nefert-thi les attendait, impatiente et peureuse.

— Hâtons-nous, dit-elle ; il faut retrouver ma mère Tadukhipa, il faut lui demander le secret que nous pouvons maintenant comprendre.

Rogers et Magda s'endormirent aussitôt et se trouvèrent devant le palais de Khoutaten ; il était perpendiculaire au grand temple ; un portique de colonnes aux chapiteaux évasés s'étendait le long du fleuve, séparé du quai par des jardins touffus.

Les barques royales étaient mouillées devant l'embarcadère, attachées à des pieux enfoncés dans le fleuve et dont la tête formait un crochet pour retenir les amarres. Il y avait là la barque du roi, avec sa grande cabine dorée à deux étages, son poste à l'avant et à l'arrière, son mât dressé. La barque de la reine était semblable.

L'entrée principale du palais se trouvait sur la façade opposée au fleuve, en face duquel s'ouvrait une grande porte flanquée de deux portes plus petites.

Cette porte monumentale rassemblait à un pylône, mais les masses de pierre descendaient en ligne droite et la triple entrée évoquait plutôt à l'esprit un arc de triomphe. Une large voie passait entre deux murs tapissés de bas-reliefs, l'albâtre représentant les cérémonies du culte d'Aten.

Partout le Pharaon et sa famille offraient des prières au soleil, dont les rayons abaissaient sur eux leurs mains terminales, portant la croix ansée, symbole de vie.

Nefert-thi s'engagea sur la gauche, et après quelques détours, parvint à une porte richement peinte et sculptée, ouvrant sur un vestibule orné de colonnes revêtues de brillants émaux sur verre.

Le sol était en stuc peint imitant un étang où nageaient des poissons ; la bordure consistait en des massifs de roseaux où gambadaient des animaux divers, antilopes, gazelles, génisses, et d'où s'envolaient des oies, des canards et des outardes.

De là on voyait une cour rectangulaire entourée de colonnes recouvertes des mêmes émaux brillants ; au milieu de cette cour était un puits, que surmontait un édicule supporté par des colonnes d'albâtre. À droite et à gauche s'ouvraient de petites chambres.

L'Égyptienne traversa la cour où se promenaient des femmes de service, esclaves, musiciennes, chanteuses, porteuses d'éventail ou de rafraîchissements ; elle entra dans une chambre spacieuse, supportée par quatre colonnes émaillées. Une riche tapisserie de Babylone masquait la porte.

Dans un angle, il y avait un lit suspendu, fait de lanières de bœuf qui supportaient un matelas recouvert d'étoffes multicolores et soyeuses.

Sur le sol des tapis étaient jetés, tapis aux coloris merveilleux importés de Syrie. Le long des murs s'alignaient de profonds divans encombrés de coussins.

Àla tête du lit, une mèche brûlait dans un lampadaire d'argent ; des vases égéens aux dessins archaïques contenaient des bouquets de fleurs, et les murailles imitaient les bosquets d'un jardin.

Alors les ombres virent Tadukhipa la Syrienne, la mère de Nefert-thi, et ils virent Nefert-thi elle-même, âgée d'une douzaine d'années, qui dansait au son d'une harpe. Tadukhipa encoura-

geait la jeune fille et corrigeait ses erreurs, rectifiant la pose de sa tête, la courbure élégante de ses bras, les mouvements gracieux de ses jambes.

Nefert-thi eut les yeux baignés de larmes en revoyant les scènes disparues de son enfance. Elle se jeta au cou de sa mère, essayait de l'étreindre, la couvrant de baisers passionnés, mais l'ombre maternelle demeurait insensible aux caresses filiales.

Tadukhipa n'était qu'une vaine image, n'ayant que l'apparence de la vie et reproduisant mécaniquement les actes jadis accomplis. Nefert-thi ne pouvait se faire entendre de l'immatérielle projection, étrangère à tout ce qui n'était pas l'immuable passé.

L'Égyptienne se tordit les bras de désespoir.

— Il est inutile de demander à cette ombre le secret qu'elle garde, dit Rogers. Elle ne nous entend pas, elle ne nous voit pas. C'est en nous-mêmes qu'il faut chercher la force nécessaire à ta renaissance, ma bien-aimée.

» Mes yeux s'ouvrent maintenant à la lumière. Nous nous sommes trompés en cherchant dans la poussière de la mort le secret de la vie. Je crois que tu renaîtras par le sang et par le feu ! Viens. »

Rogers reconnaissait son erreur, mais il était trop tard, car avec l'erreur vinrent la faiblesse et la tentation.

Les ombres furent entraînées dans une grande salle ornée d'une multitude de colonnes ; toutes étaient recouvertes de verre et de porcelaine émaillée ; elles resplendissaient comme des étoiles en réfléchissant la lueur des lampes suspendues en quantité dans les entrecolonnements.

Sur un divan placé au milieu de la salle et que surmontait un dais recouvert de tentures splendides, Ameni se trouva assis, ayant Nefert-thi à sa droite et Merytaten à sa gauche.

Les deux jeunes femmes portaient la robe transparente qui ne dissimulait pas leur beauté ; de magnifiques bijoux ornaient leur poitrine, leur front et leurs bras, des anneaux d'or encerclaient leurs jambes nerveuses.

Devant le trio, un orchestre de musiciennes : Syriennes à l'œil noir, filles de Danaus aux cheveux blonds, Chaldéennes expertes dans l'art des danses amoureuses.

Et soudain une jeune fille, dont la beauté ne le cédait qu'à celle de Nefert-thi et de Magda, s'avança, enroulée dans une écharpe faite de ces tissus légers que fabriquait l'Égypte, tissus si minces qu'une tunique pouvait passer dans une bague.

La jeune fille chanta et dansa. Son chant disait :

« Celui qui a dompté la nature est devenu le parfait et rien ne peut le souiller ; il est comme le rayon de soleil que le contact des choses les plus viles ne peut rendre impur.

» Et son cœur est semblable au disque d'Aten qui répand la lumière et la vie ; il rayonne l'amour, la joie et le bonheur comme le soleil dispense la chaleur et la force.

» Et il verse l'amour, et l'amour est autour de lui.

» Les lèvres des jeunes femmes sont la vase où il s'abreuve ; leurs yeux, le miroir où il se regarde. »

Puis furent évoquées les caresses enivrantes, la joie divine de l'amour.

La danse reproduisait par sa mimique le sens des mots chantés ; d'abord grave et lente quand elle parlait de l'initié et de sa perfection qu'aucune souillure ne peut atteindre, elle s'était animée en parlant des amants.

Les attitudes, pleines de langueur, disaient le regret de l'absence de l'amant. Puis, reprise sur un air plus vif, la saltation peignait la joie de son retour. Et le rythme était si doux, si obsesseur que Magda n'y put résister. Ses yeux se fixèrent sur les ballerines, puis elle se rapprocha d'Améni et noua ses bras autour du cou de l'aimé, dans un geste d'abandon.

Alors le tonnerre éclata : la salle, la danseuse, les musiciennes disparurent… les ombres, emportées par un tourbillon, s'enfuirent vers la chambre de l'Anglais.

Là, Rogers et Nefert-thi aperçurent les kà de Minamoum et de ses prêtres ; le vieillard souriait avec méchanceté.

— Insensés ! dit-il. Vous avez osé soulever le voile, alors que les passions vivaient encore en vous ! Nous ne laissions approcher du sanctuaire que les vieillards assagis par le temps, tandis que vous avez témérairement abordé le seuil de l'abîme avec toute l'ardeur de vos jeunes sangs ! Vous allez périr !

Rogers ne pouvait ressaisir sa force chancelante ; il était trop préoccupé de ses compagnes ; Nefert-thi s'abritait en frissonnant à ses côtés, Magda s'accrochait à lui comme si elle eût perdu la raison ; Minamoun continua :

— Fille de l'impie ! Ton père a blasphémé Ammon-Rà et persécuté ses fidèles ; son marteau a effacé partout le cartouche du Dieu, mais Ammon s'est vengé.

« Où est maintenant le nom de ton père ? Sa momie a été détruite, sa figure partout martelée, et la double mort l'a enseveli. Et toi, tu vas périr aussi pour la seconde fois, Nefert-thi, toi l'impure, la prêtresse infidèle, et je vengerai sur toi Ammon que tu as outragé. »

Il prononça une incantation en faisant des gestes lents. Aussitôt des flammes bleuâtres environnerent les trois ombres, qui sentirent leur morsure destructive. Nefert-thi et Magda poussèrent des cris de douleur, mais le danger rendit à Rogers sa volonté ébranlée.

Àson tour, il prononça des mots étranges, et les flammes reculèrent ; il fit des gestes, et elles se retournèrent contre Minamoun et les siens. Leurs ombres brûlèrent comme des torches et disparurent dans un brasier ardent. L'incendie fut comme un violent éclair, comme un foudroiement silencieux.

Tremblante, Nefert-thi se pressait contre son amant. Elle balbutia :

— La victoire est à toi, Améni !

— Oui, je les ai détruits enfin, répondit Rogers. Mais… où est Merytaten ?

Ils se tournèrent vers la jeune fille. Des lueurs rouges palpitaient sur son corps qui s'éveillait ; ses yeux étaient hagards, sans expression et sans intelligence.

Tout à coup elle sauta à bas du lit, franchit la porte et disparut.

Rogers se précipita dans son propre corps et courut après elle ; il la vit bondir, comme un oiseau sur la route pierreuse, se

dirigeant vers le Nil paisible.

La nuit était claire et les feux d'une riche dahabieh particulière se reflétaient dans l'eau.

Magda courait toujours, elle arrivait au bord du fleuve. Edward allait la saisir, quand soudain elle se jeta dans l'eau en poussant un cri terrible.

— À l'aide ! à l'aide ! cria l'Anglais en s'élançant après elle, dans le Nil.

Déjà elle avait disparu ; il plongea et ne la trouva pas. Revenu un instant à la surface, il vit à quelques mètres de lui une robe blanche qui flottait ; il nagea vigoureusement ; elle s'enfonce de nouveau… Enfin, après des efforts désespérés, il put saisir le corps de Magda et le ramener au rivage.

La jeune fille ne donnait plus signe de vie ; elle reposait inerte entre les bras de son sauveur désespéré.

Le pâle visage de la noyée brillait, blafard, aux rayons blêmes de la lune, ses cheveux dénoués ruisselaient d'eau, ses grands yeux violets étaient clos, hélas ! pour l'éternité !

Aux appels d'Edward, un fanal à acétylène s'était allumé sur la dahabieh et une embarcation de secours venait d'être mise à l'eau. Les rayons du phare parcoururent la rivière et s'arrêtèrent sur le groupe que formaient Rogers et Magda.

La barque se dirigea vers eux, tandis que des Arabes accouraient sur la berge.

Et dans la lumière crue du fanal, l'Anglais put contempler les traits immobiles de sa victime. De grosses larmes coulèrent de

ses yeux, il connut les affres du remords.

Cette dahabieh avait pour hôte un milliardaire américain. Un médecin se trouvait à bord, on alla le chercher.

Il essaya, mais inutilement, de ranimer Magda ; ni la traction rythmée de la langue, ni les mouvements combinés de la poitrine et des bras, ni l'aspiration des mucosités que pratiqua Rogers, ni l'insufflation subséquente d'air ne produisirent de résultats.

— Elle est morte, dit le docteur… il n'y a rien à faire.

Rogers ne voulut laisser à personne le soin de rapporter à M. Roberty le cadavre de sa chère enfant.

Des Arabes allèrent prévenir le savant dont la douleur fut navrante. Edward, après avoir déposé la jeune fille sur son lit, laissa M. Roberty la veiller en compagnie du médecin.

Il s'enferma dans sa chambre et se jeta sur le sol, l'âme déchirée par le remords, la douleur et l'amour.

— Relève-toi, Améni ! ordonna tout à coup la voix de Neferthi.

— Ah ! laisse-moi. Pourquoi m'as-tu demandé d'entraîner avec nous cette jeune fille ? Nous sommes coupables de sa mort ! Va-t'en !

Mais l'Anglais sentit que sa conscience se fondait en lui-même et il perdit la connaissance des choses de ce monde, pour ouvrir ses yeux à la contemplation de l'autre.

Avant de raconter la dernière vision de Rogers, je dois attirer l'attention du lecteur sur un point capital dont le docteur Martins

ne tient pas suffisamment compte lorsqu'il accuse Magda de n'être qu'une comédienne, une intrigante, ayant abusé de son pouvoir hypnotique pour endormir Rogers à diverses reprises, et lui suggérer toutes ses hallucinations.

Peut-on sérieusement croire que la jeune Française ait été se noyer ou faire semblant de se noyer et imiter les apparences de la mort au point de tromper un homme aussi expérimenté que le docteur Hudson, un des praticiens les plus estimés des États-Unis ? C'est pousser bien loin l'invraisemblance.

De nombreux témoins ont vu Magda au sortir de l'eau ; son suicide est donc certain, sa mort n'a fait de doute pour personne, et le docteur Hudson refuse catégoriquement d'expliquer les événements qui suivirent et dont il a été témoin.

Car le médecin a signé le certificat de décès de Mlle Roberty. Rogers possède cette pièce ainsi que l'attestation de l'homme de l'art qui déclare avoir tout fait pour ranimer la jeune fille et l'avoir même saignée sans qu'une goutte de sang coulât de ses veines.

Pourquoi préférer, en présence de pareils témoignages, le système de Martins à celui de Rogers, confirmé par d'autres personnes ? Je ne vois aucune raison pour cela.

Or, voici ce que raconte l'orientaliste.

Quand il reprit conscience, il se trouvait dans un état particulier : il croyait bien posséder son corps matériel, mais il entendait et voyait clairement le fantôme de Nefert-thi.

Sur son ordre, il retira de son cercueil la momie qu'il prit dans ses bras et emporta sur l'emplacement qu'avait occupé jadis le

jardin du temple du Soleil.

Il mit le feu à la momie et la brûla jusqu'à ce qu'elle ne fût plus que cendres ; Rogers est certain de ce fait quoique l'on n'ait trouvé aucun vestige de cette incinération prétendue.

Lorsque le corps fut entièrement consumé, il recueillit les cendres, les mêla à de l'eau et frotta les débris d'ossements avec cette pâte.

Ensuite il se piqua la veine du bras, comme pour se saigner, et jeta son sang sur les os encore chauds en prononçant une formule dont il ne se rappelle que les phrases suivantes :

« La corruption a été l'œuvre du feu, et la vie s'est cachée…

» Voici la chair nouvelle et le sang nouveau…

» Et je vais de Rekeb à El, et El revient à Rekeb…

» Et dans le sang est l'étincelle qui rallume la flamme. »

C'est alors qu'il eut sa dernière vision.

Il se trouvait dans le jardin du temple d'Aten, vêtu comme un homme de basse condition : Nefert-thi était avec lui et, cachés dans les roseaux qui bordaient le lac sacré, ils échangeaient de doux propos d'amour et de tendres caresses.

Leurs lèvres s'unissaient dans un long baiser quand ils entendirent un cri : Merytaten, qui veillait sur leur sécurité, venait d'être surprise ; en même temps le jardin se remplissait de clameurs et les greniers du temple brûlaient. La flamme se propageait avec une rapidité extrême.

Nefert-thi resta cachée, Améni voulut se sauver, mais il fut cerné par une bande de gens armés que conduisaient des prêtres d'Ammon déguisés.

Cinq ou six d'entre eux le paralysèrent, tandis que les autres, courant à l'endroit où était la fille du pharaon, la surprenaient et l'entraînaient avec des coups, des menaces et des injures.

La fureur de Rogers-Améni fut telle qu'il se débarrassa de ses agresseurs et se précipita sur les bourreaux de Nefert-thi. Ses poings étaient comme des massues, qui assommaient sans pitié.

Un des prêtres tira son poignard et voulut frapper la prêtresse ; Améni, voyant le geste homicide, arracha l'arme des mains du meurtrier et la lui enfonça dans la gorge ; le sang du misérable inonda Nefert-thi et son défenseur.

Et la vision disparut.

Rogers se retrouva dans les ruines du temple ; à ses côtés était une jeune fille vêtue comme Nefert-thi d'une tunique ouverte par devant ; ses bras, ses jambes, son cou, étaient ornés des bijoux de la momie, une écharpe de lin couverte de broderies anciennes enveloppait sa figure.

Elle se démasqua… dans l'aube qui naissait, Rogers reconnut Nefert-thi vivante ; il la prit dans ses bras et l'embrassa, elle lui rendit ses baisers.

— Est-ce toi, est-ce toi, bien-aimée ?

— Oui, Améni, c'est moi. L'œuvre est heureusement terminée. Rentrons vite.

Ils revinrent au village. Rogers s'aperçut en chemin que sa compagne avait le teint plus clair qu'autrefois quand elle n'était qu'une ombre…

Elle rappelait un peu Magda, mais c'étaient bien cependant les traits de l'Égyptienne.

Un inexplicable sentiment unifiait dans la ressuscitée le double amour qui avait partagé son cœur.

Ils marchaient, tendrement enlacés, silencieux et cependant communiquant ensemble par leurs âmes émues ; Rogers ne se lassait pas de contempler le doux visage de Nefert-thi, son corps élégant et l'harmonie de ses formes qu'il pouvait étreindre sans en ruiner le fragile édifice.

Ils approchaient du village ; M. Roberty, le médecin, des Arabes, accouraient à leur rencontre. Nefert-thi arrêta Rogers.

— Écoute, Améni, j'ai dû pour l'œuvre magique prendre la chair et le sang de Magda.

» Son corps a disparu, mais les éléments en ont été employés pour refaire le mien ; il en résulte des ressemblances telles que le vieillard va me reconnaître pour sa fille.

» Il ne faut pas que nous l'attristions ; laissons-lui l'illusion consolante… Je ne dirai pas que Magda-Merytateri n'est plus et j'appellerai le vieillard mon père.

» Répandons la joie autour de nous, Ameni, puisque la joie est dans notre cœur, mais gardons le secret sur le mystère de ma résurrection.

— Tu as raison, douce Nefert-thi.

— Appelle-moi Magda devant ces barbares. Je serai Nefert-thi pour toi seul.

Les deux amants arrivaient près de l'archéologue et du médecin. M. Roberty avait les yeux gonflés, les cheveux en désordre : il offrait l'image de l'égyptologie en larmes.

Le docteur Hudson, un peu gros, soufflait d'avoir marché vite ; il était rouge comme le disque du soleil qui montait dans le ciel à l'orient, au-dessus des rochers de la chaîne arabique.

— Mon Dieu, Magda, que tu m'as fait peur ! Chère fille ! Je te retrouve enfin.

M. Roberty parlait français, Magda ne semblait plus comprendre ce langage familier.

Elle se jeta cependant dans les bras que lui tendait le savant et dit en anglais :

— Je suis heureuse de vous retrouver, mon père.

Ce ne fut pas une médiocre surprise pour l'archéologue que de constater que sa fille ne parlait qu'anglais, avec un accent rauque et guttural, comme les orientaux.

Le médecin ne marqua aucun étonnement : de pareilles amnésies s'observent chez les gens qui ont failli être asphyxiés. Il assura que Magda retrouverait l'usage du français, mais elle mit six mois à l'apprendre… ou à le rapprendre.

En revanche, l'Égyptien ancien, le hittite et le babylonien n'avaient aucun secret pour elle.

On causa en revenant. M. Roberty demanda comment Rogers se trouvait avec Magda, mais le jeune homme ne put fournir aucune explication.

Mlle Roberty s'était soudain montrée près de lui, tandis qu'il songeait avec douleur à sa mort prématurée.

Interrogée sur son costume, sur les bijoux de la momie qu'elle portait, Magda se déclara incapable de fournir aucun renseignement.

— Automatisme et amnésie ! affirme le docteur Hudson.

Questionnés à leur tour, M. Roberty et le médecin racontèrent qu'ils s'étaient endormis en veillant le cadavre de la jeune Française.

Brusquement réveillés à l'aube, ils avaient constaté la disparition du corps. Éperdus, ils s'étaient précipités dans le village en donnant l'alarme.

Des Arabes leur dirent qu'ils avaient vu une Française courir vers les ruines du temple ; l'archéologue et le médecin, suivis par les indigènes, s'y rendaient, lorsque en chemin, ils avaient aperçu Rogers avec une femme que tout d'abord ils ne reconnurent pas.

Mais bientôt M. Roberty avait découvert Magda sous les parures de la momie.

— Cependant, lui disait-il plus tard, tu me sembles plus brune qu'autrefois et tu es plus volontaire.

Je n'ai pas besoin de terminer cette histoire dont tout le monde connaît le dénouement, car l'orientaliste Edward Rogers est une gloire européenne et même mondiale.

M. et Mme Rogers se sont mariés au Caire et ils ont eu dix mois après une fille qu'ils ont appelée Merytaten.

Je n'ajouterai qu'un mot parce qu'il exprime l'opinion d'un savant occultiste ; ce personnage, informé de la naissance de Mlle Merytaten-Magda Rogers, s'écria devant moi :

— La momie devait bien cela à Mlle Roberty.

Je l'ai prié de s'expliquer et il m'a répondu avec condescendance :

— Vous n'avez donc pas compris les événements que vous avez racontés ? L'âme de la momie a réussi à chasser, en l'affolant, celle de Mlle Roberty et lui a volé son corps. Il n'était que juste d'offrir à cette âme errante un nouvel asile.

» Dans ses accès de somnambulisme, Mlle Roberty avait bien prévu la chose. »

Et il a haussé les épaules.

Qui a raison ? Rogers ? L'occultiste ? ou le docteur Martins ?

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Amant_de_la_momie. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.